

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Volume de \$1.00 - pour 10c

1410

PRIX - - 10 Cts.

2ème Edition

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE No 2.

**LES MYSTERES
DE MONTREAL**

ROMAN CANADEN

— PAR —

AUGUSTE FORTIER



AUGUSTE FORTIER

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

homme.

OHON, LEPROHON & GUILBAULT

1620 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL, Can.

Toutes personnes qui nous feront parvenir 4 abonnements d'un an recevront gratuitement 12 mois de notre publication mensuelle.

AVIS des Editeurs.

TOUTES personnes qui nous feront parvenir quatre abonnements d'un an à La Bonne Littérature Française, recevront gratuitement notre publication pendant douze mois, ou \$1.25 en argent. Cette nouvelle publication dans son nouveau format donne la valeur de dix à douze piastres de littérature par année pour \$1.25.

ABONNEMENTS : UN AN	\$1.25	} PAYABLE D'AVANCE
“ SIX MOIS	.75	
“ TROIS “	.40	

LEPROHON, LEPROHON & GUILBAULT,

Libraires Editeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises,

1620 Rue Notre-Dame,

P.O. Boite 1059.

MONTREAL, CANADA

Note des Editeurs.

M. AUGUSTE FORTIER, l'auteur du roman canadien que nous publions aujourd'hui, est un tout jeune homme, mais il nous semble, de tout nos romanciers canadiens, celui qui est destiné à occuper la place la plus brillante, parceque, à son imagination puissante, il joint un don remarquable d'observation. M. Auguste Fortier a débuté par de simples études qui lui permirent, absolument inconnu, de forcer, il y a cinq ans, les portes de "La Nouvelle Revue" de Paris et dont plusieurs furent traduites en langues étrangères. Il a aujourd'hui vingt et un ans et est étudiant en droit. *Les Mystères de Montréal* ont été composés il y a trois ans. Ce n'est qu'après de longs procès que M. Auguste Fortier est parvenu à faire imprimer son livre. L'année dernière la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers en a tiré une première édition de mille exemplaires sur papier de luxe.

M. Auguste Fortier a reçu des lettres de félicitations des grands maîtres tels que Jules Verne, Paul Bourget, Alphonse Daudet, François Coppée, Alphonse Maupas, fils, Henri Rochefort et plusieurs autres. Au bout de quelques semaines l'édition était épuisée. C'est ce qui nous a poussés à en faire une édition populaire portée de toutes les bourses.

LEPROHON, LEPROHON & GUILBAULT

Libraires, Editeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

1620 Rue Notre-Dame,

MONTREAL, CANADA.

LES MYSTÈRES DE MONTREAL

PROLOGUE

LA RENCONTRE DU "MARIE CÉLESTE."

Dans l'avant-midi du treize juin mil huit cent quarante-deux, M. James Hogan, maître du hâvre de Gibraltar, en Espagne, était dans son bureau de la rue Isabelle, à faire sa correspondance quand un homme entra précipitamment et lui dit :

— Monsieur Hogan, on vous demande au hâvre neuf pour affaire importante..... Deux navires viennent de jeter l'ancre et un officier veut vous parler.

De la rue Isabelle au hâvre neuf, il n'y a qu'un pas. On fut bientôt rendu.

Une grande exitation régnait sur les quais. Il était neuf heures du matin et le "Dei-Gratia" de New-York venait d'entrer en rade, ayant à sa remorque un navire abandonné, rencontré en haute mer.

Le même jour dans son témoignage à la cour de Vice-Amirauté, John Alexander, capitaine du "Dei-gratia," déclarait sous serment que le huit du mois courant à cinq heures et quart de l'après-midi naviguant sur un océan tranquille par trente degrés vingt minutes latitude nord et dix-sept degrés quinze minutes longitude ouest—méridien de Greenwich— la vigie avait signalé un navire allant à la dérive par le travers de babord. Il paraissait courir une mauvaise bordée : de plus ses humiers de misaine étaient déchirés et flottaient au vent.

Les signaux d'usage étant restés sans réponse, l'équipage du "Dei-Gratia" poussé par la singularité de la chose et par le désir de secourir ses semblables, s'ils étaient dans le besoin, avait envoyé une chaloupe vers le vaisseau en vue.

Tout semblait être dans un morne silence à bord. Sur le pont pas un homme.

Le capitaine Alexander avait visité le brick et constaté qu'il était complètement abandonné. Il avait nom "Marie-Céleste."

D'après le journal du bord on vit qu'il était parti de Montréal, Canada, le quinze mai mil huit cent quarante-deux à destination de Gênes, Italie,

avec une cargaison de pétrole en baril et de peaux de renard.

Rien ne manquait à bord, pas même une des six chaloupes de sauvetage. Le journal, écrit de la main du capitaine et trouvé dans sa cabine, était complet jusqu'au midi du trente et un mai mil huit cent quarante-deux mais le livre de quart avait été tenu jusqu'à huit heures avant midi du jour suivant alors que le brick passait à six milles sud sud-ouest de la pointe est de Sainte-Marie, Açores.

Le vaisseau était donc abandonné depuis huit jours quand il avait été rencontré par le "Dei Gratia."

Tout était en ordre à bord et il n'y avait aucune trace de violence qui portait à croire que l'équipage avait eu à lutter. De plus le vaisseau était en bon ordre, très étanche et capable de tenir la mer. Ce n'était donc pas pour ces raisons qu'on l'avait déserté.

La nouvelle de la rencontre de ce navire avec pas une âme à bord et entouré de mystères se répandit dans Gibraltar avec la rapidité de l'éclair et causa un vif émoi.

Qu'était devenu l'équipage ? Pourquoi avait-il abandonné le navire ?... C'est ce que se demandait la population accourue sur les quais pour examiner ce vaisseau qui prenait déjà un aspect étrange.

C'était un trois-mâts de quatre cent soixante-et-dix tonneaux et de construction plutôt solide qu'élégante. Il avait cent pieds de la proue à la poupe et trente de tribord à babord. Ses mâts étaient peints en jaune et sa coque en noir. Souvent on l'avait vu entrer en rade de Gibraltar, les ailes déployées, comme une colombe fidèle qui revient d'un long voyage. Il n'avait jamais trahi les espérances de ses armateurs. Et on eut dit qu'il avait préféré sacrifier son équipage plutôt que sa cargaison.

Son capitaine était un jeune canadien-français de vingt-six ans, Paul Turcotte, bien connu dans le quartier maritime de Gibraltar, où on le regardait comme le type parfait de l'honnête marin.

Cependant il menait une existence quelque peu singulière. Il était toujours sombre comme si un affreux drame était venu briser les rêves de sa vie.

Son équipage se composait en partie de Canadiens-français et on en parlait en bonne part.

Sur les quais un riche négociant et un officier de marine causaient avec animation.

—Et bien, n'avais-je pas raison demandait le premier, de vous dire que Gibraltar est devenu depuis quelque temps une ville mystérieuse ?...Après le mystère de la rue Mucalos où les lumières s'allument seules, il nous fallait celui d'un brick qui navigue sans équipage.

L'officier de marine hochait la tête ; il était intrigué.

—Connaissez-vous le capitaine du "Marie-Céleste" ? Demanda-t-il.

—Oui, c'était un charmant jeune homme, un Canadien.....

—On dit qu'il y avait quelque chose de louche en lui ; que tantôt il portait le nom de Paul Turcotte et tantôt un autre nom.

En effet, cela est vrai.

—C'était un célibataire...Et cette femme et cet enfant qui étaient à bord ?...

—N'étaient pas à lui apparemment, à moins qu'il ait épousé une veuve depuis son dernier voyage ici.

L'émoi fut encore plus grand quand on apprit que la femme et l'enfant qu'il y avait sur le "Marie-Céleste" étaient Madame Alvarez et son petit Juan, femme et fils d'un riche armateur de Gibraltar.

Madame Alvarez venait de visiter sa sœur établie au Canada et pour éviter les ennuis de passer par l'Angleterre et la France, elle avait pris passage à bord du "Marie-Céleste" qui se rendait directement à Gibraltar, et dont elle connaissait le capitaine en qui elle avait une grande confiance.

—Senor Alvarez connaît-il la nouvelle ? demanda quelqu'un.

—Non, lui répondit-on, une affaire importante l'a forcé de partir hier pour Algeras, il doit être de retour aujourd'hui.

Le soir de ce jour, il était rumeur que deux voyageurs nouvellement débarqués d'un paquebot anglais et qui logeait au "Royal Hotel" avaient, à la nouvelle de l'arrivée du brick abandonné, levé le pied sans prendre le temps de solder leurs notes..

On espérait que les navires venant des Açores, des Canaries, de Madère, d'Amérique ou d'autres points apporterait des nouvelles de l'équipage disparu.

On attendit en vain plusieurs semaines. Tout ce qu'on reçu fut la lettre suivante :

Montréal, Canada, 9 juillet, 1842.

"La nouvelle de l'abandon du "Marie-Céleste" a produit ici une grande surprise. On ne sait que penser de ce mystère. L'hypothèse que l'équipage aurait commis un crime est rejetée par tous ceux qui le connaissent.

"Il y avait à bord du "Marie-Céleste" à son départ d'ici neuf hommes d'équipage, y compris le capitaine.

"Voici leurs noms :

Paul Turcotte, capitaine,	canadien-français.
André Saint-Amour, second	" "
Hilaire Longpré, matelot,	" "
Joseph Auger,	" "
Roch Morin, cuisinier	" "
Frank Hochfolden, matelot,	allemand.
Olaf Geubb,	norvégien.
Sam Vogt,	" "
Petro Riberda,	espagnol.

"Ce dernier ne faisait partie de l'équipage que depuis la veille du départ. Il avait demandé à être engagé pour la traversée, voulant se rendre dans sa famille, qui, disait-il, habite les environs de Barcelone.

"Il n'y avait que deux passagers. Une dame Alvarez, de Gibraltar, et son jeune fils de quatre ans."

Après la réception de cette lettre deux hommes assis sur un divan, à la légation française, s'entretenaient ainsi. L'un était M. Drouhet, consul de France, l'autre M. Penant, touriste millionnaire qui revenait d'un voyage autour du monde.

—Ce mystère restera donc sans solution ? disait le premier.

—Je le crains bien, répondit le second. Il y a eu aujourd'hui deux mois que le "Marie-Céleste" a été rencontré... Depuis, des navires sont arrivés successivement de tous les points du globe, et ils n'ont apporté aucune nouvelle. Je crains bien de n'avoir la solution de ce mystère qu'au jour où la mer rendra ses victimes....

—Toutes les recherches ont été nulles... Et le nom du "Marie-Céleste" sera désormais ajouté à ceux du "Lafeuntein" et du "Colibri"... Vous vous rappelez sans doute que le premier de ces navires est arrivé au havre avec tout son équipage gisant empoisonné sur le pont et que l'autre, qui est parti de Calais pour Douvres, par une mer calme, avec ses machines en ordre et cinq cents passagers, n'a jamais été revu, ni passagers, ni débris... Les dragueurs ont fouillé la Manche en vain... Et bien le cas du "Marie-Céleste" est encore plus intrigant et ce nom restera dans les archives navales, comme un point qui découragera les esprits les plus subtils....

Cependant une opinion prévalait. C'était celle-ci : l'équipage pris d'une panique s'était jeté à la mer en vue des îles Açores, dans l'espoir d'atteindre

la côte. Comme aucune des chaloupes de sauvetage ne manquait, on concluait qu'il devait y avoir sur le "Marie-Céleste" une autre embarcation. Et l'équipage avait sans doute péri sur les écueils à fleur d'eau si nombreux à cet endroit de l'Atlantique.

—Le capitaine était trop jeune, disaient quelques personnes, il ne devait pas avoir assez d'expérience.

—Au contraire, répondait-on, pour conquérir un poste de cette importance il lui en fallait beaucoup....

Le brick abandonné, après avoir été surveillé dans la rade de Gibraltar par ordre de la cour de la Vice-Amirauté fut déclaré étanche et capable de tenir la mer.

Rendu à ses propriétaires il leva l'ancre le 25 septembre mil huit cent quarante-deux pour Gênes, sa destination primitive, en face des quais bondés de curieux qui se demandaient en pensant aux marins disparus :

—Que sont-ils devenus ?

PREMIERE PARTIE.

1837-1838.

CHAPITRE I.

LE SERMENT.

Sur la rive du Richelieu, à seize milles plus haut que Sorel, s'élève le village de Saint-Denis. Vous voyez de loin le clocher de son église paroissiale et les pignons de ses maisons blanches qui se mirent dans les eaux.

Quand vous approchez plus près—si vous êtes en été—vous jouissez d'un coup d'œil magnifique.

Sur une étendue qui se déroule sans accidents de terrain jusqu'au pied des montagnes de Belœil, vous voyez, autour des maisons, des blés qui jaunissent, des arbres chargés de fruits, ainsi qu'une variété infinie de fleurs.

Si vous êtes en automne, vous entendez dans les champs les voix calines des jeunes filles et les rires francs des gars qui travaillent sous le commandement du père.

Il y a un demi siècle, on y entendit tonner le canon des troupes anglaises, et ces vieux arbres qui vous ombragent portent encore des cicatrices de cette époque de troubles. S'ils pouvaient parler ils vous raconteraient de combien de vaillants défenseurs de la nationalité, de combien d'obscurs martyrs d'un gouvernement despotique, ils ont recueilli le dernier soupir.

C'est à cette époque de bouleversement national—mi huit cent trente-sept—que commence notre récit.

Vers la fin d'août de cette année, François Bourdages, une "jeunesse" du deuxième rang de Saint-Denis, donnait ce qu'on appelle une grande veillée.

Il avait engagé un joueur de violon et un joueur d'accordéon. Deux musiciens dans la même veillée, cela ne s'était jamais vu dans ce rang de Saint-Denis. Il y avait des jolies filles et des jolis garçons, venus jusque de Saint Antoine.

C'est que François Bourdages faisait bien les choses et quand il donnait une veillée, on était certain de s'amuser.

Dès sept heures les invités commencèrent à arriver. Ce furent d'abord les voisins. Comme ils demeuraient près, ils vinrent à pied. Ensuite arrivèrent les gens des concessions. Ceux-là se rendirent en voiture et arrivèrent un peu plus tard, tous ensemble dans de grandes charrettes.

Les "jeunesses" n'étaient pas seules; les vieux avaient trouvé un prétexte pour se rendre au deuxième rang et s'étaient mis deux ou trois dans chaque voiture.

Lorsqu'elles arrivèrent chez François Bourdages, il y avait déjà une quinzaine d'invités de rendus. Les uns se mirent aux fenêtres, les autres sortirent sur le perron. Ces derniers aidèrent les nouveaux arrivants à sauter à terre, pendant que les plus galants de la bande dételèrent les chevaux.

Tous les invités entrèrent dans la maison. Homère Paradis commença à accorder son violon et les cavaliers commencèrent à choisir leurs blondes.

Ce fut bientôt une danse générale. Exilda, la sœur de François se multipliait en sa qualité de fille de la maison. Elle avait un sourire pour les uns

et une bonne parole pour les autres. Et elle se privait de danser afin qu'il y eut plus de place pour les invités. Autant que possible elle cherchait à amuser tout le monde.

Il y avait cependant un jeune homme de vingt-deux ans environ qui ne prenait point part à ce brouhaha.

Assis seul dans un coin, Charles Gagnon semblait triste et songeur. Il regardait souvent un des plus brillants couples de la réunion, et comme si ce regard lui eut fait mal, il détournait aussitôt la tête.

On chuchotait à côté de lui :

—Charles est jaloux : aussi il mange un peu trop d'avoine. A sa place j'aurais abandonné la partie depuis longtemps.

C'est bien bon pour lui ; il est trop hautain ; il ne regarde jamais personne.

Oui, mais il est si rusé qu'il trouvera bien moyen de faire donner la "pelle" à Paul Turcotte...

—Oh non ! Jeanne Duval aime trop Paul Turcotte et ça va finir par un mariage..... Il y a assez longtemps qu'ils s'en reviennent de la messe en parlant tout bas.....

Jeanne Duval avait dix-sept ans et ses sourires faisaient rêver bien des gars. Elle était belle avec ses cheveux châtain, ses yeux bleus et ses joues roses, fraîches, veloutées comme la pelure d'une pêche.

Quelle chose ajoutait à sa beauté : c'était cet air bon et naïf qu'elle conservait depuis ses premiers ans.

On avait surnommé Jeanne les uns "mademoiselle" à cause de la haute position de son père—notaire et colonel du trente-quatrième bataillon et en outre possesseur de la plus belle maison de Saint-Denis—les autres la "petite institutrice" à cause des leçons gratuites qu'elle se plaisait à donner aux petits enfants pauvres.

Lorsqu'elle traversait le village, on la regardait à la dérobée. Les moins timides lui jetaient une œillade accompagnée d'un sourire, puis on les entendait chuchoter :

—Paul pourra se passer de la pitié de ses voisins avec cette femme au bras.

Paul Turcotte, au mécontentement de plusieurs, avait plus d'une fois laissé voir son amour pour la fille du notaire, et leurs relations devenues fréquentes depuis quelque temps faisaient croire qu'ils s'épouseraient un jour ou l'autre.

Paul Turcotte avait vingt ans, mais il était si fortement constitué, si robuste, qu'on lui en eut donné deux ou trois de plus.

Le Bas-Canada était en pleine effervescence politique. On murmurait contre les menées du gouvernement ; on se préparait à lever la tête. Et Paul Turcotte était l'âme de toutes ces petites réunions anti-ministérielles qui ne cessaient pas d'inquiéter les ministres.

C'était un de ses jeunes gens si populaires d'alors. Il portait de longs cheveux, parlait le langage figuré du peuple, s'habillait d'étoffe du pays, se chaussait de bottes tannées, fumait le tabac canadien dans une pipe de plâtre caillottée et avait osé crier à l'assemblée des six comtés : "A bas le gouvernement !"

Dès sa jeunesse son père l'avait pris par la main, lui avait fait voir les agissements des officiers anglais, les injustices dont les Canadiens-français étaient les victimes : il lui avait dit comment on se jouait du traité de 1763 et lui avait enseigné des chants patriotiques.

Paul avait grandi dans ces idées de revendication nationale et il voyait arriver avec impatience l'heure où l'on demanderait compte au gouvernement, par les armes, de sa manière d'agir.

C'était surtout le dimanche à la porte de l'église qu'on pouvait juger de sa popularité. Une foule d'amis l'entouraient et il fallait voir les fillettes se disputer ses sourires et interpréter ses regards en leur faveur.

Que de mères rêvaient pour leurs filles une heureuse alliance avec les Turcotte.

Paul avait un rival sérieux. Un jour que, causant avec son cinquième voisin et ami, Charles Gagnon, il lui faisait part de son intention d'entrer en amour avec la fille du notaire, il vit que son compagnon caressait le même rêve.

Mais entre les deux prétendants, il existait une grande différence. Paul aimait d'un amour sincère et voulait faire de Jeanne Duval sa femme, qui aurait rempli dans son cœur, le vide laissé par sa mère, morte quelques années auparavant.

Charles n'allait chez le notaire que pour faire des galanteries à Jeanne. Était-ce pour cela que la jeune fille ne s'en occupait pas, tandis qu'elle faisait beaucoup de politesses à Paul Turcotte ?

Dans le canton, Charles était encore plus considéré que son rival parce qu'il était dans le commerce avec la chance de succéder à son père qui tenait le magasin le plus considérable de la paroisse.

Singulière idée que celle qu'on trouve dans les campagnes, de faire passer avant les cultivateurs, les commerçants et les hommes de métiers, comme si la culture de la terre n'était pas un commerce aussi digne, aussi stable.

Charles Gagnon était d'un cœur excellent, mais il était aussi l'esclave des passions que la nature donne au jeune homme.

Pour voir la réalisation de ses désirs, il ne craignait jamais de commettre des actions basses et participait à n'importe quel crime.

Sa ruse et sa tenacité le rendaient redoutable.

Au physique c'était également le contraire de Paul Turcotte, étant petit et maigre.

Le bruit courait dans le village qu'il était sur le point de recevoir la "pelle" de Jeanne Duval. Il accueillit cette nouvelle avec un sourire narquois que signifiait : "Nous verrons."

Il vit. Ce fut sur les entrefaits que François Bourdages donna sa veillée. Les deux rivaux se rencontrèrent dans la même maison auprès de la même jeune fille.

Charles fut charmant ; Paul le fut davantage. Il dansa le premier cotillon avec Jeanne, le deuxième, puis le troisième.

Ce furent là des dards cruels qui percèrent le cœur du pauvre Charles. Il était donc vrai que Jeanne ne l'aimait pas : "Pourtant, pensa-t-il, elle m'a aimé, et si elle m'a abandonné, c'est la faute de Paul."

Et il balbutia dans un commencement de colère :

— Il ne sera pas dit qu'un paysan ait supplanté un marchand !.....

Il devient distrait, et n'a pas conscience de ce qui se passe autour de lui. Il fait des efforts pour ne pas s'élancer sur les amoureux... pour ne pas les terrasser... les brutaliser... Il voudrait les voir morts, étendus à ses pieds...

A la pensée que Jeanne est heureuse avec un autre danseur, Charles étouffe comme si on l'eût serré entre deux murs ; une sueur froide perle sur son front, un malaise générale l'envahit ! un sentiment de jalousie, de haine court par tout son corps.

— Ciel, murmure-t-il, ils sont en amour !

Ses illusions tombent. Il ne peut rester dans cette atmosphère de plaisirs. Ses amis veulent l'entraîner dans le tourbillon des danseurs. Il refuse.

Ce spectacle bruyant le fatigue. Il attend avec impatience la fin du cotillon pour demander son chapeau à Exilda Bourdages.

Car il existe dans nos campagnes une coutume tout à fait polie. Elle veut qu'au commencement de chaque veillée la fille de la maison ramasse les chapeaux de ses hôtes. Elle les met dans un autre appariement et ainsi personne ne laisse la veillée sans qu'elle en ait connaissance.

— Pars-tu déjà ? demanda Exilda à Charles. Le plaisir ne fait que com-

mencer. Tu n'as encore rien rien fait.

—C'est parce que je n'ai rien fait que je m'en vais. Je n'ai pas à faire la statue dans un coin, répondit brusquement Charles.

La jeune fille, surprise du ton sur lequel ces paroles étaient dites, demanda :

—Que veux-tu dire ? Est-ce que je t'ai fait des inconvenances ?.....

—Non, pas toi, Exilda, tu es bien polie pour nous autres, mais il y en a d'autres.

—Qui ça ? demanda vivement la sœur de François Bourdages.

—Ah ! tu ne t'en aperçois pas, toi. Mais tiens, Paul est venu ici ce soir pour me narguer. Il force Jeanne Duval à danser avec lui pour qu'elle ne vienne pas avec moi...

Charles parlait sur un ton élevé et attirait l'attention sur lui. Les invités se taisaient pour écouter. Plusieurs s'approchaient même.

Paul Turcotte qui, depuis le commencement de la veillée, remarquait l'air triste de son rival, vit du premier coup d'œil de quoi il s'agissait.

—Je ne veux pas te narguer, dit-il à Charles, tu te trompes grandement... Et fais attention à tes paroles ; elles pourraient te coûter chères.

—Me coûter chères ?... Qui me les fera payer ?... reprit vivement Charles.

—Peut-être moi, si nous n'étions pas dans la maison de Pierre Bourdages.

—Nous pourrions nous rencontrer ailleurs, Paul Turcotte.

Charles Gagnon arracha brusquement son chapeau des mains d'Exilda Bourdages et quitta la maison.

Il marcha longtemps, la rage dans le cœur, sous les fenêtres illuminées où se continuait la fête, en machinant dans sa tête des plans de vengeance.

Sa première idée fut d'aller mettre le feu aux bâtiments de Turcotte.

—Non, se dit-il, cela me mettrait dans une mauvaise affaire pour rien... Attendons... Mais je le jure, j'empêcherai Paul et Jeanne d'être heureux ; ils ne s'épouseront jamais ! Je le jure !

Et comme si quelqu'un l'eût vu il leva la main au ciel.

CHAPITRE II

LES PRÉPARATIFS

L'horizon politique du Cas-Canada s'assombrissait de jour en jour et l'orage semblait imminent.

Depuis trois quarts de siècle le drapeau britannique remplaçait le drapeau français au haut de nos citadelles livrées par l'inqualifiable lâcheté d'un roi sans cœur. Depuis cette époque on traitait les conquies, non comme des sujets loyaux mais comme des rebelles.

Il y avait à la tête du pays une faction d'Anglais qui se faisaient remarquer par leur fanatisme envers les Canadiens-français.

La majeure partie des hommes qui s'étaient partagé le pouvoir avait fait preuve d'un esprit de parti tel qu'on était impatienté.

Au lendemain même de la cession avait commencé de la part des nouveaux maîtres du pays, une œuvre de spoliation des droits les plus inviolables, d'abolition des lois françaises, de coercition pour forcer les habitants à prêter des serments en désaccord avec leur religion et leur nationalité, et de tentatives répétées pour abaisser les premiers colonisateurs du pays au rang de gens inférieures.

Les Canadiens-français protestèrent durant trois quarts de siècle, firent entendre leurs griefs dans les chambres hautes, dans les assemblées politiques, envoyèrent des délégués, élevèrent la voix dans les journaux. Rien ne fit.

Vint un jour où ils ne trouvèrent plus qu'un moyen de se faire respecter : la force.

C'était en 1337.

Il venait de se former à Montréal une ligue appelée "Les Fils de la Liberté." Elle avait à sa tête des hommes comme Papineau, Rodier, Nelson, Duval et une foule d'autres, tous des citoyens éminents et de grands talents, qui montraient que l'élément français n'était pas dégénéré et qu'il était indigne de jouer le rôle qu'on lui assignait.

Le but de cette ligue était de tenir tête aux oppresseurs du Bas-Canada. Les membres formaient des comités de défense nationale qui se transformaient ensuite en bataillons. On s'assemblait le soir dans des lieux isolés et on faisait l'exercice.

Des ramifications s'étendaient dans plusieurs campagnes, notamment dans celles des bords du Richelieu, Saint-Denis et Saint-Charles luttant de zèle.

À Saint-Denis, les chefs du mouvement étaient le docteur Mathieu Duval et le docteur Wolfred Nelson.

Mathieu Duval pouvait avoir quarante-cinq ans. Il était de taille moyenne, maigre, avait un large front et portait toute sa barbe. Sa figure intelligente, son maintien digne montraient qu'il avait reçu une bonne éducation. Son air était imposant et inspirait le respect et la confiance.

Né dans les premiers temps de la domination anglaise, il avait connu Craig et son despotisme ; en 1810 il avait été témoin oculaire de la saisie des presses du "Canadien" et de l'arrestation de Bédard, Blanchet, Papineau et Tasche-reau ; âgé de vingt-un ans, il s'était battu à Châteauguay. En 1818 il avait vu les frasques de Richmond ; en 1832, durant une élection, les troupes anglaises avaient massacré sous ses yeux trois Canadiens-français. Il avait assisté à toutes les transformations successives du gouvernement, à tous ses efforts pour rendre le Bas-Canada anglais et protestant. "Vous manquez à vos engagements, vous violez votre traité," répétait Duval sans se lasser, et sans se lasser non plus, pendant vingt ans, gouvernements et partisans lui avaient répondu par la voix écrasante du pouvoir. "Nous sommes les maîtres du pays ; nous faisons ce que nous voulons !"

Et Nelson, et Papineau, et Rodier, et plusieurs autres reprenaient tour à tour la même litanie et recevaient tour à tour la même réponse.

Un jour le notaire fit mander Paul Turcotte et lui dit :

—Tu sais que nous sommes en guerre avec le gouvernement... Tu sais aussi que Saint-Denis ne reste pas en arrière dans ce mouvement...

—Je le sais, répondit Paul.

—Eh bien, nous avons besoin d'un jeune homme actif et populaire pour se mettre à la tête des jeunes gens de Saint-Denis. Nelson et moi avons pensé à toi. Es-tu notre homme ?

—Je suis toujours à la disposition de la ligue, dit Paul, et si vous pensez que je puisse remplir cette mission difficile, confiez-la moi.

—Es-tu décidé à tout ? Es-tu prêt à aller jusqu'au bout et à faire le serment que voici : "Moi, Paul Turcotte, je m'engage devant Dieu à m'appliquer dans toute la mesure de mes forces à renverser le gouvernement actuel et à ne pas m'arrêter avant que ma tâche soit finie !"

—Je suis prêt à tout, dit le jeune homme, et vous pouvez compter sur moi pour aller jusqu'à la fin.

—Alors voici une bible... jure.

Paul Turcotte prit la bible et d'une voix solennelle répéta les paroles du chef patriote, puis il ajouta :

—Que Dieu me soit en aide !

—Que Dieu te soit en aide ! répéta le notaire.

Quinze jours plus tard, l'angelus sonnait lentement à Saint-Denis. Il y avait dans l'air une teinte de tristesse. Cette cloche qui conviait aujourd'hui les fidèles à l'église devait les convier le lendemain au champ de bataille.

L'orage que l'on prévoyait depuis longtemps avait éclaté. Le gouverne-

ment venait d'envoyer des troupes à Saint-Charles pour arrêter les patriotes qui tenaient des assemblées inquiétantes.

Les membres de la ligue à Saint-Denis avaient résolu de leur barrer le passage.

Les quartiers généraux des patriotes étaient chez Duval. Le soir où nous sommes, celui-ci y était avec Paul Turcotte. Il jetait de temps en temps un coup d'œil au dehors.

Vers neuf heures il se leva, se dirigea vers la porte et après avoir fait quelques pas autour de la maison, il rentra en disant à son lieutenant :

—Il me semblait avoir entendu du bruit et je croyais que c'était nos gens qui arrivaient... Il commence à se faire tard...

—Notre monde n'a pas encore retardé, répondit Paul Turcotte qui nettoyait de vieux fusils. D'ici au quatrième rang, il y a deux bonnes lieues, et ma foi, cette nuit ce n'est pas un temps pour marcher. Les chemins sont impraticables, sans compter qu'il commence à faire noir comme chez le loup.

—Ah ! s'il n'y avait que cela à craindre...

—Que craindriez-vous donc ?... Est-ce que par hasard quelqu'un refuserait de répondre à votre appel d'embrasser notre cause ?

—Tu sais qu'à Saint-Denis comme partout ailleurs, il y a deux partis.

—Oui, mais quand il s'agit d'une chose importante, comme l'est notre entreprise, on met les partis de côté.

—Tous ne pensent pas comme toi, mon jeune homme.

—Alors vous croyez qu'il y en a dans la paroisse qui veulent faire échouer le mouvement des patriotes.

—J'ai raison de le croire... Je connais tous les habitants ; je sais que parmi eux il y a des imbéciles qui préfèrent subir des injures plutôt que d'abandonner leurs idées, plutôt que de résister au gouvernement.

—Oui, au gouvernement, fit Paul Turcotte d'une manière qui peignait bien le mépris qu'on avait pour la clique qui était à la tête du pays.

Duval continua :

—Ces gens-là, je respecte leurs idées, sans doute, mais que ne comprennent-ils la destinée d'un peuple.

Le notaire et son lieutenant parlèrent encore longtemps sur ce sujet et vers dix heures la porte de la maison s'ouvrit toute grande pour laisser passer une soixantaine d'hommes, la plupart dans la force de l'âge, grands et robustes.

C'était Bourdages, Patenaude, Mandeville, Lafèche, Allaire, Dupont, etc., etc., des cultivateurs, comme l'indiquait leur accoutrement.

Sans orgueil, ils étaient vêtus d'un pantalon et d'une blouse taillée dans une étoffe manufacturée dans leurs propres maisons et portaient une chemise tissée de lin récolté sur leurs terres. Dans leurs pieds ils avaient des bottes de cuir tanné ; un chapeau de feutre ou une tuque de laine leur servait de coiffure. Ou écoutait le conseil donné par Papineau de n'employer que des étoffes du pays.

Ces vêtements, faits sans art, abritaient un courage à toute épreuve et une énergie indomptable.

A leur arrivée Duval alla au-devant de Luc Bourdages qui marchait le premier et lui dit :

—Vous savez sans doute pourquoi on vous réunit ?

—Oui, répondit-il, et je crois que nous sommes ceux qu'il vous faut... Vous ne pouviez mieux vous adresser.

Luc Bourdages avait été autrefois un des partisans du gouvernement. Aujourd'hui cependant, s'apercevant que le dévouement des Canadiens-français était pris pour une chose obligatoire, il appuyait de toutes ses forces ceux qui revendiquaient leurs droits.

—Depuis longtemps, reprit Duval, en serrant la main du vaillant défen-

seur, je connaissais le patriotisme de la majeure partie de la paroisse, aussi j'étais certain de ne pas être refusé par un bon nombre.

—D'autant plus continua Bourdages, que cette cause nous est commune à tous. Si nous sauvegardons nos droits menacés, nous vivrons comme nos pères avant la conquête : mieux que cela même, car nous n'aurons pas à subir les caprices d'un roi qui vend ses sujets pour entretenir ses prostituées...

Bravo ! C'est vrai ! cria-t-on des quatre coins de l'appartement.

L'assemblée était exaltée, exaltée dans le vrai sens du mot, sous le coup de ce délire qui fait accomplir les grandes actions.

Quand les patriotes furent revenus de leur premier enthousiasme, le notaire Duval monta sur une chaise et leur parla ainsi :

—Je n'ai pas besoin de vous dire où en sont les choses, vous le savez aussi bien que moi... Nous ne sommes pas dans un temps ordinaire, mais dans une circonstance solennelle, car une question importante va se décider... Le traité de la cession continuera-t-il à être violé impunément ou jouirons-nous des droits que possédaient nos pères avant la conquête?... Respectera-t-on enfin nos droits de sujets britanniques ?

La nation canadienne-française est en danger. Et lorsqu'une nation est en danger que fait-elle ? Tout national est soldat. Elle choisit un général afin de marcher comme un seul homme en bataille rangée, épaule contre épaule, et voler à la défense de ses droits, sans craindre ni les balles ni les boulets de l'ennemi.

Dans une situation aussi critique, que font nos chefs?... Abandonnent-ils le champ?... Désespèrent-ils?... Au contraire, ils disent : En avant ! Dieu et nos droits ! Advienne que pourra !

Secondons-les ! Sortons de cette apathie, de cette torpeur mortelle. Marchons sous l'égide d'hommes capables de nous guider, en criant aux Anglais : " Halte-là, c'est assez !... "

Si je vous ai rassemblé au milieu de cette nuit humide, c'est qu'il n'y a pas de temps à perdre. Un bataillon, sous le commandement de Gore, a l'intention de traverser le village à l'aurore pour se rendre à Saint-Charles arrêter les patriotes, les prendre par surprise... Laisseriez-vous passer ce bataillon ?

—Non ! Non ! crièrent tous les membres de l'assemblée.

—C'est cela, ne désespérons pas puisque nos pères vaincus sur les plaines d'Abraham n'ont pas désespéré. S'ils ont su mourir en 1759, sachons mourir en 1837.

Ce ne sont plus des discours qu'il faut servir aux Anglais, c'est du plomb. Transformons, s'il le faut, nos cuillères en balles, nos maisons en casernes et nos terres en champs de bataille. Que cette faux qui a moissonné nos blés devienne une faux de mort, et que cette cloche qui nous conviait tantôt au pied des autels nous convie à la charge de l'ennemi. On nous dit : Soyez esclaves ! Répondons : Soyons soldats !

Des applaudissements prolongés succédèrent à ce discours. Les paroles du notaire Duval, son style vigoureux et véhément, ses gestes énergiques échauffèrent le patriotisme des habitants.

Les jeunes gens appelèrent ensuite Paul Turcotte. Il déclama avec feu les vers suivants, composés par Monsieur Angers :

Canada, terre d'espérance,
Un jour songe à t'émanciper.
Prépare-toi dès ton enfance,
Au rang que tu dois occuper.
Grandi, sous l'aile maternelle ;
Un peuple cesse d'être enfant :
Il rompt le joug de sa tutelle,
Puis il se fait indépendant.

O terre américaine
Sois l'égale des rois,
Tout te fait souveraine,
Ta nature et tes lois.

Rougi du sang de tant de braves,
Ce sol, jadis peuplé de preux,
Serait-il fait pour des esclaves,
Des lâches ou des malheureux ?
Nos pères vaincus avec gloire,
N'ont point cédé leur liberté :
Montcalm a vendu la victoire,
Son ombre dicta le traité.

Vieux enfants de la Normandie,
Et vous, jeunes fils d'Albion,
Réunissez votre énergie
Et formez une nation :
Un jour notre mère commune
S'applaudira de nos progrès,
Et guide, au char de la fortune,
Sera le garant du succès.

Si quelque ligue osait suspendre
Du sort le décret éternel !
Jeunes guerriers, sachez défendre
Vos femmes, vos champs et l'autel.
Que l'arme au bras, chacun s'écrie :
" Mort à vous, lâches renégats ;
" Vous immolez votre Patrie.
" Vos crimes nous ont fait soldats ! "

Sur cette terre encore sauvage
Les vieux titres sont inconnus.
La noblesse est dans le courage,
Dans les talents, dans les vertus.
Le service de la patrie
Peut seul ennoblir le héros ;
Plus de noblesse abâtardie,
Repue aux greniers des vassaux.

Mais je vois des mains inhumaines
Agiter un spectre odieux !
De fureur bouillonne en nos veines,
Ce noble sang de nos aïeux :
Dans ces forêts, sur ces montagnes
Le bataillon s'apprête et sort :
La faux qui rasait nos campagnes
Soudain se change en faux de mort.
O terre américaine,
Sois l'égale des rois ;
Tout te fait souveraine,
Ta nature et tes lois.

Les patriotes avaient hâte de combattre.

—Les Habits-Rouges, disait Lafèche, emporteront un mauvais souvenir

de nos faulx, sans compter que nous aurons une diable de journée ; pas une étoile, dame, c'est certain, il ne fera pas beau.

En effet, peu après il commença à tomber une pluie fine et continue.

—Tiens, Homère, dit Paul Turcotte, décroche ce violon et joue-nous une gigue. Cela va nous aider à dérouiller nos faulx...

Homère Paradis, le troubadour du village, accorda son vieil instrument et une harmonie guerrière se mêla au bruit des faulx qu'on aiguisait et des fusils qu'on nettoyait.

Au milieu de cette foule, rendue bruyante par l'impatience d'entendre sonner la cloche de la liberté, le notaire Duval devenait triste. Il se demandait si tous ces braves survivraient à la lutte qu'on engageait. Ce vaillant petit peuple, si énergique qu'il fut, échapperait-il à la mitraille anglaise ?

Le notaire n'était pas le seul à se livrer à des réflexions sombres. De son côté, son lieutenant, Paul Turcotte, était obsédé par une question qui n'était pas sans importance pour lui. Charles Gagnon manquait à l'appel des jeunes gens. Pourtant les Gagnon étaient patriotes de père en fils, et depuis l'année où la France s'était retirée de la plus belle de ses colonies, ils regardaient leur nouvelle mère d'un mauvais œil.

Paul alla trouver son père qui avait fait la tournée pour avertir les habitants et lui dit :

—Et Charles Gagnon, vous ne l'avez pas amené ?

—Dame, non, répondit le père Joseph Turcotte, je ne l'ai pas amené...

—Vous n'y êtes pas arrêté, quoi ?...

—Oh ! oui, vois-tu, il n'y était pas ; d'ailleurs son père m'a dit que Charles ne voulait en aucune façon se mêler aux patriotes ; qu'il préférerait rester neutre dans le mouvement.

—Tiens, et pourquoi donc ?

—Je n'en sais rien.

—Paul eut des soupçons. Si Charles n'embrassait pas la ligue des patriotes, c'était peut-être pour ne pas avoir à combattre sous les ordres d'un rival en amour ; peut-être encore préférerait-il le parti des bureaucrates.

L'aube blanchissait déjà l'horizon. La nuit s'était écoulée en préparatifs. Au dehors on avait sapé le pont qui unissait les deux rives du Richelieu, afin de couper le passage aux troupes du gouvernement ; au dedans, chez Duval, on avait fabriqué des munitions.

A la pluie fine de tantôt succédait un vent du nord-est qui glaçait les membres.

La journée de la bataille s'annonçait triste. On entrevoyait à travers les lueurs de l'aurore, un de ces temps d'automne, qui, tout en jetant la tristesse dans le cœur de l'opprimé, lui fait voir son sort sous un aspect plus noir.

Duval dit :

—Il est probable que les Anglais seront ici dans un instant. L'avenir du peuple est en jeu. Nous le tenons entre nos mains. Si aujourd'hui nous avons du succès, demain le pays entier nous secondera... Maintenant, mes amis, vous pouvez aller vous reposer, mais au premier signal soyez prêts.

Pendant que les patriotes se dispersaient dans les chambres de la maison, Duval sortit avec son lieutenant pour aller en reconnaissance.

CHAPITRE III

RANCUNE !

Paul n'était pas tranquille. Il dit à Mathieu Duval :

—Charles Gagnon ne se joint pas aux patriotes, vous savez ?

—Mais n'est-il pas des nôtres ? demanda le notaire.

—Non, et cela est d'autant plus regrettable qu'il nous serait d'une grande utilité, vu son activité et son savoir faire.

—Les Gagnon sont pourtant patriotes.

—Oui, c'est vrai...

—Eh bien ?

—Charles a pour moi, depuis quelque temps, une haine absurde et mal fondée. Je crois que c'est pour ne pas avoir à combattre à mes côtés qu'il ne se joint pas à nous.

—Ecoute, mon Paul, reprit Duval, après un instant de silence, que tu aies raison ou tort, dans cette petite chicane d'amoureux, si laide à voir, je te conseillerais d'aller demander pardon à ton adversaire. Sacrifie sur l'autel de la patrie ces petites inimitiés.

—Vous avez raison... J'y ai pensé cette nuit. Ce n'est pas le temps de jouer à qui ne se parlera pas le premier. Je vais aller tendre la main à mon rival.

Paul joignit l'action à la parole et quitta son chef.

Le magasin des Gagnon n'était qu'à un arpent de là. Il était à peine ouvert quand le patriote entra. Charles était seul à cette heure matinale. Il fut surpris de voir son rival, car, depuis la soirée chez François Bourdages, les deux prétendants à la main de Jeanne Duval n'avaient pas mis les pieds l'un chez l'autre.

—Bonjour, Charles, dit le lieutenant de Duval, qu'est-ce qu'on chante de bon, ce matin ?

—On chante... que tu sembles oublier ce que nous avons eu ensemble...

—En effet, je l'oublie, car nous avons besoin d'être unis aujourd'hui : les Canadiens-français sont en danger.

Gagnon se jeta en arrière pour ne pas toucher la main que lui tendait Turcotte, et reprit :

—Je t'ai dit que je ne te donnerais jamais la main.

—Allons donc, Charles, tu vas oublier cela.

—Tu m'as fait trop de bêtises...

—Eh bien, je t'en demande pardon.

—C'est facile à demander ces pardons-là... Mais tu perds ton temps, restons chacun chez nous ; nous pouvons vivre l'un sans l'autre.

—Au moins tu vas venir nous aider à barrer le passage aux Habits-Rouges ?

Charles s'impatientait. Le choix que le notaire avait fait en prenant Paul pour lieutenant avait augmenté sa jalousie.

—Non, non, murmura-t-il sourdement entre ses dents, si j'avais voulu aider les patriotes, je me serais rendu chez le notaire cette nuit.

Paul Turcotte sortit du magasin après avoir vu échouer sa tentative de réconciliation.

—Pourvu, pensa-t-il, qu'il ne se mette pas avec les bureaucrates.

Les bureaucrates jouaient un rôle bien avilissant. Ils se faisaient les espions des soldats anglais et trahissaient, sans merci, les patriotes. C'était révoltant de les voir à l'œuvre, se faisant les vassaux des Habits-Rouges qui les méprisaient en les voyant agir si basement. Aussi, les patriotes les regardaient-ils comme leurs plus dangereux ennemis.

Le vent apporta aux oreilles des sentinelles de Saint-Denis un bruit inaccoutumé.

—Le son du cor, dit un patriote en prêtant l'oreille ; voici les troupes.

—Elles sont loin de s'attendre à la réception que nous leur préparons, répondit Duval avec calme.

En effet, les troupes du gouvernement s'avançaient en jouant une marche triomphale.

Aussi, le colonel Gore, commandant en chef du bataillon, fut-il étonné

quand un bureaucrate du bas de Saint-Denis lui apprit qu'il aurait de la difficulté à l'église, là où il fallait traverser la rivière.

—Ce sera une affaire vite bâclée, dit-il à ses officiers.

Il savait les habitants sans armes, et comment feraient-ils face d'un bataillon complet ?

Arrivé vis-à-vis de l'église de Saint-Denis, on commença à croire la rumeur. Plus de pont, le passage, par conséquent, devenait difficile.

Les soldats reprirent leurs rangs, prêts à toute éventualité. Le colonel Gore n'avança plus qu'avec défiance, et divisa ses soldats en trois groupes, qui se suivirent à distance, sur le chemin du Roi.

Duval et les siens se postèrent dans une grosse maison en pierre construite sur le bord du chemin. C'est là qu'ils furent aperçus par les Habits-Rouges. Ceux-ci braquèrent un canon sur ce fort imprivoisé. Trois artilleurs s'étant avancés successivement pour mettre le feu à la mèche du canon, tombèrent morts les uns après les autres.

Les patriotes se battirent comme des enragés, un contre cinq.

Les Habits-Rouges furent défaits et se replièrent sur Sorel, dans l'après-midi, sans prendre le temps d'emporter leurs morts et leurs blessés ; les premiers au nombre de trente, les seconds au nombre de huit.

Chez les patriotes, seize manquaient à l'appel : douze étaient morts et quatre blessés.

La maison de Duval se transforma en ambulance. Patriotes et bureaucrates, Canadiens-français et Habits-Rouges furent soignés sans distinction de partis.

Ainsi se passa cette journée de combats. Charles Gagnon trouva moyen de montrer à son adversaire sa haine pour lui. Il joua un rôle douteux ; il fut difficile de dire au juste s'il n'avait pas soutenu les bureaucrates.

Quant à Paul Turcotte, il combattit vaillamment à côté du notaire Duval.

CHAPITRE IV

LES FIANCAILLES

Le lendemain de la bataille le lieutenant de Duval était harassé de fatigue et bien qu'il se fut levé plus tard que d'habitude, la journée lui parut longue. Il avait hâte d'être rendu au soir pour aller voir celle qui l'avait préféré au jeune marchand, car l'image de Jeanne était sans cesse à sa pensée.

A six heures il sortit pour se rendre chez le notaire Duval.

Jeanne le vit venir et alla lui ouvrir la porte elle-même. Ce soir il ne venait pas comme patriote, mais comme cavalier ; elle le comprit et le fit entrer au salon.

—Je te félicite qu'on ne soit pas venu m'annoncer ta mort, comme ton patriotisme me le faisait craindre, dit la jeune fille après lui avoir souhaité le bonjour.

—Dieu merci, répondit le patriote, aucune balle lancée hier par les Habits-Rouges ne m'était destinée. Pourtant quel danger nous avons couru tous ensemble !

Les deux amoureux passèrent la soirée dans un tête-à-tête charmant. Sans doute qu'ils avancèrent beaucoup leurs amours, car avant de prendre son chapeau pour retourner chez lui le patriote demanda à Jeanne Duval :

—Pourquoi ne pas nous jurer ce soir un amour éternel ? Nous traversons une période dangereuse pour les Canadiens-français. Qui sait s'ils ne sont pas appelés à jouer le rôle des Acadiens d'autrefois..... Nous avons des Lawrence et des Moncton à la tête du pays. Peut-être que le jour est proche où l'on verra se répéter sur les rives du Richelieu les scènes du bassin des Mines.....

—Je t'en prie, n'attriste pas cette soirée en rêvant un avenir si sombre.

Les Acadiens ont souffert mais à présent les gouverneurs anglais sont plus humains, répondit Jeanne. D'ailleurs les vainqueurs seront les patriotes, et le gouvernement sera forcé de faire droit à leurs justes réclamations.

— Il serait à désirer que les événements tournassent ainsi : je crains cependant que le fanatisme de certains hommes les fassent tourner autrement.

Le lieutenant de Duval était redevenu pensif comme à la veille de la bataille.

— Avant longtemps, continua-t-il, nous serons peut-être séparés par les hasards de cette guerre..... qui sait ? Mon Dieu ! Jurons-nous donc amour et fidélité. Cela nous donnera du courage dans les épreuves. Si tu veux, Jeanne, nous allons consulter tes parents là-dessus. Mon père approuve nos amours.

Jeanne répondit au patriote qu'elle serait heureuse de devenir sa fiancée et qu'elle espérait bien que ses parents n'y mettraient pas d'empêchements.

Paul et Jeanne s'avancèrent dans le bureau du notaire.

Le jeune patriote dit simplement :

— Je suis en âge de me marier, monsieur Duval, je suis capable de faire vivre une femme et je pense depuis assez longtemps à devenir votre gendre... Qu'en dites-vous ?

— Ah ! mon garçon, si Jeanne est consentante, vous pouvez commencer à publier dès dimanche, si vous voulez.

Ces paroles dites sur un ton jovial montraient la joie qu'éprouvait le notaire de voir sa fille demandée en mariage par un si brave garçon.

— Les jeunes gens de Saint-Denis, continua-t-il, se battaient hier comme des enragés, et aujourd'hui ils content fleurette..... Cherchez ce qu'ils feront demain.

Paul et Jeanne se jurèrent alors fidélité.

Mathieu Duval décacheta, en cette occasion, une bouteille de son vieux vin qu'on vida, à la santé des fiancés, dans une petite réunion de famille qui termina la soirée.

Ainsi se firent les fiançailles de Paul Turcotte et de Jeanne Duval.

Après le départ de son lieutenant, le notaire, se mit à lire les journaux. Tout-à-coup, on le vit grincer des dents ; ses yeux venaient de tomber sur la proclamation suivante :

AUX HABITANTS DU BAS-CANADA

« Avis est par la présente donné que le gouvernement de Sa Majesté la Reine Victoria, en Canada, offre cinq cent louis pour la capture des personnes qui ont causé des troubles à Saint-Denis de Richelieu, en soulevant les paysans contre les représentants de Sa Majesté dans la colonie ;

A celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales le nommé Mathieu Duval, notaire et colonel du trente-quatrième bataillon de Sa Majesté, résidant à Saint-Denis et reconnu comme chef des rebelles, sera accordé la somme de 200 louis ;

A celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales le nommé Wolfred Nelson, médecin, résidant à Saint-Denis, reconnu comme un des chefs des rebelles, sera accordé la somme de 100 louis ;

A celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales le nommé Paul Turcotte, cultivateur, résidant à Saint-Denis, et reconnu comme ayant enrôlé plus de cent jeunes gens, sera accordé la somme de 100 louis ;

A celui ou ceux qui livreront aux autorités coloniales aucune autre personne ayant pris les armes contre les représentants de Sa Majesté, dans la journée du 23 décembre 1837, sera accordé la somme de 5 louis, jusqu'à épuisement des 500 louis.

(Signé) GOSFORD,
Gouverneur du Canada.

Le notaire laissa tomber son journal.

—Ils ont été vifs à lancer la proclamation, murmura-t-il..... C'est là une mauvaise affaire... Si Paul Turcotte ne laisse pas le pays, c'est l'échafaud qui l'attend..... Je cours l'avertir ainsi que les autres..... Peut-être qu'ils n'ont pas vu cela..... Ah ! Si Jeanne savait que la tête de son fiancé est mise à prix.....

Et sans songer au danger qu'il courait lui-même, le notaire Duval sortit pour aller avertir les patriotes.

CHAPITRE V

TRAHISON !

Quelques jours après la bataille du 23 novembre, les habitants de Saint-Denis reprirent leur genre de vie ordinaire. Ils se remirent à l'ouvrage avec ardeur afin de compenser par un surcroît de travail le temps perdu.

Cette après-midi cependant—une semaine s'est écoulée depuis la bataille—Saint-Denis qui semblait avoir repris sa tranquillité ordinaire est un peu agité.

Il est trois heures. Les hommes sont attroupés sur le chemin du roi, devant l'église et causent avec animation.

Il est rumeur que les Habits-Rouges plus nombreux que la dernière fois sont cachés dans le bas de Saint-Denis.

Deux enfants partis du matin pour aller le long du Richelieu sont revenus au village en apportant cette nouvelle.

—Je suis certain, dit Toinon Nantel, l'un des enfants, que ce gros capitaine de la semaine dernière est avec eux.

—Nous avons reconnu son cheval noir, reprit son petit frère.

A cette nouvelle Duval selle son cheval et partit pour aller chercher son lieutenant qui demeurerait à quinze arpents plus bas que l'église. Devançons-le d'un instant chez Paul Turcotte.

Vers quatre heures, un habitant de Saint-Denis, nommé Roch Millaut, entra chez le fiancé de Jeanne Duval.

Roch Millaut demeurait dans la quatrième concession, dite des bureaucrates. C'était un homme dans la quarantaine, de peu d'apparence, mais d'une figure énergique qui ne trahissait jamais une émotion. Sa réputation n'était ni bonne ni mauvaise ; cependant ses voisins disaient qu'il ne s'était pas approché de la sainte-table à la dernière Pâques.

Il était de ceux qui restaient neutres dans le mouvement inauguré par les comtés confédérés.

Il dit à Paul Turcotte en entrant :

—Ma foi... oui, vous l'échappez belle, là, vous autres, les patriotes.....

—Comment ça ? demanda avec calme le lieutenant de Duval.

—Les Habits-Rouges sont à deux pas d'ici, dans le bois de Bergeron, attendant la nuit pour venir vous hacher fin, en commençant par toi, mon bonhomme.

—Tiens, les voilà revenus, qui vous a dit cela ?

—Bah, tu sais, dans notre rang, on connaît les allées et venues des deux partis.

Sur les entrefaites Duval entra.

Il fronça le sourcil à la vue de Roch Millaut, fit un signe imperceptible à Paul et continua dans l'autre appartement. Là, il dit à mi-voix à son lieutenant :

—Les petits gars d'Ovide Nantel qui sont descendus au bois de Bergeron, ce matin, disent que les Habits-Rouges y sont cachés.

—Roch est à m'apprendre la même chose, dit Paul Turcotte en montrant du geste l'autre appartement.

—Serait-ce donc vrai ? Alors agissons au plus vite.

—Si j'avais un conseil à vous donner, dit le père Joseph Turcotte, que Nelson regardait comme un homme sage et digne de confiance, je vous dirais de vous méfier de Roch Millaut, de ne pas le croire à moins qu'il ne soit sous serment. Depuis le commencement des troubles on l'a vu souvent avec Charles Gagnon ; je ne veux pas dire que ce jeune homme est un bureaucrate...mais vous savez qu'il en veut à Paul.

Le serment, voilà quel était le gage de sincérité à l'époque où se passe notre récit. Dans les campagnes se conservait fervent l'esprit religieux des premiers missionnaires et on n'aurait jamais cru qu'un homme put se parjurer de sang-froid. Disait-il une invraisemblance on le croyait pourvu qu'il fit serment.

Les trois patriotes revinrent dans l'autre appartement. Duval salua alors Millaut et lui demanda :

—Qu'est-ce vous dites là, vous ?..... Que les Habits-Rouges sont cachés dans le bois de Bergeron ?

—Oui, et plus que cela, répondit Roch Millaut, qu'ils attendent la nuit pour pénétrer dans le village par le chemin du roi.

—Par le chemin du roi ?

—Oui, monsieur.

—Mais ils vont passer ici devant ?

—Oui, puisque c'est le seul chemin.....

—Et qui vous a dit ça à vous ?

—Vous savez qu'Hercule Lemaire est mon voisin ?

—Oui..... après.....

—Que c'est un bureaucrate...

—Je le sais.

—Eh bien, c'est comme ça qu'on apprend les choses.

—Hercule t'a dit.....

—Que cinq cents Habits-Rouges, campés dans le bois de Bergeron, allaient envahir le village cette nuit. Est-ce assez clair ?

—Oui, mais je vais vous demander quelque chose : ne vous en offendez pas, j'agis comme cela avec tout le monde. Puisque vous avez le bon esprit d'être utile à la ligue, vous allez prêter serment que vous venez de dire la vérité.

Roch Millaut fut comme surpris.

Il balbutia en se passant la main sur la figure :

—Je n'ai pas l'habitude de faire serment..... Vous êtes bien chanceux que je sois descendu au village exprès pour vous avertir, moi qui ne fait pas parti de votre ligue..... Mais je vais faire serment, puisque vous le voulez.

Et il ajouta en baisant une petite bible que lui tendait le notaire :

—Je jure que j'ai dit la vérité.

Aussitôt Paul Turcotte fut dépêché pour rassembler les patriotes.

Le notaire Duval, le père Jos. Turcotte et le docteur Nelson, qui arriva sur les entrefaites, restèrent à la maison à discuter les moyens à prendre pour échapper aux Anglais. Il n'y en avait qu'un. Comme ils devaient passer devant la maison de Turcotte, on les attendrait là pour fondre sur eux.

Petit à petit les patriotes arrivèrent chez Turcotte. C'était presque tous ceux qui s'étaient battus le vingt-trois. Quelques-uns portaient encore des marques de ce combat.

Tous étaient décidés à persister dans leur ligne de conduite, c'est-à-dire dans la revendication de leurs droits opprimés.

—Maintenant que nous avons fait le premier pas, que nous nous sommes déclarés les ennemis du gouvernement, il faut aller jusqu'au bout, dit le notaire Duval, et gare à nos têtes !

Lorsque la nuit arriva, la maison du père Joseph Turcotte était remplie de patriotes.

— Bonne nuit pour se battre, dit Blanchard en jetant une petite attisée au poêle qui ronfla de plus belle. Et toi, Paul, ta tête qu'on a mise à prix, difficile de la trouver par ce temps-là, n'est-ce pas ?.....

— Tant mieux, répondit le fiancé de Jeanne Duval sur un ton distrait, qu'on ne la trouve jamais ni la nuit, ni le jour.....

Ce fut ainsi que se passa cette soirée. Vers onze heures, Duval entra précipitamment et dit en se laissant tomber les bras comme un homme découragé :

— Nous sommes trahis ! Roch s'est parjuré !

Les Habits-Rouges avaient pénétré dans le village, mais par l'autre extrémité et à présent ils cernaient la maison, tenant prisonniers une centaine de patriotes.

Le truc avait été préparé d'avance et Millaut s'était fait l'agent des Anglais.

La première pensée de Paul Turcotte fut de s'élançant sur le traître pour lui infliger sur-le-champ le châtement dû à son crime, mais il le vit qui se sauvait par la fenêtre.

Il ne survécut point à sa trahison. Des hommes du dehors, croyant avoir affaire à un patriote, le reçurent à coups de baïonnettes.

En même temps, un boulet, lancé par les Habits-Rouges, brisa la porte de la maison de Turcotte et y mit le feu. Duval se retourna et vit un de ses partisans tomber à la renverse, une jambe fracassée.

— Mes amis, dit-il alors aux patriotes, ce serait une folie d'essayer à lutter dans de telles circonstances..... Nous sommes enveloppés de toutes parts ; d'un côté, les Anglais ; de l'autre, le feu, cependant nous ne sommes pas pour brûler vifs dans cette maison. N'ayons pas peur de fuir. Nous serons plus utile à la patrie dans une autre occasion..... Allons, Paul, prends la porte du sud, moi je prends celle-ci ; suivez-moi tous, coûte que coûte il faut passer à travers cette haie d'Habits-Rouges..... Mort à eux !.....

Les patriotes s'élançèrent au dehors l'arme au poing. Mais ils essayèrent une fusillade meurtrière. Ne pouvant tenir tête aux ennemis, ils se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions.

Alors ils s'aperçurent que le village était en feu. De partout s'élevaient de sinistres clameurs et à la lueur des incendies on voyait les bâtiments qui s'écroulaient les uns après les autres.

Les familles des habitants s'étaient réfugiées à Saint-Charles ou à Saint-Antoine. Celle du notaire Duval avait gagné le deuxième rang de Saint-Charles où elle avait une propriété louée à Félix Boisvert, un patriote.

Ce fut là que Mathieu Duval la rejoignit à trois heures du matin. Il ne fut qu'un instant avec elle ; le temps de lui dire qu'il était vivant. Il embrassa sa femme et ses enfants et leur dit :

— Soyez sans crainte, nous allons arranger les choses. Si les Anglais viennent ici, dites que vous ne savez pas où je suis.

Et il ajouta en regardant Jeanne qui n'osait demander des nouvelles de son fiancé :

— Toi, Jeanne, sois sans inquiétudes, Paul Turcotte est sain et sauf.

Étant monté à cheval il rejoignit les patriotes un peu plus loin. Papineau et Nelson étaient parmi eux.

— Et ce pauvre Paul Turcotte, dit Nelson, il me semble que nous serions capables d'aller le délivrer !

— Il s'est délivré lui-même, répondit Duval, et en ce moment il gagne la frontière.

Ils nous laisse ?

— Temporairement. Il ne serait d'aucune utilité. Il a été blessé au bras droit et s'est démis un pied en sautant du grenier d'une maison où les Anglais l'avaient enfermé.

—Ah ! ils l'ont tenu et ils n'ont pas été assez fins pour le garder.

—Connait-il le sort de son vieux père ?

—Oui, et avant de monter à cheval, il a embrassé son cadavre une dernière fois.

—Comment ? le père Joseph Turcotte a été tué ? demanda Papineau avec surprise.

—Oui, répondit Duval, et son fils l'a déjà vengé.

—Comment donc ?

—Le vieillard était à peine tombé que Paul a enfoncé sa baïonnette dans le ventre du capitaine Smith qui l'avait tué.....

—Le capitaine Smith, dites-vous ?

—Oui, vous le connaissiez ?

—Si, c'était un brave garçon.

—Leurs corps sont tombés l'un sur l'autre et leur sang s'est mêlé en coulant.

—Que Dieu ait pitié de leurs âmes ! dit Nelson.

—Ainsi soit-il ! répondirent les patriotes.

CHAPITRE VI

PATRIOTISME ET DÉLOYAUTÉ

Le jour filtrait à peine à travers la fenêtre de la chambre du colonel Gore quand un homme entra. Sa tuque de laine était rabattue sur ses yeux et lui cachait la partie supérieure de la figure ; de plus il portait un grand pardessus d'étoffe qui lui descendait en bas des genoux et dont le collet était relevé.

Cet individu était difficile à reconnaître et, s'il eût voulu se déguiser, il n'eut pas mieux fait.

Quand il fut seul avec Gore, il releva sa tuque. Alors on eut pu reconnaître la figure hypocrite de Charles Gagnon. Il était bouleversé et une forte émotion était peinte sur ses traits.

Cette défaite des patriotes était son œuvre. Il était l'âme de cette trahison et Millaut n'avait été qu'un instrument.

En agissant ainsi le but de Charles Gagnon était de livrer son rival aux mains des Anglais et pour cela il avait fait marcher les Habits-Rouges sur les cadavres de ses compatriotes et fait incendier son village natal.

—Et le prisonnier qui était en haut ? fit-il, sans saluer le colonel.

—Eh bien ? demanda Gore en ajustant sa tunipue.

—Eh bien, il n'y est plus.....

—Evadé ?.....

—A vous de le savoir : il était sous vos soins. Paul Turcotte est un chef et remarquez bien que sa tête est à prix.

—Ne vous inquiétez pas, jeune homme, s'il est parti, nous le retrouverons.

—Vous aurez de la difficulté. Dans tous les cas, rappelez-vous votre serment : ne soufflez pas un mot de ce que j'ai fait pour vous.

—Non, et quand même ce serait un autre qui retrouverait Turcotte, vous aurez vos cent louis.

—Ce n'est pas aux cent louis que je tiens, grogna le traître.

Comme le colonel tenait beaucoup à la tête de Paul Turcotte, il résolut de se mettre à sa poursuite. Le patriote était déjà bien loin sans doute et autant valait chercher une aiguille dans une botte de paille.

—Colonel, dit le traître Charles Gagnon, je connais un endroit où vous auriez "peut-être" une chance de rejoindre votre oiseau.

—De quel endroit voulez-vous parler ?

Le traître, comme s'il eut regretté d'avoir lancé sa phrase, hésita à répondre ; puis faisant un pas vers le colonel, il dit à voix basse :

—Ce que je vous dis est confidentiel ; mes paroles ne doivent pas sortir de cette maison.

Il jeta un coup d'œil aux officiers, puis continua :

—Vous connaissez Mathieu Duval, le notaire ?

—Ce patriote qui demeurait près d'ici dans la belle maison qui a été incendiée ?

—Justement..... on le soupçonne, avec raison, de cacher dans ses bâtiments de Saint-Charles, où sa famille s'est réfugiée, des patriotes, et surtout Paul Turcotte.

—Ouida.....

—En forçant la famille du notaire Duval, vous apprendriez où est le fuyard. Car vous savez, Turcotte aime l'aînée des filles du notaire et il ne fait rien sans qu'il aille lui conter.

—Vous nous y conduirez ? lui demanda Gore.

—Pardon, colonel ; ça me ferait un grand tort dans le comté si l'on savait que j'ai fait ces petites déclarations. Prenez avec vous Guillet, un bureaucrate reconnu, il n'y a pas de danger pour lui.

Cinq minutes après la cavalerie se rangea devant les quartiers généraux du colonel Gore. Ce dernier n'accompagna pas ses militaires dans cette chasse à l'homme. Il confia le commandement de l'expédition au lieutenant Howard. Entre autres choses il lui dit :

—Questionnez surtout la famille du notaire, elle doit savoir où sont les patriotes.

—Vous croyez, colonel ?

—Oui, Paul Turcotte est fiancée à l'aînée du notaire.

Howard monta à cheval et l'expédition partit à la course dans la direction de Saint-Charles, sous la direction de Guillet, le bureaucrate.

La ferme du notaire se trouvait la première en entrant dans Saint-Charles.

Les Habits-Rouges y arrivèrent à bonne heure dans l'avant-midi.

Guillet, leur ayant indiqué les bâtisses de Mathieu Duval, ils donnèrent de l'éperon pour arriver plus vite.

—Cernez les bâtiments ! ordonna Howard en sautant à terre.

Et il frappa à la porte de la maison suivi de Guillet et de deux autres soldats.

—Entrez ! cria une voix.

Le lieutenant ouvrit la porte.

La maison était divisée en deux appartements. Dans la première, en entrant, il y avait une dizaine de paysans assis autour du poêle. Ils semblaient sous le poids d'une grande fatigue et la nuit avait dû être dure pour eux.

L'officier anglais s'avança sans dire un mot. Il fit à Guillet un signe qui voulait dire : celui que nous cherchons est-il parmi ceux-là ?

Le bureaucrate fit signe que non.

—Qui est le maître de cette maison ? demanda alors le lieutenant.

—C'est moi, répondit un des paysans, que voulez-vous ?

—Tu caches des révoltés, lui dit Howard en mauvais français.

—Des révoltés ! fit le patriote, serait-ce par hasard cette fouine de traître qui vous a dit cela ?

—Peu importe qui me l'a dit..... Si tu ne nous les livres pas, nous t'em-mènerons à leur place. Il me faut Paul Turcotte.

—Paul Turcotte ? où voulez-vous que je le prenne ?

Le lieutenant ne répondit pas.

—Allons, dit-il à ses soldats, puisque nous ne réussissons pas comme cela, nous allons prendre un autre moyen.

Howard passa dans l'autre appartement. Là était la famille du notaire Duval et la femme de Boisvert.

Elles achevaient de déjeuner quand l'officier fit son apparition. Ne voyant que des femmes, il parla avec fanfaronnade.

—Où est Paul Turcotte ? demanda-t-il.

—Nous ne le savons pas, répondit en tremblant madame Duval.

—Si vous ne le savez pas maintenant, reprit Howard, vous le saurez bien tantôt.

Il retourna dans l'autre appartement, ouvrit la porte de dehors et appela trois soldats. Il leur dit de monter en haut avec Guillet et de chercher partout. En même temps il en envoya d'autres pour visiter les bâtisses qu'il y avait sur la terre de Mathieu Duval.

Les soldats revinrent les uns après les autres, tous avec la même réponse : personne.

Pendant ces fouilles, le lieutenant Howard était resté dans la maison.

—Vous savez où sont les patriotes et en particulier Paul Turcotte, dit-il aux paysans. Si vous êtes trop lâches pour nous le dire, ces femmes nous le diront.

Il saisit Jeanne Duval et la tira à lui. Boisvert fut prompt à se lever et à lui faire lâcher prise.

—Voyons, allez-vous vous attaquer aux femmes maintenant ?

—Cela est de votre faute ; dites-nous où est Paul Turcotte.

—Il n'est pas ici, on vous a mal renseigné, et je vous conseillerais d'aller frapper ailleurs : je commence à être fatigué de vos perquisitions, répondit Boisvert.

—Tu as tort, dit l'officier sur un ton narquois.

—Vos droits ne vont pas jusque là.....

—Tu penses ?

—Non seulement je le pense, mais je suis convaincu que les droits d'un militaire ne vont pas jusqu'à violenter les femmes pour leur faire avouer des choses dont elles ne connaissent point le premier mot. Et si vous ne partez pas d'ici à l'instant, c'est que vous abusez des forces qui vous entourent.

Les patriotes firent signe que cela était bien dit et qu'ils l'approuvaient. Howard perdait contenance devant leur mine résolue.

—Allez vous asseoir ! dit-il à Boisvert.

Le lieutenant se retourna vers ses soldats et leur dit :

—Je pense que ni Turcotte, ni aucun autre patriote n'est jamais venu ici.

—S'il est venu il n'y est plus, répondit un Habit-Rouge.

Le lieutenant de Gore eut l'idée d'arrêter Boisvert et une couple de ceux qui se trouvaient dans la maison, mais il n'avait pas de preuve que c'était des patriotes.

Il reprit donc, avec sa cavalerie, le chemin des quartiers généraux de Gore.

Charles Gagnon y était encore. S'étant approché du lieutenant Howard il lui dit :

—Ne vous occupez pas davantage de Turcotte. On l'a vu se diriger à cheval vers la frontière américaine. Il est hors d'atteinte et se moque de vous tous avec raison.....

Le traître releva le collet de son pardessus et rabattit sa tuque de laine. Il descendit le perron et s'éloigna des quartiers généraux des troupes, puis, comme on ne l'observait pas, il releva la tête avec énergie, en balbutiant presque à haute voix ces paroles :

Bon, c'est cela..... Si Paul remet les pieds en Canada, il sera arrêté..... pendu..... Millaut l'homme que je craignais tant, a emporté son secret dans la tombe..... Donc, mademoiselle Jeanne Duval, à nous deux maintenant.....

CHAPITRE VII

L'ASSEMBLÉE DU JOUR DE L'AN

L'échec de Saint-Denis consterna les patriotes mais ne les découragea pas. Ils attribuaient cette défaite à la trahison et non à l'impuissance.

Les chefs, Papineau, Duval, Nelson et Turcotte, qui avaient laissé le comté pour échapper à la potence, vivaient à Rouse's Point, à l'abri des tracasseries du gouvernement canadien. Des patriotes des bords du Richelieu entrèrent ce long voyage, à cette saison rigoureuse de l'année, à travers des montagnes et des ornières, pour consulter ceux qu'on regardait comme les piliers d'un futur gouvernement essentiellement canadien-français.

Les proscrits firent savoir à leurs partisans qu'ils viendraient tenir une assemblée dans le bas de Saint-Charles, aux environs des fêtes du jour de l'an, afin de relever la ligue de sa démenée.

Aussi attendait-on cette époque avec impatience, surtout dans la maison de Boisvert.

La veille du jour de l'an la famille du notaire attendait les proscrits.

Au dehors il faisait un véritable hiver canadien. Une bourrasque amoncelait la neige en bancs inégaux, effaçait le chemin et emprisonnait le bâtiment dans une épaisse muraille.

—Quelle tempête effrayante ! dit Madame Duval en voyant le patriote couvert de neige : ce n'est pas drôle de voyager par cette nuit..... Que Dieu les guide !.....

—La tempête les protège, répondit Boisvert, car ils rencontreront peu de monde, ma foi.

—Vous croyez ?

—Oui, madame, et si les patriotes ont passé par Saint-Hyacinthe, ils sont à la veille d'arriver. Mais s'ils ont pris le chemin de Sainte-Rosalie—et c'est mon idée, puisque cette route, pour être plus longue de deux lieues seulement, est bien plus sûre—ils peuvent retarder encore.

La tempête, au lieu de diminuer, augmentait. La charpente de la maison craquait sous les rafales redoublées, et celui qui n'eût pas été habitué à ces ouragans eut déserté ce toit dans la crainte de le voir s'écrouler sur sa tête ; mais il était solide, construit à l'épreuve des coups de vent du nord-est.

Vers onze heures on entendit le glissement d'une carriole et le parler de plusieurs hommes. C'était les chefs Duval, Nelson et Turcotte. Emmitoufflés dans les peaux jusqu'aux oreilles, blancs de neige, la barbe pleine de glaçons ; on eut peine à les reconnaître. Ils entrèrent pendant que Boisvert conduisait leur cheval à l'étable.

Marie et Albert se jetèrent au cou de leur père qu'ils embrassèrent tendrement. Jeanne donna la main à son fiancé : il était très changé et se servait difficilement de son pied gauche. Il avait dû souffrir beaucoup des blessures reçues dans l'engagement de novembre. La première pensée de la jeune fille fut de s'écrier : Comme tu es changé. Elle craignit de l'effrayer et dit :

—Mais vous arrivez bien tard pour des gens qu'on attendait cette après-midi à bonne heure.

Jeanne ne prononça ces paroles que pour se donner de la façon, intimidée qu'elle fut de se voir en face de son fiancé, après une absence longue de quatre semaines.

—Ah ! répondit le blessé, des reproches, et en arrivant.

Les deux fiancés, dans cette fin de soirée, parlèrent de bien des choses et principalement de ce qui s'était passé depuis leur dernière entrevue. En apprenant les bontés dont Charles Gagnon comblait la famille du notaire, Paul dit :

—Défie-toi, Jeanne, il veut se mettre dans tes bonnes grâces et me supplanter.

Le lendemain après-midi, il y eut une assemblée chez Boisvert. Les patriotes se l'étaient dit en se souhaitant la bonne année à la porte de l'église, et il y en avait une centaine venus des différents concessions.

On tint une assemblée intime dont Luc Bourdages fut élu président.

—Mes amis, dit-il, c'est notre première réunion depuis la trahison à Saint-

Denis. Il y a aujourd'hui un mois, jour pour jour, que nous avons été trahis. Je crois qu'il convient en cette occasion de renouveler le serment que nous avons fait au commencement des récoltes.

La séance fut ouverte par ce serment.

Le notaire Duval dit alors :

—Je vais vous soumettre un petit programme que nous avons fait mes deux collègues et moi. Si vous avez des suggestions à faire, faites-les. L'hiver est un mauvais temps pour prendre l'offensive : nous avons vu les patriotes de Moore's Corner et ceux du nord, et c'est aussi leur opinion. D'ailleurs nous sommes sans armes et il est impossible d'en avoir avant le milieu de l'été. Et nous n'irons pas nous battre de nouveau avec un fusil pour dix hommes et encore un fusil qui part deux minutes après le temps. Il s'agit de bien s'organiser : c'est ce qui nous manque, l'organisation. Il faut procéder avec ordre. Les Anglais ont ce grand avantage sur nous : ils sont disciplinés ; ils agissent mathématiquement. Si nous étions organisés comme eux, quelles belles victoires ne remporterions-nous pas ! Nous aurons un aide puissant des habitants de Saint-Jean d'Iberville, un jeune homme s'est mis à la tête du mouvement. Félix Poutré, un diable décidé à tout, prudent cependant. Nous l'avons vu et il s'occupe dès maintenant à recruter les gens.

—Celui-là, fit Paul Turcotte, on peut le laisser agir seul, je vous le garantis. Il va faire du bien à notre mouvement.

Le docteur Nelson dit aux patriotes qu'il n'y aurait plus d'engagement dans Saint-Denis, dans Saint-Charles, ni dans les cantons voisins.

—Car nous arrangerons les ficelles, chacun dans notre village, fit-il, puis à un instant donné nous convergerons vers un même point qui ne sera ni Saint-Denis, ni Saint-Charles, car ils ne sont pas avantageux comme centre d'opération, étant trop loin de la frontière américaine, dans un site qui n'offre par les conditions voulues en cas de siège. Nous en avons fait l'expérience.

—A propos d'expérience, remarqua Boisvert, il est des gens dont nous avons appris à nous défier cet automne ; je veux parler des bureaucrates.

—En effet, reprit Paul Turcotte, ceux qui jouent le plus vilain rôle ne sont pas les Anglais, mais les bureaucrates, acharnés comme ils le sont à nous harceler. Que les Habits-Rouges obéissent à Colborne : qu'ils incendient nos maisons ; cela se conçoit ; ils sont commandés par l'autorité. Mais que des Canadiens-français, des compatriotes—qui doivent au moins rester neutres—nous combattent nous trahissent, cela est monstrueux, et les bureaucrates sont nos véritables ennemis..... Aussi dans l'intérêt de la cause, devons-nous nous prémunir contre leur esprit de bassesse..... Ils sont capables de tout ces gens-là avec leur fanatisme bête..... Essayez à leur faire comprendre qu'ils jouent un rôle honteux et que les Anglais même les méprisent ; ils ne se rendront pas à l'évidence. Mais Dieu merci, ce ne sont pas les habitants intelligents qui se conduisent ainsi. Par exemple y a-t-il rien de plus imbécile que ce Guillet :

—Aussi, il en fait de belles : les Habits-Rouges lui font faire ce qu'ils veulent, quitte à le payer en promesses.

—Ah oui, les promesses ; il ne connaît pas encore cela lui. Il y a longtemps que ce gouvernement de paille en fait aux Canadiens-français. Elles s'éterniseront....

—A moins que les rôles ne changent, dit Nelson, et que nous devenions les maîtres, obligés à notre tour d'assomer de promesses ces gens-là ! Ça ne serait pas si mal.

—Ça ne serait pas impossible ; cependant avec ces bureaucrates qui mettent toujours des bâtons dans les roues, e'est risqué.

—Un moyen efficace serait de ne rien laisser savoir à ces gens-là et de n'avoir aucun rapport avec eux, de tout garder dans le cercle des patriotes.

—Beaucoup de bureaucrates sont inconnus dit Paul Turcotte. Ceux-là se

mêlent impunément à nous pour répandre ensuite nos plans de campagnes chez l'ennemi. Ainsi pensez-vous que Roch Millant a agi de lui-même ?

—Oh non, répondirent plusieurs, il a certainement été poussé par quelqu'un.....

—La trahison est une arme puissante en temps de guerre, reprit Duval.

On procéda ensuite aux élections. Mathieu Duval fut élu unanimement président général de la ligue. Ce choix fut du goût de tous, car le notaire était expérimenté et l'influence qu'il exerçait sur les habitants n'était pas à dédaigner.

Des sous-chefs furent nommés dans chaque canton. A Saint-Denis ce fut Jean Paradis, à Saint-Charles, Boisvert, etc., etc.

Leur rôle était de former des comités pour tenir les patriotes au courant de la politique, pour les organiser en compagnies, pour faire des exercices militaires, pour collecter des fonds et pour acheter des armes.

Durant leur séjour à Saint-Charles, Duval, Nelson et Turcotte s'entretenaient peu avec leurs parents ou amis, consacrant leur temps à la cause dont ils étaient mandataires.

Le soir même, à la brunante, ils reprenaient le chemin de la frontière. Les adieux furent déchirants : on eut un pressentiment que le drame dangereux qui se jouait alors aurait un dénouement lugubre.

L'hiver se passa triste sur les bords glacés du Richelieu. On suivait avec un intérêt fiévreux les questions politiques du jour.

Chaque soir au passage du courrier on dévorait les colonnes de "La Minerve" et du "Herald." Les nouvelles se répandaient rapides dans le village d'où elles gagnaient les concessions.

—Comment va tourner cette échauffourée ? demandaient les habitants en se rencontrant.

—Les patriotes seront acquittés, répondaient les uns ; pendus ou exilés répondaient les autres.

Jeanne et Marie Duval sortaient peu et assistaient rarement aux fêtes tranquilles du village.

Dans cette affaire le traître avait vu une bonne spéculation à faire. Charles Gagnon combla de ses soins la famille qu'il avait privé de son chef. Il lui fit de fréquentes visites. Souvent, le dimanche, il arrêtait avec sa mère prendre deux personnes de la famille du proscrit—quelque fois c'était Jeanne et Marie, d'autre fois, madame Duval et Albert—pour les amener à la messe en voiture.

Cependant il ne se conduisit jamais en prétendant, mais toujours en ami de la famille.

CHAPITRE VIII

LE BAZAR

Le printemps arriva et les incendiés de Saint-Denis songèrent à se rebâtir. François Gagnon—le père de Charles—reconstruisit son magasin à l'ancien endroit, en face de l'église, et la famille du notaire se bâtit à cinq arpents plus haut.

Bientôt un village nouveau s'éleva sur les ruines de l'ancien. Et au mois de juin de l'année 1838 Saint-Denis avait repris son activité des années précédentes.

La trahison de Charles était restée inconnue. Ce jeune homme d'apparence ni meilleure, ni pire que les autres, qui coudoyait journalièrement les patriotes du comté, qui l'eût dit l'auteur de la situation actuelle. Lui-même était si pénétré de son rôle d'hypocrite, qu'il oubliait parfois ses actions de l'automne dernier.

A l'exemple de son père, il parlait peu de la grande question du jour,

comprenant que le succès du magasin dépendait d'une sage neutralité, et par-dessus tout il craignait de se trahir.

Le curé Demers était un homme d'initiative. Un dimanche, à la grand-messe, il félicita les habitants sur leur promptitude à se rebâtir ; il leur dit aussi que l'église ne se rebâtirait pas seule ; qu'à cette fin, après s'être consulté avec quelques dames de Saint-Denis, il ferait un grand bazar ; que vu la situation où se trouvaient ses paroissiens, il ne pouvait leur demander beaucoup, mais qu'il comptait sur le généreux concours des paroisses voisines.

—Donnez-vous la main, dit-il, pour retirer de ses ruines ce temple où vous avez été baptisé. Si vous n'avez pas d'argent, apportez l'aumône de votre travail et qu'un jour vos fils et vos filles puissent dire en voyant reluire le nouveau clocher : "Ils l'ont tiré de ses cendres ; ils l'ont bâti sur les ruines de l'ancien."

Un bazar à la campagne, c'est un événement inouï que les hommes mêmes n'hésitent pas à proclamer.

Charles Gagnon, qui avait déjà habité Montréal, connaissait ce que sont les bazars. Il pensa qu'il y rencontrerait Jeanne, qu'il ne voyait pas souvent alors, qu'elle ne manquerait pas de s'y rendre puisque sa mère était une des organisatrices.

Le bazar se fit dans la maison d'école divisée en deux pièces, dont l'une avait trente-quatre pieds sur vingt-huit ; dans celle-ci étaient les tables et c'était là qu'on raffait les objets ; l'autre salle n'était pas si grande, n'ayant que treize pieds sur seize ; elle était réservée aux organisatrices.

Aux alentours de la maison il y avait un verger où l'on se promenait. Les soirées se prétaient bien à ces promenades et les allées illuminées de fanaux ajoutaient au pittoresque de la scène.

Comme Charles l'avait prévu il rencontra Jeanne le premier soir et les suivants. Elle tenait la table de rafraîchissements avec une amie de son âge, Berthe Massue.

Le traître ne dérogea point à son programme, qui consistait à se conduire comme s'il ne s'occupait pas de Jeanne.

La fille du notaire ne le recherchait pas plus que les autres, car elle était venue à croire que Charles n'avait plus aucune intention pour elle.

La jeune fille était sombre à ces petites fêtes villageoises. Un soir sa compagne lui dit :

—Mon Dieu, que tu es triste depuis le commencement du bazar !

La fille du notaire répondit :

—Comment ne le serais-je pas, dans la condition où je me trouve ? Mon père est en exil et avec lui un jeune homme que j'estime. Tu sais comme nous les manquons à la maison. Et dans les petites réunions comme celle de ce soir, je pense à Paul Turcotte, il aimait tant cela, lui, c'était son genre.....

Jeanne en parlant ainsi devint triste. Sa compagne reprit :

—Il y en a plusieurs qui oublierait Paul Turcotte, si elles étaient à ta place, en face des galanteries du jeune marchand.

—Charles Gagnon ?.....

—Oui, oui.

—Mais comment ?..... quelles galanteries ?.....

—Eh bien oui, j'appelle cela un galant, un jeune homme qui veille sur toi comme un ange gardien.

—Franchement, Berthe, tu me surprends, et je pense que Charles Gagnon, quoiqu'il me rencontre quelquefois, n'a aucune intention.

—Tu le penses, mais il peut en être autrement.

—Cela me surprendrait.....

Bien que Charles se fut conduit adroitement, certaines jeunes filles avaient eu une vague idée que son amour pour la fille du proscrit n'était pas éteint.

Charles se rendit assidûment au bazar. Il était toujours accompagné d'autres jeunes gens et dépen-sait rondement, mais pas plus à la table de Jeanne qu'à celle des autres.

Un soir il se trouva à se promener avec Jeanne dans la salle du bazar. Comme il faisait chaud ils sortirent dans le jardin où se promenait une foule joyeuse.

Charles disait à Jeanne :

—Mais il se met de plus en plus dans de mauvais draps... il finira par se faire arrêter.

—Cela l'élève dans mon estime, répondit Jeanne. J'aime un homme qui ne craint pas de tenir tête aux oppresseurs.

—Mais il ne reviendra jamais au pays.

—Alors nous irons demeurer aux États-Unis.

—Mais...

—Non, Charles, tu parles pour rien. Tant que Paul Turcotte vivra, je n'en aimerai point d'autre... C'est mon dernier mot.

—Et s'il mourait, demanda vivement Charles, comme un naufragé qui croit avoir trouvé sa planche de salut, que ferais-tu ?

—Je n'y ai jamais pensé... Dans tous les cas, Charles, je serai toujours contente de te recevoir comme ami, mais si tu me parles d'amour cela ne fera pas.

La fille du notaire parlait d'une voix énergique, qui n'admettait pas de réplique. En entendant Charles amener la conversation sur ce terrain, les paroles de son ami Berthe lui revinrent à l'esprit, "Les galanteries de Charles Gagnon, pensa-t-elle, pouvaient bien, en effet, avoir un autre but que celui d'être agréables à une famille de vieilles connaissances."

Les deux promeneurs rentrèrent dans la salle du bazar.

Le lendemain soir Charles ne revint pas au bazar. Il se dit : "A quoi bon dépenser mon argent si cela ne m'avance pas."

Avec la clôture du bazar finit le mois de septembre et avec octobre recommencèrent les troubles.

Les proscrits, réfugiés au-delà des lignes, ne restaient pas inactifs. Ils faisaient de fréquentes incursions dans le pays dont l'entrée leur était interdite.

Les recrutés étaient au nombre de deux mille et ils n'avaient à leur disposition que cent fusils.

Les événements se précipitaient. Le mois d'octobre avait été employé à rallier les patriotes et à les exercer un peu. C'était durant le mois de novembre qu'on allait agir.

La veille du deux de ce mois de l'année 1838, Duval et son lieutenant arrivèrent à cheval à Saint-Jean.

—Mes amis, dit-il aux patriotes, nous sommes sans fusils, mais on dit que nous en aurons à Odelltown.

Ce fut ainsi que les patriotes se mirent en route. S'ils avaient su que les autres manquaient, ils n'auraient jamais bougé, ne tenant pas à se faire tuer impunément.

Ils entrèrent dans Odelltown par la troisième concession. Turcotte les attendait.

CHAPITRE IX

A NAPIERVILLE

Odelltown est à quatre milles de Lacolle, en gagnant les États-Unis. C'est un village de dix-huit cents habitants ; en 1838 il y en avait six cents. Situé sur la route par où passaient toutes les voitures qui entraient au Canada ou

qui en sortaient, Odelltown était un point stratégique d'une grande importance.

Les troupes anglaises le comprirent et envoyèrent un bataillon de cinq cents soldats se camper dans l'église, de sorte que les communications des patriotes avec les États-Unis furent interrompues.

C'était afin de les déloger que les patriotes se donnèrent rendez-vous dans les bois environnants.

La nuit tomba. Les patriotes allumèrent des feux pour dégourdir leurs membres et après avoir posé des sentinelles ils s'endormirent pour réparer leurs forces.

Vous connaissez cette journée du dix novembre où les patriotes voulurent déloger l'ennemi. Du premier coup ils furent repoussés par la mitraille des Habits-Rouges. Ils se retirèrent après avoir vu tomber une quarantaine des leurs.

Les patriotes vaincus se retirèrent à Napierville. Comme il n'y avait pas d'armes il leur vint à l'idée d'aller emprunter des fusils des sauvages de Caughnawaga.

Cette bourgade, sise sur la rive sud du Saint-Laurent, à trois lieues en haut de Montréal et vis-à-vis Lachine, est un ramassis de deux cents huttes où vivent d'une manière primitive les restes de la nation iroquoise, autrefois forte et redoutable, aujourd'hui tombée en démesure es inoffensive, mais qui a conservé à travers sa décadence le caractère farouche et hypocrite des anciens coureurs des bois personnifiés par Aontarisati.

Après trois siècles de luttes et d'efforts de la part des Jésuites missionnaires, ces sauvages sont restés barbares et indomptables. C'est avec difficulté qu'on leur fait abandonner leur vie errante et leurs mœurs nomades. Ils ne peuvent en aucune façon se résigner à respirer toujours l'eau de la même source. Ils disparaissent plutôt devant le progrès. Maintenant on les compte dans le pays. Avant un siècle il n'y en aura plus. Morts ou mêlés aux blancs, ils ne subsisteront pas comme nation, car jamais on est parvenu à faire d'une tribu sauvage un peuple civilisé.

En arrivant à la bourgade les patriotes furent d'abord les bienvenus, mais les Iroquois voyant qu'ils étaient sans armes s'en emparèrent, les lièrent solidement et les retinrent prisonniers.

Le lendemain soir les patriotes de Napierville attendaient avec impatience le passage du courrier qui porte la malle entre Sainte-Martine et Sabrevois. Il devait apporter des nouvelles de la mission des patriotes.

Il arriva à la brunante. On le vit venir de loin dans la route de Sherrington. En arrivant dans le village il sonna le clairon et les patriotes qui étaient logés dans les différentes maisons sortirent pour se rendre aux quartiers généraux de la ligue des patriotes.

Le courrier attacha son cheval blanc d'écume. Il ne parla à personne et s'enferma avec Turcotte.

Cinq minutes après, ce dernier apparut sur le seuil de la porte et d'une voix émue prononça les paroles suivantes :

—Mes amis, à notre malheur d'hier vient s'en ajouter un autre. Nos chefs Duval, Cardinal, Lepailleur et Duquette viennent d'être faits prisonniers par les sauvages de Caughnawaga, chez qui ils allaient demander des armes. A l'heure où je vous parle ils doivent être à la prison de Montréal.

Cette nouvelle fut accueillie par un cri d'indignation qui s'étouffa dans cinq cents gorges.

Turcotte continua :

—La volonté des chefs est—d'ailleurs le bon sens nous le dit—que nous nous dispersions sans tarder, incapables de continuer la lutte dans le moment, à cause de la disproportion des partis.

Au cri d'indignation succéda un cri de rage. Le sang monta à la figure des cinq cents patriotes rassemblés devant la maison.

Lubin Champoux, un capitaine de la ligue, se faufila à côté de Turcotte et, semblable à un homme ivre ou fou, il ôta son chapeau et cria avec frénésie :

— Nous sommes trahis ! Vengeons-nous ! A Caughnawaga ! A Caughnawaga !.....

Mais les patriotes se heurtaient contre deux mots : “ Point d’armes ! ”

Comme on l’avait prévu, les Habits-Rouges arrivèrent à Napierville dans l’après-midi du lendemain.

Ce fut la répétition du premier décembre 1837, à Saint-Denis ; incendies et rapines.

Les troupes furent d’une brutalité révoltante. Elles commirent trois meurtres et d’autres actions d’une moralité plus que douteuse. Elles firent aussi des prisonniers—l’histoire dit deux conts.

Et Paul Turcotte fut du nombre.....

CHAPITRE X

L’ŒUVRE DE LA VENGEANCE

Trahison à Saint-Denis, trahison à Napierville, trahison à Caughnawaga ! On écrasait les patriotes à coups de trahison. On payait, ou mieux, on promettait et les traîtres couraient les campagnes.

Après leur capture à Caughnawaga, Duval, Duquette, Cardinal et Lepailleur furent remis aux soldats anglais et conduits à Montréal.

La prison où ils furent détenus n’est pas la bâtisse d’aspect presque gai qui s’élève sur le côté nord de la rue Notre-Dame, contigue aux ateliers du Pacifique Canadien et appelée “ Hôtel Payette.”

C’est l’immense bâtiment de pierre, de construction sombre qu’on remarque encore sur le côté opposé de la rue Notre-Dame, en allant vers la ville, qui fut témoin, il y a un demi siècle, des événements dramatiques que nous avons appris sur les genoux de nos pères.

Son apparence frappe de loin et ses petites fenêtres semblent autant de trous de meurtrières. On ne dirait pas une construction faite pour des hommes.

Elle a quatre étages et une mansarde. Bloc massif sur la façade duquel semble écrit comme à l’entrée de l’enfer de Dante : “ Vous qui entrez ici perdez toute espérance.”

En arrivant, les quatre chefs patriotes furent conduits devant l’assistant du procureur-général Ogden à qui ils déclinerent leurs noms et prénoms, leurs occupations et lieux de résidence.

Puis on les mit chacun dans une cellule.

Le lendemain, dans l’après-midi, les détenus entendirent un grand tumulte qui parut loin d’abord et qui alla en se rapprochant. On eut dit une foule en délire acclamant un héros ou huant un misérable. Les cris approchèrent graduellement et on distingua des injures, des siffles qui n’avaient rien de flatteur.

Le notaire Duval regarda par sa fenêtre. Il fut stupéfait et recula involontairement en portant la main à son front. Un spectacle révoltant s’offrait à ses regards. Un contingent de patriotes entraînait dans la cour de la prison. Les prisonniers étaient enchaînés et entourés de soldats : de plus ils étaient couverts de boue et la lie du peuple les sifflait.

Au premier rang, avec deux Habits-Rouges à ses côtés, nu-tête, comme la plupart de ses compagnons, se trouvait le fiancé de Jeanne, la tête haute et envisageant la foule avec audace.

Le notaire eut un soupir d’indignation et secoua avec la frénésie d’un lion les barreaux de sa fenêtre. Il comprit ce qui était arrivé : les patriotes avaient essuyé une défaite générale puisqu’ils étaient prisonniers en si grand nombre.

Deux semaines plus tard on se passa “ La Minerve ” pour lire les lignes suivantes :

EVASION D'UN PATRIOTE

PAUL TURCOTTE SAUTE DU QUATRIÈME ÉTAGE DE LA PRISON !

“ Une évasion extraordinaire et digne de prendre place parmi les évasions célèbres s'est opérée hier au soir à la prison du Pied-du-Courant dans les circonstances suivantes :

“ M. Paul Turcotte, ce jeune patriote qui a tant fait de bruit comme lieutenant du notaire Duval, et arrêté au commencement du mois, à Napierville, était détenu dans une cellule du quatrième étage, adjoignant à la partie appelée “ chapelle.” Il devait subir son procès demain et la couronne comptait lui arracher des révélations importantes.

“ Hier soir, à sa ronde de dix heures, le tourne-clef Reed constata l'absence de Turcotte. Il donna l'alarme. Le géolier Wand pénétra dans la cellule et vit que deux barreaux en fer étaient partis. Turcotte a dû sauter sur le quai—hauteur de trente-cinq pieds—où la bordée du vingt-quatre a fait d'immenses bancs de neige.

“ A une enquête tenue ce matin on a constaté que le jeune patriote n'a pas, comme le commun des évadés, scié les barreaux de sa fenêtre, mais qu'il a décelé les pierres dans lesquelles ils étaient enfoncés.

“ Cet ouvrage demande une somme de travail énorme, et il est probable que le patriote méditait cette évasion depuis le premier jour de son incarcération et qu'il l'a préparée sous les yeux des gardiens qui jettent un coup d'œil dans les cellules tous les quarts d'heure.

“ Un peloton de soldats s'est mis à la poursuite de Turcotte, qui, s'il n'est pas trahi, ne sera pas repris. Un jeune homme qui se joue des troupes durant un an, qui prépare son évasion durant deux semaines sous les yeux de ses gardiens, qui saute du quatrième étage dans un banc de neige, un tel jeune homme, disons-nous, ne se laisse pas reprendre par un piquet de soldats du vieux brûlot.”

Malgré l'absence, au procès, du principal témoin de la couronne, qui était Paul Turcotte, le notaire Duval, Cardinal et Duquette furent condamnés à mort. Ce jugement inique souleva l'indignation par tout le pays.

Il affecta vivement la famille du notaire. Madame Duval en apprenant que son mari était condamné à être pendu “ jusqu'à ce que mort s'en suive ” s'évanouit et on crut qu'elle ne se relèverait point du choc.

Charles Gagnon, avec son cynisme habituel, riait sous cape en voyant les conséquences de sa trahison. Il se rendit chez Jeanne et lui dit :

— Sois sans crainte, ton père ne sera pas pendu. A la peine de dépenser tout l'argent qu'il y a dans le comté nous le délivrerons.

En effet, il prit l'initiative d'un mouvement qui avait pour but la délivrance des condamnés à mort. Il ouvrit des listes de souscription et se prodigua. Et tout cela pour conquérir l'amour de Jeanne.

Madame Duval fit plusieurs voyages à Montréal, visita son mari dans sa prison et so jeta aux pieds des potentats du temps. Mais inutile, la sentence fut irrévocable.

Cependant le notaire ne monta pas sur l'échafaud. Lorsqu'on pénétra dans sa cellule le matin du vingt novembre, on ne trouva qu'un cadavre. Il venait de mourir d'un coup de sang.

Une demi-heure après, Cardinal, Lepailleur et Duquette étaient lancés dans l'éternité.

Paul Turcotte l'avait échappé belle !

Mais le but de Charles Gagnon : éloigner de Saint-Denis le fiancé de Jeanne, était atteint.

CHAPITRE XI

NICOLAS HOULE

Parmi les navires qui faisaient le commerce entre Terre-Neuve, les États-Unis et les Antilles, en mil huit cent quarante, se trouvait le "Marie-Céleste," un voilier jaugeant quatre cent soixante-dix tonneaux et appartenant à la compagnie Hearn & Scott, de Boston.

C'était un brick comme presque tous ceux de la marine marchande. Plus solide qu'élégant et plutôt sûr que rapide, il ne trahissait pas les espérances de ses armateurs.

Il avait cent pieds de la proue à la poupe et trente de tribord à babord, était de construction américaine, n'avait qu'un pont, et son grand mât avait soixante pieds.

Quant on le voyait sortir du port par les gros temps, le pavillon américain au perroquet d'artimon, on ne craignait pas pour son sort et on était certain de le voir revenir de son voyage. Dans l'hiver de 1845 il allait de Terre-Neuve à Porto-Rico avec un chargement complet.

Son capitaine, John Smith, louvoie dans la cinquantaine. Sans être un bel homme, il a de l'attrait. Cette pose énergique, cette figure mâle sont celles d'un homme habitué à commander, d'un marin qui regarde le danger avec calme ; aussi la discipline règne-t-elle à bord.

On voyait suspendu dans sa cabine, à la tête de son lit, le portrait d'un blond jeune homme portant le costume des officiers de l'armée anglaise. Au bas, écrit de la main du capitaine, étaient ces mots :

" Harry Smith, âgé de vingt-six ans, capitaine au 3ième bataillon de S. M. la Reine Victoria, tué à Saint-Denis de Richelieu, Bas-Canada, le 1er décembre 1837."

Ce portrait ressemblait quelque peu au second du "Marie-Céleste." Celui-ci cependant était plus robuste et sa chevelure plus foncée. C'était un beau jeune homme avec des yeux mélancoliques jusqu'à la rêverie.

On le surprenait parfois appuyé sur le bastingage ou assis sur la passerelle, comme en proie à une idée fixe. On l'aurait cru monomane si ses actions n'avaient point affirmé le contraire.

Ceux qui vivaient dans l'intimité du contre-maître remarquaient qu'à certaines époques de l'année, il s'assombrissait davantage, devenait abattu et souvent se laissait tomber dans sa cabine comme affecté. Où chercher la cause de ces agissements singuliers ? Dans une aventure du passé sans doute. Mais cette aventure personne ne la connaissait.

La tristesse de ce brave marin, qu'on voyait quotidiennement s'exposer au danger, intriguait vivement le capitaine et les matelots. D'autant plus que le contre-maître semblait entourer ses antécédents d'un mystère que les hommes du bord essayaient en vain de pénétrer.

Interrogé maintes fois sur ce sujet, le second répondait d'une manière évasive qu'il avait autrefois habité l'Acadie et qu'étant devenu orphelin, n'ayant plus rien qui le retint au pays, il s'était fait marin.

Il se donnait le nom de Nicolas Houle et son parler trahissait en effet son origine française.

Le capitaine Smith se souvenait de l'avoir engagé à Portland, dans le Maine, trois ans auparavant, comme matelot.

Une après-midi qu'une partie de l'équipage, composé presque en entier de Canadiens-français des bords du Laint-Laurent, prenait son repos, André Saint-Amour, un matelot, dit aux autres :

— Ah ça ! nous avons un type de second : bon marin, je veux bien croire, mais incompréhensible.

— Oui, répondit Longpré en penchant la tête d'un air pensif, nous avons

en effet un contre-maître énigmatique. Et avez-vous jamais pensé vous autres à ce qu'il était avant d'être parmi nous ?

—Pour ma part je me suis souvent posé cette question, reprit Roch Morin... Je pense que nous avons comme second un individu sous le coup de la loi et caché sous un faux nom... Car on n'a pas l'air suspect pour rien...

—Comment ? demanda le capitaine, Houle a-t-il repris sa mine de condamné à mort ?

—Oui, capitaine, et rien de surprenant en cela : nous sommes au commencement de février et le brick fuit le nord.

L'apparition de Nicolas Houle sur le pont mit fin à cette conversation.

C'était un homme encore dans sa jeunesse—vingt-cinq ans au plus—mais il avait dû beaucoup souffrir déjà. Sur sa figure hâlée par le soleil de la mer se voyait la trace d'une grande infortune.

Il dit au capitaine en lui tendant un papier :

—Capitaine, voici le relevé, nous sommes à 42° 12' latitude nord et 8° 30' longitude ouest, méridien de Greenwich.

Le capitaine prit le papier sans répondre. D'un coup d'œil il avait reconnu avec sa perspicacité de marin la physionomie sombre de son assistant.

Ce dernier regagna le bureau du bord. Il fut surpris de voir le capitaine entrer à sa suite, puis se croisant les bras sur la poitrine, lui demander comme un homme découragé :

—Ne me dévoileras-tu jamais le chagrin qui te ronge ?.....

—Capitaine, répondit Houle d'un air presque gai, croyez-moi donc une bonne fois pour toutes : je n'ai rien. Cessez de voir de la tristesse là où il n'y en a pas.

—Tu persisteras donc toujours dans tes redites ! Autrefois tu étais joyeux ; aujourd'hui tu es si sombre...

—La gaieté n'appartient pas à tout le monde.

—Alors, jure que tu ne caches rien de fâcheux.

—Je ne puis faire un tel serment.

—Cela suffit... Il y a dans ton passé des choses que tu as intérêt à cacher. Pourtant j'ai plein droit d'avoir une part dans tes adversités, car je te dois la vie... Rappelle-toi que depuis l'année, où ensemble nous avons échappé au naufrage du "Great America," où, dans le port de New-York, je t'ai juré un dévouement éternel, je suis pour toi un père ; sois pour moi un fils...

Comme il le disait, le capitaine Smith devait la vie à ce marin sombre et taciturne. La connaissance de ces deux hommes datait de deux ans seulement et il y avait déjà tout un roman.

Quatorze mois avant les événements racontés dans ce chapitre, John Smith commandait le "Great America," ayant parmi ses simples matelots le second d'aujourd'hui. Un orage épouvantable, imprévu et si commun aux tropiques s'était abattu un jour sur le navire qui avait sombré, perdu corps et biens. Nicolas Houle, au milieu du naufrage, saisit le capitaine inanimé et le coucha sur un quartier de dunette transformé en radeau. Quand Smith revint à lui, sa femme et ses deux enfants étaient au fond de l'abîme. Lui et Houle étaient les seuls survivants. Par reconnaissance le capitaine avait instruit son sauveteur dans les affaires de la marine, puis, ayant été nommé peu après au commandement du "Marie-Céleste," il en avait fait son second.

Le vieux marin continua :

—Sois pour moi ce fils que les révoltés du Bas-Canada, ces monstres d'iniquités, m'ont enlevé en 1837.

A ces paroles le second tressaillit d'une manière visible.

—Oh tu sais, acheva le capitaine en sanglotant, on me l'a tué dans la force de l'âge. Mais la providence t'a envoyé pour le remplacer dans mon estime... Que ta confiance soit donc réciproque.....

Ces paroles furent autant de reproches qui percèrent le cœur du malheureux jeune officier.

—Comment pouvez-vous avoir de pareilles idées ? demanda-t-il. Vous savez bien que votre fils n'a pas été tué par des barbares mais qu'il est tombé en luttant vaillamment contre des hommes qui soutenaient leurs droits opprimés ; vous savez bien aussi que je vous regarde comme mon père d'adoption et que je n'ai rien de caché avec vous... Cependant il est des secrets de famille qu'on ne doit jamais dévoiler.

—Pour moi il n'en est pas...

—Capitaine !...

—Tu me décourages... Tu fais naître des doutes dans mon esprit...

Et Smith tournant le dos à Nicolas Houle quitta brusquement le bureau, laissant le second à ses inexprimables rêveries...

Sur les entrefaites le "Marie-Céleste" arriva aux Antilles.

La première chose que l'on aperçoit de l'île de Porto-Rico est son pic Aquadilla, visible, en temps clair, à vingt-cinq milles en mer. Puis en approchant se déroule devant le marin, des côtes fertiles où croissent en abondance, l'arbre à coton, la canne à sucre, le café et le cocoa. Au milieu des plantations bien entretenues s'élèvent à de faibles distances les unes des autres, des maisons, basses cependant, mais travaillées avec tant d'art qu'elles sont un ornement pour la campagne.

La beauté du climat, le pittoresque du site, la verdure luxuriante, le caractère chevaleresque et la fraîcheur des créoles, tout est fait pour séduire dans cette île de Porto-Rico où se joue un printemps éternel.

San-Juan est la capitale de ce pays enchanteur. Ce que le voyageur remarque en y débarquant est le nombre prodigieux de nègres assis le long des quais. Puis jetant les yeux sur la ville bâtie en amphithéâtre, il voit des rues à angle droit, quelques coupoles, style mauresque, et des maisons la plupart à un seul étage—à cause des tremblements de terre—blanches et avec vérandas donnant sur la mer.

C'est la coutume parmi les marins que le commerce attire à San-Juan d'aller à terre tous les soirs pour se divertir soit sur les places publiques, soit au café "Aquila Bianca."

Bâti non loin du port, au coin de deux rues obscures, cet établissement est très populaire parmi les marins, et plusieurs, à cause des scènes dont ils y ont été témoins, en emportent un souvenir qui n'est pas le même pour tous.

Tous les soirs l'"Aquila Bianca" regorge de clients. Capitaines et matelots s'assoient autour des trente petites tables disposées dans la salle principale et font la partie de cartes ou causent en vidant un "carnero" de la Jamaïque.

On s'échauffe parfois et il en résulte des chicanes.

On joue de la garcette, du poignard, du pistolet même et souvent il arrive qu'en deux minutes il y a quelques individus de moins dans l'île de Porto-Rico.

Le second du "Marie-Céleste," comme s'il eût voulu changer ses idées sombres, se rendait quelque fois à l'"Aquila Bianca."

Un soir il s'y rendit avec Saint-Amour et Longpré. Ils engagèrent la partie de cartes, ayant choisi comme quatrième, Chesterfield, officier sur "La Dominica."

Chesterfield jouait avec Longpré et Saint-Amour avec Houle.

Ils en étaient arrivés à leur cinquième partie, quand Houle remarqua, appuyé sur le cadre de la porte, un homme de six pieds, portant barbe rousse, chapeau panama et chaussé à la hussarde.

—Un bel homme, fit-il.

—Comment, exclama Chesterfield, Blackador ! Je le croyais parti pour le sud.

—Et qu'est-ce donc que ce Blackador que vous semblez craindre ? demanda Houle.

—Un marin, et vous ne connaissez pas Blackador ? Il faut que vous soyez bien étranger dans ces parages.

Le second du "Marie-Céleste" approcha sa chaise de celle de Chesterfield et dit sur un demi-ton :

—Dites-moi donc ce que c'est que ce Blackador.

—C'est un pirate redoutable, fort comme un lion et effronté comme un jaguar. Voyez-le ici ; eh bien il ne sortira pas avant de s'être battu, car il veut rencontrer son maître qu'il n'a pas encore rencontré.

Houle écoutait et mesurait du regard le nouvel arrivé encore appuyé sur le cadre de la porte.

O'était en effet un homme terrible que cette terreur de la mer des Caraïbes. Il était d'une taille colossale et avait une figure si féroce que le plus audacieux des Porto-Ricains n'osait l'approcher.

Sa figure pivelée, encadrée d'une barbe et de cheveux roux offrait un aspect farouche que la pâleur de son costume de toile blanche faisait ressortir davantage.

Longpré et Saint-Amour riaient sous cape en entendant parler l'officier de "La Dominica." Sachant que leur second était bon pour lutter contre n'importe quel individu, ils auraient donné leur salaire d'une semaine pour le voir entrer en lice avec ce Blackador.

A ce moment le pirate s'avança dans la salle et s'assit à une table avec deux de ses compagnons.

On leur servit un "carnero" de jamaïque, puis un deuxième, puis un troisième. En buvant ils examinaient les clients attablés.

Il y en avait environ quatre-vingt. Comme il passait neuf heures, le plus grand nombre des matelots étaient retournés à bord. Il ne restait plus que des officiers avec leurs compagnons et des Espagnols de la ville.

Chesterfield dit à voix basse :

—Regardez s'il examine partout à qui il va engendrer chicane... Houle, vous allez assister à une scène ; je vous le promets.

—S'il vient ici nous le calmerons, répondit Houle.

—Ah ! ce n'est pas facile, croyez-moi. Depuis cinq ans que Blackador vient à l'"Aquila Bianca," il n'a pas encore rencontré son maître.

Longpré jeta un coup d'œil sur son second qu'il savait d'une jolie force et dit :

—Il peut le trouver au moment le moins attendu.

Blackador devenait insolent, se promenait dans la salle, insultait l'un, renversait le verre de l'autre et provoquait tout le monde.

On prêtait peu d'attention au jeu de cartes. Plusieurs joueurs s'étaient arrêtés au milieu de la partie et l'ambition s'était éteinte comme par enchantement. L'"Aquila Bianca" allait être témoin d'une de ces scènes qu'on se raconte le lendemain en se montrant des taches de sang.

En passant devant la table de nos quatre joueurs, le pirate donna un coup de poing sur le verre de Houle qui roula par terre, se cassant en morceaux.

Chesterfield, Longpré et Saint-Amour regardèrent leur compagnon. Il ramassait tranquillement les pots cassés.

—Montrez donc à ce gaillard ce que vaut un Canadien, dit Longpré en rougissant de colère.

Le second du "Marie-Céleste" répondit en souriant :

—Je l'aurais fait depuis longtemps si ce gros revolver n'était pas pendu à sa ceinture : il peut me flamber la cervelle.

—Une idée, fit Longpré.

—Quoi donc !

Sans répondre le matelot se leva sur la pointe des pieds et suivit le pirate. Il parvint sans être aperçu à quelques pas de lui ; alors allongeant le bras il donna un coup sec et enleva le pistolet.

Le pirate se retourna aussitôt pour voir quel audacieux mettait la main à sa ceinture. Il vit Longpré regagnant sa chaise. Il voulut le saisir au collet, mais le Canadien, dont le verre avait été cassé, s'était levé et se trouvait face à face avec son provocateur.

Le Canadien sans dire un mot allongea le bras et donna à l'Espagnol un coup de poing si aplomb que celui-ci faillit tomber à la renverse. A son tour il ferma les poings et s'élança sur son adversaire.

Houle para adroitement le coup, et pendant que le pirate frappait dans l'air, il le saisit à la gorge, de la main gauche, et de l'autre, se rendit maître de son bras droit.

Blackador fit un saut en arrière et se fit lâcher. Les deux marins se prirent à bras le corps.

Les clients de l'"Aquila Bianca" assistaient à une de leurs scènes favorites ; aussi quittaient-ils leurs chaises pour faire cercle autour des pugilistes. Quel était donc cet individu qui se mesurait avec la terreur des Caraïbes ?

Très peu connaissaient sa force. Mais on commençait déjà à dire :

—Pas trop méchant cet étranger ! Pas trop méchant !

Rendu à une extrémité de la salle, le second du "Marie-Céleste" accota son homme sur le mur et commença à lui jouer des poings dans la figure. Lorsqu'il vit que ce dernier en avait suffisamment et que ses idées d'engendrer la chicane seraient passées pour quelque temps, il lui dit :

—Maintenant, mon ami, tu vas payer le verre que tu viens de casser sur ma table.

Le capitaine du "Fantasma" fit un effort pour se dégager.

—Prends garde, lui dit Nicolas Houle, je puis te casser la tête comme tu as cassé mon verre.

Blackador ne répondit pas : il écumait de rage. Le Canadien l'amena à la barre et ayant demandé à l'hôtelier le prix du verre cassé, il força le pirate à le payer.

Celui-ci avait la figure rougie par le sang ; il était paralysé par la force des étreintes et l'audace de cet homme du nord. Il n'osait envisager les spectateurs de sa défaite et avait de gros soupirs.

Quand Nicolas Houle le vit bien vaincu, il lui mit la main au collet et le reconduisit jusqu'à la porte de l'hôtel en disant :

—Dorénavant, quand tu viendras à l'"Aquila Bianca," ne soit pas si fanfaron.

Le pirate alla tomber au milieu de la rue et ses deux associés, qui s'étaient confondus dans l'assemblée, sortirent par une porte dérobée.

Blackador, après être sorti de l'"Aquila Bianca," suivit une rue qui se termine en dehors de San-Juan. Son marché saccadé, tantôt précipité, tantôt lent, son silence absolue et ses poings crispés, montraient à quelle colère il était en proie.

C'est ainsi qu'il arriva dans la campagne, suivi toujours de ses deux compagnons, Remo et Carl, sans qu'aucun ne lui eût adressé la parole.

—Capitaine, dit enfin Carl, le Canadien est un homme qui se rencontre deux fois.

—Oui, mais pas plus, répondit le chef pirate.

—C'est cela, reprit Remo, et je parierais mille centavos que le dernier mot de l'affaire n'est pas dit.

Les pirates, dans un nouveau silence, longèrent la mer sur un parcours de quatre milles.

Arrivés sur le bord d'une baie cachée dans les anfractuosités des rochers et visible seulement pour ceux qui la savaient là, ils s'arrêtèrent. Une corvette, dont les feux étaient éteints, se balançait au large.

Le capitaine Blackador tira un sifflet de sa poche et en fit entendre trois coups de plus en plus prolongés.

C'était le signe conventionnel : aussitôt un matelot tenant une lumière à la main, sortit de l'intérieur de la corvette et aidé de deux autres mit une chaloupe à la mer.

Celui qui tenait la lumière s'assit au gouvernail et les deux autres se penchèrent sur leurs rames.

Vingt minutes après, la chaloupe était de nouveau hissée à bord de la corvette.

En mettant le pied sur le "Fantasma"—c'était lui—on se sentait sur un corsaire. Ses sabords garnis de canons, ses cabines tapissées de coutelas, de yatagans, de pistolets, son pont raccommo­dé à chaque pas, ses mats entourés de plaques en fer, ses voiles teintes par endroit d'un rouge équivoque, n'annonçaient rien de bon.

C'était le "home" de Blackador, "home" qui avait été témoin de bien des luttes suivies d'autant d'orgies.

Le capitaine gagna la passerelle en faisant signe à Remo de le suivre.

Tous deux s'assirent sur le banc de quart. Le capitaine fut longtemps sans parler. Il essayait son front ruisselant de sueurs et plein de sang.

—Ce Canadien est à bord du "Marie-Céleste" ? demanda-t-il.

—Il l'a dit quand vous lui avez demandé qui il était, répondit son compagnon.

—Connais-tu ce navire ?

—Je ne l'ai pas même vu.

—Quelqu'un sur le "Fantasma" le connaît peut-être.

—Je l'ignore complètement, capitaine.

Le chef des pirates mit son chapeau et dit à son interlocuteur :

—C'est bien... c'est bien... Demain, au soleil levant, tu descendras à terre. tu gagneras la ville, tu examineras ce "Marie-Céleste" et tu viendras me rendre compte comment il passe la nuit.

—Je ferai cela avec grand soin, capitaine.

—N'en parle à personne, ici.

—Je garderai le secret, soyez certain.

—C'est bien..... c'est tout ce que j'ai à te dire pour ce soir.

Le lendemain soir de bonne heure, Remo, de retour sur le "Fantasma," dialogua longuement avec le capitaine. Après quoi, celui-ci, ayant rassemblé ses matelots sur le pont, leur parla ainsi :

—Il y a dans le port un navire en partance pour le nord... Entre moi et le second s'est élevé dans la soirée d'hier une petite chicane, dans laquelle Blackador, a été souffleté, lâchement souffleté... Je vous connais : l'injure qui a rejailli sur tout l'équipage ne restera pas impuni... allons !... à tribord les braves.....

On comprenait cette expression ; c'était là que se rangeaient les partisans du capitaine.

Il y eut un certain désappointement parmi les hommes de l'équipage. On s'attendait à un pillage, qui, comme toujours, aurait rapporté un joli bénéfice. C'est si peu la coutume parmi ces écumeurs de mer de s'exposer pour venger l'honneur blessé. Les matelots cependant se rangèrent tous à tribord.

Alors Blackador leur raconta à sa manière comment il s'était fait rouer de coups au café de l'"Aquila Bianca."

A onze heures du soir, trois chaloupes portant chacune quinze hommes, se détachèrent de la corvette pour gagner la côte. La nuit était obscure ; le firmament n'était qu'une tache d'encre qu'on eut dit immobile.

Les pirates abordèrent en quelques minutes. Ils cachèrent leurs embarcations dans les broussailles et

—En rang, les amis, marchons, fit le capitaine en prêchant d'exemple.

—Hier, je vous ai laissé entendre que nous allions combattre seulement pour l'honneur, mais vous avez compris sans doute que la cargaison du "Marie-Céleste" est complète et que nous ne reviendrons pas les mains vides.

On répondit par des bravos à voix basse. Quelle joie ; on ne reviendrait pas les mains vides.

L'équipage pénétra dans les rues de la ville et arriva à une cinquantaine d'encablures du quai du " Marie-Céleste."

Le brick était silencieux. Une lumière à la hune de misaine éclairait la passerelle, où, à l'aide d'une longue-vue on distinguait la silhouette du matelot de quart.

Les pirates s'arrêtèrent sur un signe du capitaine. Celui-ci dit à un de ses hommes, petit Espagnol trapu avec des yeux de lynx :

—C'est toi, Marco, qui ira prendre la place de ce maraudeur-là ? Tu auras double part.

—Je vous l'ai dit et je tiens ma parole, répondit le petit Espagnol, en même temps qu'il poussait à la mer un léger canot laissé sur le rivage par les pêcheurs.

—Très bien ; dit Blackador, voici la lanterne sourde, voici l'emplâtre ; aies du nerf.

Une demie-heure après son départ, une lumière partant du tillac du " Marie-Céleste " éblouit les yeux des quarante-quatre marins assis sur le rivage. Ils partirent au pas de course, faisant le moins de bruit possible dans la crainte de donner l'éveil.

A cette heure de la nuit les quais étaient déserts. A peine les pirates rencontrèrent-ils un passant attardé, qui, effrayé de cette procession, disparut aussitôt dans l'ombre.

Tout semblait dormir sur le " Marie-Céleste " et seul le clapotement des vagues qui venaient se briser sur ses flancs réveillait le silence de cette nuit ténébreuse.

Blackador s'arrêta un instant et se penchant en avant mit sa main droite autour de son oreille comme pour mieux entendre, puis de l'autre il fit signe à ses compagnons d'avancer tranquillement.

Il courait sur les quai, le long des flancs noirs du brick, cherchant le meilleur endroit pour monter à l'abordage.

Une voix tremblante se fit entendre sur le pont du " Marie-Céleste " :

—Holé, les amis, il est temps !

Blackador prêta l'oreille ; c'était bien son Marco, mais il y avait quelque chose de singulier dans sa voix.

Sans s'arrêter à cela il emjamba le premier le bastingage.

A peine avait-il fait deux pas sur le pont qu'il se sentit renversé et garrotté solidement, sans qu'il eut le temps de faire aucun mouvement.

—Par ici ! Au secours ! cria-t-il.

La lumière se fit sur le pont. Il vit quelques-uns de ses compagnons qui fuyaient et parmi eux Marco qui enjambait le bastingage et qui se sauvait sur les quais.

—Lâches ! leur cria-t-il dans un spasme de colère, en même temps qu'il faisait un suprême effort pour se dégager des étreintes de ses oppresseurs, parmi lesquels il reconnut le Canadien de la veille.

Celui-ci achevait de le garrotter en lui disant :

—Si tu bouges d'un pouce, tu es un homme mort !

Sur le gaillard d'avant on se préparait à se battre.

Les pirates étaient deux fois plus nombreux que les marins du " Marie-Céleste." Ils avaient tiré leurs poignards et se consultaient entr'eux.

—Balayez-moi cette canaille ! fit le capitaine Smith en s'avancant et en brandissant son pistolet :

—Je tue le premier qui avance, continua-t-il.

Il y eut un peu de désordre parmi les pirates. Le groupe recula de quelques pas en se bousculant, pendant que les matelots du " Marie-Céleste " avançaient toujours.

Les pirates se trouvaient pris entre le bastingage de tribord, qui donnait sur le quai, et les pistolets des marins.

—Sautez sur le quai, leur intima Smith en les menaçant de son pistolet, ou je vous flambe la cervelle !

Les pirates ne bougèrent pas. Ils avaient leurs poignards à la main et on voyait qu'ils étaient décidés à résister.

Smith n'était pas homme à reculer et on l'eut tué avant qu'il eut cédé un pouce de terrain.

Pendant ce temps Nicolas Houle avait mis son redoutable prisonnier à fond de cale et il apparut sur le pont au moment où le capitaine allait faire feu sur les pirates.

Il avait deviné le danger que couraient ses compagnons et, aidé de deux matelots, il trainait le petit canon du bord.

A cette vue le plus robuste des pirates, celui qui semblait s'être institué le chef, fit un brusque détour et fondit sur le Canadien, son poignard à la main.

Ce fut le signal d'un engagement général. Houle se défendait courageusement contre l'Espagnol et il essayait de sortir son pistolet ou de lui arracher son poignard.

Ils tombèrent à la renverse tous les deux et, dans la rage du combat, ils se roulèrent sur le pont.

Houle put enfin saisir le bras de son adversaire et, par un mouvement violent, il lui fit échapper son poignard.

Il l'éloigna avec son pied et, ne craignant plus cette arme dangereuse, il donna un coup de genou dans les reins de l'Espagnol et se leva.

Le pirate voulut se lever aussi mais il retomba sur le pont en poussant un râle d'enragé.

Le Canadien comprit que cet homme n'était plus à craindre. Il ramassa le poignard qu'il lui avait fait échapper et laissa le blessé se tordre en proie à ses douleurs et ses colères.

Il courut aider ses compagnons.

Le capitaine était aux prises avec un pirate. Le Canadien asséna à ce dernier un coup de poing sur la tempe, qui lui fit lâcher prise et l'envoya tomber étourdi près du mat de misaine.

Houle sauta ensuite près du canon que défendaient vaillamment Saint-Amour et Longpré, puis leur ayant aidé à le braquer sur les pirates, il leur intima une dernière fois l'ordre de quitter le navire.

Le plus grand désordre régnait dans les rangs des pirates. Ils étaient sans chef et chacun donnait son commandement.

Cette menace énergique du Canadien eut de l'effet. On vit un pirate enjamber le bastingage, puis un deuxième, et bientôt on entendit le bruit des pas des écumeurs de mer qui s'éteignait graduellement sur les quais déserts de San-Juan.

Restés maîtres de leur navire, les marins du "Marie-Céleste" se demandèrent les uns aux autres s'ils étaient blessés, mais les plus blessés n'avaient que quelques égratignures d'une gravité insignifiante.

Houle se rendit à l'endroit où un instant auparavant il avait étendu à terre, les reins presque cassés, le pirate qui avait failli le percer de son poignard. Il n'y était plus. Sans doute qu'il s'était traîné hors du navire et qu'il s'était enfui avec les autres.

Mais Blackador était encore à fond de cale. Une mésaventure, arrivée à Marco, était la cause de sa capture.

Le second, Nicolas Houle, couché dans sa cabine, en proie à une de ses insomnies fréquentes, avait entendu une embarcation frôler la coque du navire.

Les allures du canotier nocturne lui avaient été suspectes. Quand il l'avait

vu se hisser à bord au moyen d'un câble jeté en nœud coulant dans les haubans, il était sorti de sa cabine et s'était rencontré avec le maraudeur. Il lui avait mis une main sur l'épaule et de l'autre lui avait braqué son pistolet sous le nez.

Marco ne répondit pas d'abord aux questions qu'on lui fit ; mais un matelot dit à Smith :

—Capitaine, j'ai déjà vu cette figure et je ne croirais pas me tromper en disant que c'est un homme du " Fantasma."

A ces paroles le capitaine Smith se rappela la scène de " l'Aquila Bianca." Cet homme n'était-il pas un envoyé de Blackador, chargé d'une mission sinistre ?

—Il est important de le faire parler, dit-il, car après ce qui s'est passé hier soir à " l'Aquila Bianca " on a raison de croire à une trame.

En même temps il s'approcha du prisonnier et lui dit en espagnol :

—On te connaît, tu es un pirate de Blackador ; si dans cinq minutes tu n'as pas parlé, ton cadavre se balancera à la vergue d'artimon avant le lever du soleil,

Une lutte se faisait dans le pirate. Devait-il trahir ses compagnons de crime ou s'exposer à périr lui-même ?

Ne cherchez pas le dévouement dans ces hommes dépravés par des années de débauche ; l'égoïsme est leur règle de conduite habituelle.

Aussi ce n'était point par dévouement que Marco hésitait à trahir ses compagnons ; il avait peur de s'exposer au courroux de Blackador. Il se tut, tâchant de retarder les choses le plus possible, attendant du secours.

Ses cinq minutes agonisaient. Ce fut alors seulement qu'il résolut de parler, d'autant plus que ce Blackador si habile, si rusé, saurait bien se tirer d'affaire encore une fois.

—Capitaine, dit-il, on ourdit une trame contre ton équipage... On devait le maltraiter cette nuit... J'étais chargé d'assassiner ton matelot de quart, quand j'ai été arrêté... Blackador veut se venger d'une insulte de ton second...

—Et les autres hommes du Fantasma ?

—Ils sont à dix encablures d'ici... Prends cette lanterne... braque-la sur le quai de l'est et quarante-quatre ennemis tomberont dans le piège...

Smith ayant pris la lanterne sortit de la cabine et se rendit sur la dunette où l'équipage attendait ses ordres.

—Mes amis, dit-il aux matelots, grâce à Houle nous échappons à un grand danger. Nous devons être visités cette nuit par les hommes de Blackador. Ils sont quarante-quatre sur le quai de l'est qui attendent le signal conventionnel. Ce signal je l'ai et dans un instant les pirates seront entre nos mains.

Avec le retour de l'aurore la nouvelle se répandit dans San-Juan que le capitaine du " Fantasma," cette terreur de la mer des Caraïbes, était retenu sur le " Marie-Céleste " où on l'avait pris en flagrant délit.

Une foule nombreuse, composée en partie de marins, se rendit en face du navire mentionné.

Les allures de celui-ci étaient étranges. Il avait levé l'ancre et mis, entre le quai et lui, une bonne encablure. Les matelots, comme au jour du dimanche, ne reprenaient pas l'ouvrage.

On connaissait la proclamation récemment lancée par le gouverneur de l'île. Elle portait que tout pirate, pris à commettre le brigandage dans les eaux de Porto-Rico, fut sur-le-champ mis à mort.

Smith connaissait la loi et se voyait dans l'obligation de sévir.

Il monta sur le pont et demanda à la foule :

—Exigez-vous que la loi ait son cours ?

On répondit :

—Oui ! Oui ! Au plus vite !

Deux matelots s'élançèrent dans les haubans d'artimon et attachèrent à

la grande vergue une corde longue de trente pieds qui se terminait en nœud coulant. Ils dressèrent en outre un échafaud non solide qui basculerait au premier mouvement du condamné à mort.

Cinq heures avaient sonné depuis vingt minutes au marché public de San Juan, quand Blackador fit son apparition sur le pont du "Marie-Céleste."

Il était pâle, mais marchait d'un pas ferme. Jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde, il espérait être délivré par les siens.

Un murmure de mépris accueillit son apparition. L'échafaud se brisa sous ses pieds, et son corps se balança au-dessus du pont. Ses traits se crispèrent, sa figure devint bleue, ses yeux sortirent de leurs orbites et le sang coula par le nez, la bouche et les oreilles.

Les habitants de l'île ne permirent pas que son cadavre fut ramené à terre. Il fut jeté à la mer, comme il en avait tant jeté lui-même...

CHAPITRE XII

LA PUBLICATION

Un jour Charles Gagnon se rendit à Montréal, toujours travaillé du désir de posséder Jeanne et toujours moins soucieux des moyens honteux qu'il mettait en œuvre pour atteindre sa fin. Déjà il avait corrompu, à force d'argent, Antoine Martel, qui était de service au bureau de poste, et avec sa complicité avait interrompu la correspondance de Jeanne et de Paul Turcotte. Le lendemain du voyage de Charles à Montréal on pouvait lire dans les colonnes du "Herald" l'entre-filet suivant :

"Fin tragique d'un jeune Canadien-français :

"Le "World" de New-York nous apprend que le trois-mâts "Great America" est arrivé en cette ville venant des Indes, après avoir essuyé une rude traversée. Un matelot a été emporté à la mer. C'était un jeune Canadien-français qui venait de Saint-Denis de Richelieu. Il était grand, bien bâti et avait les cheveux noirs. Il menait une existence des plus singulières et on n'a jamais pu savoir son vrai nom. On dit qu'il avait laissé le Canada en mil huit cent trente-huit après avoir joué un rôle déloyal durant la guerre."

Cette nouvelle était fautive et on comprend qui en était l'auteur. Elle se répandit sur les bords du Richelieu comme une traînée de poudre et causa une grande surprise.

Jeanne Duval ajouta foi à cette rumeur. Cela lui expliquait le long silence de son fiancé. Elle prenait le journal et le relisait, analysant chaque mot, se demandant dans quel sens on pouvait, on devait le prendre.

Jeanne Duval pensait que son fiancé était mort et elle avait des raisons pour penser ainsi.

Plusieurs semaines se passèrent qui furent pour Charles Gagnon autant de semaines d'observation et de méditation de projets.

Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'un fatal numéro de journal était venu rouvrir les plaies encore saignantes du cœur de Jeanne.

La jeune fille se faisait violence pour chasser de son esprit la pensée d'un fiancé qu'elle ne devait plus revoir, comme on lui avait dit. Mais c'était au-dessus de ses forces. Elle se surprenait à penser aux doux entretiens d'antan, et à se rappeler la figure intelligente du lieutenant des patriotes.

Mais un cœur de vingt ans n'est pas fait pour pleurer éternellement sur un désastre réparable, ni pour trainer jusqu'au tombeau le poids du souvenir d'une illusion déçue.

C'était pour cela que Jeanne commençait à être plus attentive aux sourires dont les jeunes gens ne cessaient pas de l'accabler ; car elle était encore belle et charmante comme en 1837.

A mesure qu'elle avait grandi en âge, qu'elle s'était développée, sa physiologie s'était perfectionnée et la jeune fille était encore plus jolie qu'à l'époque où le traître avait commencé à l'aimer.

Charles Gagnon n'avait pas abandonné la partie. Il caressait toujours le même rêve doré, dont la seule pensée lui faisait supporter bien des petites misères et regarder comme rien le temps qui s'écoulerait avant d'en voir la réalisation.

Les "jeunesses" de Saint-Denis avaient organisé un grand pique-nique auquel assistaient Jeanne Duval et Charles Gagnon.

Après le repas pris sur l'herbe on commença à danser. Jeanne ne dansait pas depuis la mort de son père : elle se promenait seule sur les bords de la rivière Richelieu.

Charles vint la trouver. Il brûlait depuis longtemps de déclarer son amour à la jeune fille.

— On dirait que tu fuis toujours nos amusements, lui dit-il.

— Ce n'est pas que je fuis vos amusements, répondit Jeanne, mais depuis que mon père est mort, je n'aime pas à danser.

— Si nous nous promenions, reprit Charles.

La jeune fille accepta volontiers, car elle ne détestait plus ce jeune homme, qui en apparence, avait été si bon pour son père en particulier et pour les patriotes en général. Charles Gagnon n'avait trouvé qu'un chemin pour parvenir à l'estime de Jeanne : se faire passer pour vertueux.

— Sais-tu bien, lui dit-il, qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes pas promenés ensemble ?

— En effet, répondit Jeanne, et cela me rappelle un temps qui me paraît déjà bien loin.

— Il y a trois ans que nous ne nous sommes pas promenés ensemble... et j'espère que cette fois-ci n'est pas la dernière... je serais si heureux de pouvoir marcher souvent à tes côtés.....

Jeanne regarda Charles avec un sourire d'incrédulité bien qu'il parlât sur un ton qui trahissait son émotion. Depuis deux ans il ne lui avait pas dit un mot d'amour.

— Ne recommence donc pas cette litanie, lui dit-elle en souriant.

— Ah, Jeanne, si tu voulais me croire une bonne fois, reprit Charles toujours avec émotion, il y a si longtemps que je veux te parler ainsi... je n'ai pas osé avant aujourd'hui ; j'ai respecté ton deuil... Si tu savais, Jeanne, comme je pense continuellement à toi...

— Tu me surprends, répondit la jeune fille, je ne m'attendais pas à une pareille déclaration de ta part. Je ne sais si tu es sincère ou si tu badines...

— Je suis sincère, Jeanne... Je puis te surprendre en parlant ainsi, mais si tu savais ce qui se passe en moi depuis trois ans, tu ne serais pas surprise.

Jeanne Duval ne savait que répondre. Elle continua à marcher tranquillement auprès de Charles et leurs pensées se confondaient dans le même regard.

Ils furent longtemps sans parler. Le traître de 1837 attendait avec impatience une réponse en laquelle il avait confiance. Comment la jeune fille pourrait-elle le repousser, lui si dévoué pour elle ?

— Pour quelle raison me parles-tu comme cela cette après-midi ? lui demanda-t-elle.

— Parce que ton deuil est fini ; parce que ton chagrin est moins pénible et parce que tu n'es plus engagée avec personne... Laisse-moi te parler comme je le désire... Je n'ai pas cessé de t'aimer un seul instant, Jeanne, quoique ma façon d'agir ait pu te faire croire le contraire.....

Les deux jeunes gens étaient arrivés au haut de la falaise qui domine Saint-Denis à l'est et d'où l'on a un coup d'œil magnifique qui s'étend d'un côté sur le Richelieu et de l'autre sur le village et ses concessions.

Ils entendaient dans les champs voisins la voix des travailleurs, et leurs cris faisaient contraste avec ce qui se disait sur la falaise.

—Oh, regarde, dit Jeanne en montrant l'endroit où se faisait le pique-nique, vois comme nous sommes loin !

Ils retournèrent vers les autres jeunes gens et comme ils arrivaient Charles demanda à Jeanne :

—A dimanche, n'est-ce pas ?

—Oui, à dimanche, tu viendras veiller j'espère.

Ce fut une après-midi remarquable pour le traité de 1837. Le reste de la journée il fut le plus gai du pique-nique et retourna chez lui plein d'espérance.

Le dimanche suivant on eut pu le voir, vers les sept heures du soir, pimpant et gai, s'acheminer vers la maison de la veuve Duval.

C'était près et il se rendait à pied. En marchant il faisait le raisonnement suivant :

—Jeanne ne pense plus à Paul Turcotte..... elle le croit mort..... Après lui c'est moi qui peux le plus raisonnablement prétendre à sa main, et c'est moi qui l'obtiendrai.....

Jeanne Duval le reçut avec bienveillance et comme on reçoit un cavalier.

Pendant la veillée il vint sur l'apropos de parler du jeune proscrit de 1837.

Je ne pense pas qu'il revienne au Canada, dit Charles.

—Je crois bien, répondit Jeanne, puisqu'il est mort.

Le traître s'aperçut à cette réponse qu'il avait failli se trahir. Il perdit contenance et pour se remettre il dit :

—Avoue avec moi qu'il avait de drôles d'idées. Il s'est conduit bien étrangement : ainsi au lieu de s'enfuir à la veille du procès de ton père il aurait pu témoigner en sa faveur...

—Ah si tu veux me faire plaisir, interrompit la jeune fille, ne parle pas de cela. Paul Turcotte est mort, respecte sa mémoire quelqu'aient été ses torts.....

Depuis ce jour le traître se rendit assidument chez la veuve Duval.

Et deux mois plus tard, ceux qui assistaient à la messe à Saint-Denis, ce dimanche-là, se poussaient du coude en entendant le curé faire la publication suivante :

“ Il y a promesse de mariage entre Charles Gagnon, marchand de cette paroisse, fils majeur de François Gagnon et de Justine Ouimet d'une part ; et de Jeanne Duval, aussi de cette paroisse, fille mineure de feu Matthieu Duval, en son vivant notaire, et d'Anna Bibeau d'autre. Ce bane est pour la première et dernière publication. Ceux qui connaissent quelque empêchement à ce mariage sont tenus d'en avertir au plus vite.”

Un homme assis dans le dernier bane de la nef principale, murmura entre ses dents :

—Moi, j'en connais et j'avertirai à temps !

C'était Antoine Martel.

CHAPITRE XIII

OU NICOLAS HOULE SE FAIT CONNAÎTRE

Ce voyage à Porto-Rico devait être fatal au “ Marie-Céleste.”

En quittant San-Juan, à peine par le travers du cap Haïtien, le capitaine Smith tomba malade, gravement atteint par la fièvre jaune.

La fièvre jaune règne presque continuellement aux Antilles, où chaque année ses victimes se comptent par centaines. Elle s'attaque principalement aux étrangers qui viennent du nord, tandis que les indigènes vivent d'un air

insouciant au milieu des foyers d'infection comme des dompteurs, maîtres de leur conquête.

Dès qu'il se sentit atteint, le capitaine Smith rempira d'heure en heure. Le troisième jour il était très mal.

Minuit sur l'Atlantique. A travers la faible lumière projetée dans la chambre par la lampe entourée d'un abat-jour improvisé dont les dentelles se reflètent sur la cloison, on voit le vieux marin cloué sur sa couche.

Cette nuit il est d'une extrême pâleur jaune. Ses traits énergiques défigurés en peu de temps ont conservé toute la vigueur de l'âge mur. Ses yeux ternes parcourent sans cesse et vaguement la chambre qu'ils semblent considérer pour la dernière fois. Souvent ils se reposent sur un homme assis au chevet du lit.

Celui-ci est Nicolas Houle. Un livre à la main dont il tourne les pages avec distraction, sans les lire, il a de fréquents coups-d'œil pour le moribond. Quand leurs regards se croisent chacun des hommes baisse la vue, mais un découragement profond mouille la paupière du jeune second, tandis que le capitaine du "Marie-Céleste" soupire de ce soupir précurseur de la mort.

Au milieu de cette nuit de silence, il dit à son ami :

—Je vais mourir, mon cher Nicolas, je le sais.

Houle stupéfait par la voix éteinte avec laquelle Smith parlait, s'approcha du moribond et répondit :

—Vous vous faites peur, capitaine, heureusement que votre crainte est sans motif... Une attaque de malaria... bah !... vous croyez que c'est une grosse affaire, vous qui n'avez jamais été malade, allons donc, avant d'arriver à Terre-neuve vous n'en parlerez plus.

—Non, Houle, mon cas est désespéré ; la fièvre m'a porté un coup mortel, et je vais voir enfin ceux que j'ai perdus... Harry, que des Canadiens-français à demi civilisés ont tué sur les bords de la rivière Richelieu, va venir au-devant de moi.....

A cette dernière phrase, le second mu par un ressort recula d'après de la couche de son maître et un grand trouble parut l'envahir.

—Je le répète, répliqua-t-il d'une manière machinale et curieuse, vous avez peur pour rien. Vous ne verrez pas à présent ni votre femme, ni votre fils qui s'est fait tuer par de braves gens dans une guerre loyale.

Il y eut de nouveau un instant de silence à bord, troublé seulement par le matelot de quart qui sifflotait un air populaire, dont les notes mêlés au mugissement du vent dans les cordages, produisaient un concert en harmonie avec ce qui se passait dans la cabine du capitaine.

—J'ai une faveur à te demander cette nuit, en présence de la mort, fit le moribond en se mettant sur son séant.

—Demandez, capitaine.

—Depuis longtemps, j'ai pensé à te faire maître de ce brick après ma mort. J'agis mal, je manquerais à mon devoir, si, sans connaître la cause de tes mélancolies je te recommandais aux armateurs qui feraient certainement droit à ma recommandation. J'ai toujours espéré qu'avant aujourd'hui tu me parlerais franchement. Tu as donc intérêt à cacher certaines phases du passé !... Parle, Nicolas, parle, j'emporterai ce secret au fond des abîmes ; avec moi, il dormira dans les profondeurs de l'Atlantique et jamais aucun mortel ne l'apprendra de John Smith.....

Le second se retourna pour balbutier entre ses dents :

—Oh non ; non jamais, ce serait hâter sa dernière heure.

Et à haute voix il dit :

—Capitaine, comment être joyeux quand j'ai vu mourir entre mes bras mon père et ma mère, quand on m'a arraché une fiancée adorée ? Comment demeurer au pays quand on a ni frère ni sœur ? Comment se souvenir de ces époques sans être sombre ?

Le capitaine ne répondit pas immédiatement. Il parut songer puis dit :

—J'espère, Nicolas, que tu ne voudrais pas tromper un ami sur son lit de mort. Je puis m'être fait des illusions sur ton compte.

Et le vieux marin, comme fatigué par cette conversation, retomba sur sa couche.

On peut cru assoupi bien qu'en réalité il fut en proie à une de ces faiblesses extrêmes si fréquentes dans la fièvre jaune et regardées souvent comme des signes de fin prochaine.

Le jour vint sur l'océan, mettant dans la chambre du malade une demi-clarté.

La fièvre augmenta sur le matin. Vers dix heures le capitaine ayant rassemblé son équipage autour de son lit lui dit d'une voix sépulcrale :

—Ma dernière heure est venue..... Je ne suis pas capable de vous parler longuement..... Cependant j'ai une question à vous poser..... Acceptez-vous tous comme capitaine du "Marie-Céleste," après ma mort, votre second Nicolas Houle ?.....

—Nous l'acceptons ! répondirent huit voix émus.

—Lui jurez vous obéissance, partout et toujours ?

—Nous lui jurons !

Les matelots levèrent la main au ciel.

—C'est bien, mes amis, mon successeur ne démentira point la confiance que vous mettez en lui..... Quant à moi je vous remercie de la manière dont vous vous êtes toujours conduits envers moi, je n'ai pas un reproche à vous faire.....

Smith présenta une dernière fois à son équipage sa main brûlante.

Dans l'après-midi le vieux marin rendit le dernier soupir et Houle fut proclamé capitaine à l'ombre du pavillon en berne.

On était alors par le travers de la Caroline du Sud, mais si loin des côtes qu'il aurait fallu faire un détour de trois cents lieues pour aller enterrer le cadavre sur le continent.

On lui fit des funérailles à bord—funérailles de marin qui gravent dans l'esprit de ceux qui y assistent une image ineffaçable.

Le nouveau capitaine dressa l'acte de décès. Les matelots prirent une planche de sept pieds de longueur, y attachèrent le mort, le couvrirent d'un drap blanc, lui mirent un boulet de trente-six livres aux pieds, s'agenouillèrent une dernière fois autour de son cadavre, puis on le lança dans l'Atlantique, qui s'ouvrit en faisant ruisseler l'eau sur le tribord du "Marie-Céleste."

Nicolas Houle pleura ce vieil ami qui lui avait dû la vie mais à qui il devait en échange sa position de capitaine. Cette mort fut loin de diminuer ses mélancolies.

Il répugna bientôt aux matelots d'obéir à un homme mystérieux qui, avant d'être sur le "Marie-Céleste," pouvait bien être un brigand. On entendait souvent des conversations comme celle-ci :

—Je trouve que nous avons été fous de faire des serments au défunt capitaine Smith, disait Auger.

—Notre nouveau commandant peut nous entraîner dans de mauvaises affaires, continuait Morin.

—Laissez donc faire, vous autres, répliquait Saint-Amour, vous vous faites des chimères sur la nature triste de Houle.

—Dans tous les cas, reprenait Morin, si je n'avais pas fait de promesses au défunt Smith, j'avertirais les armateurs.

Ces murmures n'échappaient point au jeune capitaine et il tâchait de paraître joyeux quand il était au milieu de son équipage.

C'est ainsi qu'on mouilla en rade de Saint-Jean de Terre-neuve, après une traversée de trente-six jours.

Une des premières choses que font les marins en arrivant dans un port est de parcourir les journaux pour avoir des nouvelles.

Parmi celles que le capitaine du "Marie-Céleste" lut il en fut une qui le frappa vivement, il échappa le journal et se parlant à lui-même dit comme le gagnant du gros lot à la loterie.

—Bon..... enfin..... enfin.....

Ayant ramassé le journal il lut entre deux tons pour mieux comprendre les lignes suivantes :

"Le gouvernement canadien vient de voter un décret d'amnistie en faveur des patriotes exilés durant les troubles de 1837-38."

—Conclusion pratique de tout cela, dit le marin mystérieux, c'est que demain, c'est que tantôt, le capitaine du "Marie-Céleste" ne s'appellera plus Nicolas Houle, mais il aura repris son vrai nom il sera redevenu Paul Turcotte !.....

Oui, Nicolas Houle, cet homme sombre, ce marin mystérieux, c'était le premier fiancé de Jeanne Duval. Depuis son départ de Saint-Denis il menait une vie des plus accidentées. Depuis deux ans il était sans nouvelles de sa fiancée. C'était à dater de cette époque qu'il s'était assombri davantage et qu'il avait semblé offrir sa vie à tous les dangers.

On a compris pourquoi il avait changé de nom. Quand il était venu s'engager à bord du "Great-America" deux ans auparavant, il avait trouvé le capitaine Smith, dans un état de grande tristesse. En ayant demandé la cause à un matelot, celui-ci lui avait répondu que le fils du capitaine, officier dans l'armée anglaise, venait de se faire tuer dans une guerre au Canada. Paul Turcotte avait cru rêver. Celui que le capitaine pleurait et dont il mandissait le meurtrier était ce jeune militaire que lui-même avait tué pour venger son vieux père.

Paul Turcotte était alors devenu Nicolas Houle.

—Ah oui, j'irai à Saint-Denis, continua le capitaine du "Marie-Céleste." Je demanderai compte à Jeanne de son silence. La pauvre enfant puisse-t-elle ne pas être morte.—Je lui demanderai son amour si franchement conquis.

Elle sonnait enfin cette heure de délivrance pour une cinquantaine de patriotes Canadiens-français, dispersés à l'étranger. Elle devait ramener sur le sol natal les victimes d'un gouvernement despotique qui avaient réussi à échapper à la potence. L'orphelin allait revoir son père ; la fiancée son fiancé ; le père son fils, et la patrie en deuil des cœurs loyaux et des bras vigoureux, capables de la soutenir et de la fortifier dans les épreuves comme dans les triomphes.

Quand l'équipage du "Marie-Céleste" se mit à table pour souper, le capitaine était gai, comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps.

Après le repas il parla ainsi à ses matelots :

—Mes amis, je comprend ce qui se passe parmi vous depuis la mort du regretté capitaine Smith ; il vous répugne d'être sous mes ordres. Vous ne savez pas qui je suis et vous avez raison de penser qu'avant d'être ici je pouvais avoir fait quelque mauvais coup. Je vais essayer ce soir de vous tirer de vos doutes..... Je ne m'appelle pas Nicolas Houle, comme vous vous en doutez ; je suis ce Paul Turcotte, ce patriote de 1837 que le capitaine Smith a si souvent blâmé parce qu'il avait tué son fils sur les bords du Richelieu.

Les marins se regardèrent étonnés. Ils étaient presque tous Canadiens-Français et avaient entendu parler des troubles de 1837-38 et des personnes qui avaient joué les principaux rôles.

Saint-Amour demanda :

—Comment, seriez-vous par hasard le lieutenant du défunt notaire Duval, celui qui a sauté du quatrième étage de la prison de Montréal ?

—Tu l'as dit, Saint-Amour, j'étais le lieutenant de l'infortuné notaire Duval.

Saint-Amour pencha la tête et ne parla plus.

Turcotte avait souvent eu occasion de remarquer qu'il parlait plus que les autres des événements de 1837-38; souvent même il avait prononcé le nom de Paul Turcotte, sans savoir que ce Paul Turcotte dont il vantait tant l'audace, le courage et le patriotisme était celui-là même à qui il parlait.

Quand le premier moment de surprise créé par cette révélation fut passé, Saint-Amour reprit la parole.

—Capitaine, fit-il, puisque vous nous dévoilez ce soir un secret si surprenant, je vais vous en dévoiler un moi aussi. Vous n'ignorez pas que les patriotes ont été trahie à Saint-Denis au commencement de décembre 1837, mais vous ignorez peut-être par qui ?

—Je m'en suis toujours douté un peu, répondit le capitaine du "Marie-Céleste;" mais je n'en ai jamais eu de preuves certaines. Qui voulez-vous dire ?

—Je ne sais pas son nom, mais Millaut n'avait aucun intérêt à trahir les patriotes.

—Je le sais.

—N'y avait-il pas à cette époque, à Saint-Denis, un jeune homme qui vous en voulait, un rival en amour, qui avait intérêt à vous voir disparaître.....

—Cela se peut, répondit Turcotte.

—Or, ce jeune homme, d'après ce qu'on m'a dit, ne reculait devant rien... il a cru qu'en vous livrant aux Habits-Rouges il n'aurait plus à vous craindre comme son rival... C'est pourquoi il s'est embauché avec Millaut..... La conclusion de cela est que la ligue des patriotes n'a pas été trahie par Millaut mais par un jeune homme qui en voulait à vous personnellement.

Le capitaine écoutait tout cela sans dire un mot. Il hochait la tête, et la défaite des patriotes lui apparaissait sous un nouveau jour.

—Comment as-tu su cela ? demanda-t-il.

—Il y a trois ans je naviguais avec un ancien soldat de l'armée anglaise qui avait assisté à la dernière bataille de Saint-Denis. Il m'a souvent dit que les patriotes avaient été trahis par un jeune homme maigre, à l'aise qui faisait cela non dans le dessein de toucher une prime, mais pour se venger d'un jeune chef patriote, son rival en amour. Le traître ne fit aucune démarche pour obtenir la prime, désirant tenir son action le plus caché possible. Cet ancien soldat dont je vous parle, jurait qu'il avançait la vérité. Et il m'a évué sous serment qu'il avait vu le traître décharger sa carabine sur Millaut, mettant ce meurtre sur le compte des Habits-Rouges.

Ce jeune homme, ce vil Judas, Paul Turcotte savait qui c'était. Jusqu'alors il avait soupçonné, maintenant il était certain que Charles Gagnon était le véritable traître et qu'il était pour quelque chose dans le silence de Jeanne Duval.

Le lendemain il confiait son brick à Saint-Amour, devenu son second, et s'embarquait sur un steamer en partance pour Halifax.

CHAPITRE XIV

LE REVENANT

Le mardi qui suivit la publication, Charles Gagnon fut debout de grand matin et sourit à l'aurore d'un beau jour. Le mariage devait avoir lieu ce matin-là.

Aux yeux de ses co-paroissiens le traître était maintenant un homme sage, mais aux yeux de Dieu c'était ce pécheur endurci, comblé à dessein de succès.

En s'habillant il repassait dans sa mémoire les obstacles qu'ils avaient vaincus pour arriver à ce résultat. Il renvoyait ses exploits écrits sur une longue liste, et ils s'arrêtaient pensif en mettant son habit de drap fin taillé par mademoiselle Lauriault, la meilleure modiste du comté.

C'était un va-et-vient dans la maison : les mariés devaient déjeuner là au retour de la messe.

Le père François Gagnon faisait préparer les voitures et voyait aux chevaux. Julie, sa femme, courait ça et là, donnait un coup de main à l'un et faisait une suggestion à l'autre.

Chez la veuve du notaire on faisait aussi des préparatifs. Ce matin-là Jeanne avait repris son sourire d'autrefois et avait déposé son deuil pour revêtir sa toilette de mariée.

Chez elle aussi les souvenirs viennent se heurter en foule. En premier lieu celui du proscrit qu'elle n'a jamais pu oublier complètement et pour qui elle récite un "Ave Maria" tous les soirs.

Il était six heures, et le mariage devait avoir lieu à sept, quand une "barouche" contenant deux personnes s'arrêta devant la résidence de madame Duval.

Le cheval était blanc d'écume et, comme disaient les habitants : "n'avait plus formance d'animal."

Il fallait que les voyageurs fussent partis de bien loin et venus bien vite pour abîmer leur bête à ce point.

L'un était un cultivateur de Saint-Hilaire, l'autre un étranger, puisque personne ne le connaissait. Il sauta à terre et d'un pas rapide gravit le perron de la maison et frappa à la porte.

On le fit entrer dans le salon et la veuve du notaire ne se fit pas attendre. En la voyant, Paul Turcotte—car c'était lui—la reconnut, mais comme elle avait vieilli depuis ce soir de 1838 où il l'avait vue pour la dernière fois ! Elle le salua poliment et il vit qu'il n'était pas reconnu.

Paul Turcotte avait bien changé pendant ces quatre années passées sur mer. D'un côté le chagrin, le doute, l'inquiétude et les tristesses fréquentes ; de l'autre le changement continuuel de climat, de zone, les voyages sur mer, exposé au soleil et aux gros vents, et les manœuvres difficiles et dures, tout avait contribué à ce changement.

—Je vous dérange peut-être, madame, mais j'ai quelque chose d'important à vous dire, fit-il.

—Vous ne me dérangez pas du tout, répondit madame Duval, sans savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler, je suis prête à vous écouter.

Paul s'était placé à dessein dans un coin obscure du salon : les rideaux étaient baissés et à cette heure matinale la clarté n'était pas encore complète.

—Votre fille, continua-t-il, si je ne me trompe, doit se marier dans la minute.

Madame Duval devenait intriguée.

—Dans une heure, répondit-elle, ma fille aînée sera madame Charles Gagnon.

Un frisson passa sur le corps de l'étranger.

—Madame Charles Gagnon ? fit-il, mais votre demoiselle ne s'était-elle pas fiancée à un nommé Turcotte..... Paul Turcotte ?.....

—Vous avez raison, monsieur, mais le malheureux Paul Turcotte n'est plus de ce monde, et pourquoi venez-vous ce matin mentionner un nom auquel se rattache une histoire triste ; un nom que nous ne pouvons pas entendre prononcer sans tressaillir. Laissez-le dormir dans le fond de l'Atlantique.

L'étranger baissa la tête, affecté qu'il était.

—Paul Turcotte est mort, dites-vous. En avez-vous jamais eu la preuve ? demanda-t-il.

—Comment, fit madame Duval en se redressant sur sa chaise, cet infortuné jeune homme vivrait-il encore ?

Le capitaine du "Marie-Céreste" sortit alors de l'obscurité où il se trouvait et faisant un pas vers la veuve il dit :

—Mais, madame Duval, j'ai donc bien changé que vous ne me reconnaissez pas.....

La femme du condamné politique se leva, mue par un mouvement de surprise.

—Est-ce possible !..... Paul ! fit-elle après un moment de silence, comment êtes-vous ici ce matin, vous qu'on croit mort.....

—Par un hasard béni, madame.

—Mais d'où venez-vous ?...qu'avez-vous fait ?.....

—Vous êtes surprise, madame, vous le serez encore davantage quand je vous aurai dit et prouvé que votre fille a publié avec un meurtrier, avec celui qui a trahi les patriotes en 1837, dans la nuit du 2 novembre.

—Non..... Paul.....

—C'est incroyable... cela paraît impossible même, mais Charles Gagnon a juré de posséder Jeanne et il n'a reculé devant rien... Roch Millaut n'a été que son instrument. Et ce ne sont pas les Habits-Rouges qui ont tiré sur Millaut, mais Charles lui-même, dans la crainte d'être découvert... Sans doute qu'il a fait beaucoup d'autres choses que nous ignorons.

La femme du condamné politique voulait interroger le revenant et ne savait par quelle question commencer tant elle en avait à lui faire et tant elle était étonnée.....

—Vous me surprenez..... lui dit-elle, et je ne puis en croire mes yeux... Et que faites-vous maintenant.

—Je suis capitaine du "Marie-Céleste." J'ai attendu longtemps à l'étranger l'heure de l'amnistie ; je la croyais venue, mais malheureusement.....

—En effet, l'amnistie n'est que partielle.

—Oui, mais j'ai pris le temps de venir demander compte à Jeanne de son long silence.....

—De son silence, dites-vous / Mais n'est-ce pas vous qui avez cessé le premier de correspondre ?

—Oh non, loin de là, madame.

—Je suis positive du contraire. Jeanne a envoyé lettre sur lettre et elles sont toutes restées sans réponse.

—Tiens c'est drôle cela ! J'ai justement fait la même chose..... J'ai été jusqu'à écrire au curé Demers. Silence sur toute la ligne. Ce coquin de Charles doit connaître ça lui.

—Comment apprendre cela à Jeanne, fit madame Duval en soupirant, elle qui met sa dernière main à sa toilette de mariée... Pauvre enfant elle n'a quitté le deuil qu'hier... Et Charles Gagnon qui a été si bon pour nous depuis la mort de mon mari...

—Il n'a rien épargné, madame Duval, pour s'attirer l'amour de Jeanne et l'estime de la famille.

—C'est donc un hypocrite.....

—Très habile. Et vous verrez que les événements me donneront raison. Madame Duval sortit du salon et monta trouver Jeanne. Comment lui apprendre cela. La jeune fiancée vint à son secours.

—Quelle est donc cette voiture qui vient d'arriver ? demanda-t-elle.

—Ma fille, es-tu disposée ce matin à apprendre une grande nouvelle ?

—Mais qu'est-ce donc ? vous êtes toute bouleversée.

—C'est si surprenant.....

—Quoi ?.....

—Tu sais, Paul Turcotte.....

—Oh mon Dieu, pourquoi en parlez-vous ce matin ?

—Il paraîtrait qu'il n'est pas mort.

La fiancée du traître sentit un grand malaise l'envahir puis elle pâlit et dit en s'approchant de sa mère.

—Ah ! maman, dites-moi ce que vous savez, ne craignez pas, parlez...
entre modist

—On dit que c'est Charles qui a fait courir le bruit de sa mort afin de t'épouser et que Paul est aussi vivant que toi.....*

—Mon Dieu, serait-ce possible !.....

Jeanne lisait dans la figure de sa mère..... Le cœur de cette femme qui avait tant souffert, brisé par des scènes sanglantes qui s'étaient terminées au pied de l'échafaud, ne pouvait plus cacher ses impressions.

—J'ai tout compris, dit la jeune fille, Paul n'est pas mort et il arrive à temps.....

La veuve eut un sourire navrant.

—Oui, fit-elle, Paul Turcotte est dans le salon. Et il paraît que Charles Gagnon est le plus fin hypocrite du Canada.

Cette nouvelle n'eût pas un mauvais effet sur Jeanne, habituée qu'elle était aux événements inattendus. L'arrestation et la condamnation de son père l'avaient impressionnée davantage.

On descendit au salon. La fiancée entra la première.

Paul ! s'exclama-t-elle, en s'élançant vers le proscrit et en lui serrant la main avec effusion, comme une personne qui demanderait : " D'où venez-vous ?..... Pourquoi nous avoir causé tant de chagrin ?.....

—Jeanne, répondit le proscrit, qu'avez-vous donc fait ?

Une contrainte visible s'établit entre eux, se tutoyant naguère maintenant intimidés d'être en présence l'un de l'autre.

La fille du notaire rompit ce silence froid :

—Mais comment se fait-il que vous arriviez juste à temps pour les noces ?

—Voici mon histoire en deux mots. En 1837 c'est Charles Gagnon qui a poussé Roch Millaut—que vous n'avez pas oublié sans doute—à nous trahir ; c'est lui-même qui a tué ce traître ; depuis il m'a fait passer pour mort afin d'obtenir votre main. Il savait que vous seriez fidèle au serment de 1837 et que vous n'en épouseriez jamais d'autre tant que je vivrais..... J'ai lieu de croire que si nous avons cessé de correspondre c'est grâce à lui :

—Et cette noyade qui a paru sur les journaux ?

—Une noyade ?

—Eh oui, votre mort a paru sur les journaux, répondit Jeanne.

Le capitaine partit d'un éclat de rire.

—Certes, Gagnon a-t-il poussé l'audace jusque-là ?

—Nous ne savons pas si c'est lui, dit madame Duval en haussant les épaules, dans tous les cas nous avons lu votre mort.

La fiancée se leva et dit en sortant du salon.

—J'ai même conservé un numéro de ce journal ; vous allez voir.

Ce fatal numéro du " Herald " la jeune fille le conservait précieusement parmi d'autres souvenirs de l'époque.

La veille, en revoyant ces papiers, en compagnie du jeune marchand, elle avait été sur le point de le déchirer ; mais elle l'avait mis avec des journaux ayant trait aux troubles de 1837-38.

Le capitaine prit le journal et lut à l'entête " Fin tragique " l'entrefilet que nous connaissons déjà.

—L'infâme, dit-il, il est certainement pour quelque chose dans cette rumeur.

Il s'arrêta un instant pour songer, puis comme s'il eut trouvé la solution de l'énigme il dit :

—Ah ! Je comprend toute l'affaire.....c'ert une preuve que ce Gagnon a lu mes lettres... Ce journal est du...du... 28 avril 1839, eh bien, je me souviens de vous avoir écrit vers cette époque une lettre dans laquelle je disais la mort tragique d'un de nos hommes emporté à la mer... Charles n'a eu qu'à changer les noms...

—Alors il nous a donc trompés.

—Oui, Jeanne, et nous en découvrirons bien d'autres si cela continue. Je

n'ai pas prié inutilement et c'est Dieu qui me fait revenir ce matin pour demander un amour que j'avais si bravement conquis.

La jeune fille rougit et dit en baissant la tête :

— Dans tous les cas, à un autre matin les noces de Charles Gagnon.

CHAPITRE XV

LA MALEDICTION

Saint-Denis et les villages voisins L'ont pas oublié la surprise qui fut causée sur les bords du Richelieu par le retour de l'ancien lieutenant des patriotes. On le croyait mort depuis longtemps et on n'espérait plus le rencontrer en ce monde.

Antoine Martel, en sortant le matin sur le perron pour respirer l'air frais vit passer la voiture qui portait les deux étrangers.

Il eut comme un pressentiment de la scène dramatique qui allait se passer. D'un pas rapide il rentra dans la maison, monta au grenier et ouvrit le chassis du nord-est d'où il suivit du regard la "barouche" entraînée dans une course furibonde,

En approchant de la maison de la veuve du notaire, le cheval modéra sa folle allure. Le cavalier de la défunte Ameline se sentit pâlir.

Il avait vu sur les journaux que des exilés, profitant du décret d'amnistie étaient déjà entrés au Canada. Cela l'avait intrigué toute la nuit. "Paul n'est pas mort, se répétait-il sans cesse, il va revenir au pays, c'est certain... mais ce qu'il y a de plus certain encore c'est que Charles n'épousera pas Jeanne... il a voulu mesquiner avec moi, comme si j'avais mesquiné lorsque je lui ai vendu mon âme.

En voyant la voiture s'arrêter chez la veuve Duval, le fils du maître de poste descendit du grenier et sortit de la maison pour avoir des nouvelles.

On comptait seize arpents entre le bureau de poste et la résidence de Jeanne.

Antoine en avait fait quatre quand une vieille femme, la mère Catherine, vint au devant de lui et cria d'aussi loin qu'elle put être entendue.

— Connaissez-vous la grande nouvelle, ah, monsieur Martel, c'est surprenant allez, personne ne s'y attendait.

— Quoi donc la mère, quoi de si étrange dans le canton ?

— Paul Turcotte qu'on disait mort est revenu plus vivant que jamais.

Antoine, bien qu'il s'attendit à la nouvelle, fut encore surpris :

— Est-ce possible la mère, dit-il avec émotion, et comment le savez-vous ?

— Comment je le sais, je l'ai vu moi-même, je lui ai donné la main, ah, il m'a bien reconnu.....

La vieille continua son chemin pour annoncer la nouvelle à d'autres.

Le complice du jeune marchand resta cloué sur place.

— Me voilà bien pris, balbutia-t-il, ça finit toujours ainsi ces affaires-là.

Ce qu'il y avait de mieux à faire pour lui était d'attendre Charles qui pour se rendre chez sa future passerait devant le bureau de poste. Il y aurait alors consultation.

Retourné chez lui et appuyé sur le cadre de la porte, il n'attendit pas longtemps. Il vit un nuage de poussière s'élever sur le coteau et reconnu le trot de John, le cheval favori de Gagnon.

John passait pour une des plus fines bêtes des environs de Montréal. C'était en outre un excellent trotteur et tel il était ce matin là avec sa tête pavoisée, son harnais argenté, tel il était un an auparavant à la course du comté où il avait remporté le premier prix.

Le père François Gagnon faisait bien les choses ; il n'avait rien épargné qui put donner un air de fête à la voiture du marié. La "barouche" était ver-

nie depuis l'avant-veille et au vieux siège égratigné et étroit avait succédé un beau siège neuf et large.

Les habitants disaient en voyant passer le futur avec son père.

—Sapristi.....qu'ils sont farauds les Gagnon !... on dirait qu'ils vont chercher l'évêque... Ça va être une noce comme on en voit rarement par ici et mademoiselle Jeanne aura un mari qui ne lui fera pas honte...

Les deux marchands saluaient en souriant. Arrivés devant le bureau de poste, Antoine leur fit signe d'arrêter :

—Une minute, fit Charles en sautant à terre, une lettre pressée sans doute.

En voyant son complice pâle et bouleversé, le traître craignit et le sourire abandonna ses lèvres.

Martel lui dit entre deux tons :

—Viens dans l'autre côté.

—Qu'est-ce donc ?

—Tu n'as pas rencontré la mère Catherine ?

—Non, pourquoi cela ?

—Elle t'aurait appris que Paul Turcotte t'a devancé chez ta fiancée.

Le traître fut abasourdi.

—Tu badines, fit-il.

—Vas voir si je badine...

Après une longue pause, Charles Gagnon répondit :

—Ce soir Paul couchera à la prison de Montréal.

—Comment cela ?

—Les chefs des patriotes ne sont pas amnistiés.

—Mais cela n'empêche pas que nous serons découverts quand même.

—Non ; mais Turcotte n'épousera pas Jeanne, tu verras que j'irai jusqu'au bout !

—Il s'agit bien de cela, reprit Antoine, nous sommes en danger et tu penses encore à assouvir ta haine.

On avait offert au père François Gagnon d'entrer, mais resté dans sa barouche, il avait allumé sa pipe et lançait dans l'atmosphère frais du matin une fumée grisâtre, ignorant le malheur qui allait clore une journée qui s'annonçait si bien.

Il était vaniteux et quand son fils lui avait annoncé son mariage ; il avait répondu : " C'est bien, nous nous préparerons en conséquence." Cela signifiait : " Tu auras une noce, mon Charles, qu'on n'oubliera pas après huit jours.

Il retourna la tête et vit qu'on avait exécuté son dernier ordre : le pavillon tricolore flottait à la lucarne de la maison en signe de réjouissance.

—Eh, fit-il tout à coup en refoulant sa pipe, le garçon oublie qu'il se marie à sept heures, allons ! Charles, on va venir au devant de toi..... pas galant pour un fiancé.....

Les deux complices entendirent ces paroles.

Le traître courait partout sans avancer à rien ; il se fermait les poings, se portait la main au front et lançait des paroles incohérentes.

Il quitta l'appartement où il s'était retiré, traversa le bureau de poste et sortit sans saluer les amis groupés près de la porte pour exprimer au futur gendre de la veuve Duval les vœux de bonheur qu'ils formaient pour lui et sa femme.

Si les " jeunesses " furent surpris de voir la figure déconcertée de Charles, son père le fut davantage. Il interrogea son fils du regard :

—Mon mariage est cassé !

—Es-tu sérieux ?

—Je voudrais ne pas l'être, hélas

—Qu'est-il donc arrivé ?

—Paul Turcotte, le patriote, est revenu ce matin.

—Le lieutenant de Duval ; mais il est ressuscité ?

—Oui, et vous savez qu'avant son départ il était fiancé à Jeanne ?

—Mais c'est lui qui est dans le tort, pourquoi n'écrivait-il pas ?

—D'ailleurs il sera arrêté puisque le décret d'amnistie n'est pas pour les chefs.

—Mais comment se fait-il qu'il revient juste ce matin ?

—Je l'ignore autant que vous.

—Nous continuons quant même, je suppose.

—Je ne sais trop.

—Oui, on va arranger l'affaire..... Et Jeanne que dit-elle ?

—Je ne sais point.

On trottnait en silence sur le chemin poudreux.

La nouvelle résidence de la famille Duval, construite après les troubles, était à un demi arpent du chemin du roi. On y arrivait par un sentier bordé d'érables.

Une voiture inconnue aux gens de la paroisse stationnait devant la porte.

—Voici la voiture qui l'a amené, dit Charles.

La maison était remplie d'une foule de voisins accourus à la nouvelle. Charles, suivi de son père, entra d'un pas tremblant ; près de la fenêtre il vit un homme de six pieds, au teint bronzé. C'était son rival.

Paul Turcotte reconnut le traître. Il eut un sourire de mépris et lui dit avec moquerie, sans lui présenter la main.

—Monsieur Charles, j'arrive à temps pour m'opposer au mariage.

Les voisins ne connaissant rien de ce qui s'était passé entre les deux jeunes gens crurent que l'amnistié badinait et avec lui partirent d'un éclat de rire. Ce fut autre chose quand le marin, prenant un air grave, dit :

—Tu n'as pu me tenir éloigné plus longtemps..... J'ai failli faire crever deux chevaux cette nuit, qu'importe j'arrive assez tôt pour briser tes projets.

Et regardant l'assemblée :

—C'est lui qui a trahi les patriotes dans la nuit du premier décembre 1837. Ses mains sont teintes du sang de nos gens, dit-il. Il s'est donné aux Habits-Rouges et voulait me faire faire prisonnier afin d'épouser celle que j'aimais.

Charles simulait un grand sang-froid, mais il était très excité.

—Tu en fais, Paul Turcotte, répondit-il d'une voix tremblotante, je n'ai jamais trahi les patriotes.

—Ne pousse point l'audace jusqu'à nier, je le répète, tu es un traître et une canaille.....

—Tu mens avec effronterie et tu m'en rendra compte.

—Je connais tes crimes, tu m'as fais passer pour un mort en interceptant mes lettres avec un complice qui lui aussi sera puni comme il le mérite.

—Tu ignores, Paul, que je puis te faire arrêter à l'instant.

—Il n'est pas question de cela. Je le sais et je suis certain que tu es assez lâche pour aller me dénoncer. Mais tu ne peux pas te cacher plus longtemps sous le voile de l'hypocrisie.

—Tu mens comme une langue de vipère ! vociféra le traître.

—Nous verrons, répondit tranquillement le revenant.

—Nous verrons, en effet..... Si tu penses arriver ainsi à épouser Jeanne, tu te trompes..... tu ne l'épouserai jamais.

—Allons, dit en ce moment quelqu'un, on ne doit pas rappeler ce qui s'est passé en 1837. Puisqu'on pardonne aux coupables, ne mentionnons rien de cette époque..... On ne te rappelle pas ta faute, Paul Turcotte, fais-en autant...

C'était Guillet qui parlait ainsi, celui-là même qui avait conduit les Habits-Rouges à la ferme de Mathieu Duval, trois ans auparavant. Cet homme, au zèle mal compris, était fâché de voir ses ennemis revenir dans la paroisse.

Le marin ne fut pas surpris quand il vit à qui il avait affaire.

— Loin de moi de vouloir faire revivre cette époque nuageuse, répondit-il, mais j'accomplis un devoir en mettant au jour la méchanceté, la supercherie de Charles Gagnon, surtout vu qu'il s'en sert au détriment des autres.

— Dans tous les cas ce n'est ni la place ni le moment de faire des révélations, reprit le bureaucrate. Et malheur à toi, Turcotte, si tu reviens mettre la chicane dans la paroisse, tu sais que nous avons bien vécu depuis ton départ.

— Oui, les canailles comme toi ont bien vécu.

La dispute menaçait de tourner mal. Madame Duval qu'on insultait en insultant les patriotes, intervint et fit comprendre à Guillet qu'il était mieux pour lui de s'en aller.

Charles Gagnon était sorti de la maison durant cette scène.

Après être monté seul dans la voiture de son père, il se rendit chez son complice qui était encore dans le même abattement. En voyant revenir sitôt le jeune marchand, Martel comprit qu'il n'y avait rien à espérer.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Nous serons découverts avant ce soir.

— Que t'a-t-il dit ?

Charles ouvrit la bouche pour répondre. Il s'arrêta, se souvenant qu'Antoine ignorait ce qui s'était passé durant les troubles. Il reprit après une seconde de silence :

— Turcotte sait tout.

— Cela va être un scandale qui déshonorera nos familles.

— Cela ne me fait rien, je ne suis pas venu ici pour t'entendre lamenter, mais pour te conseiller.

— Ah oui, tu n'as plus de cœur toi, moi j'en ai encore. Tu m'as perdu Charles.

— C'est faux, dis plutôt que tu as été trop lâche pour résister à l'or que j'ai fait miroiter à tes yeux.

— Misérable, ce sont là tes remerciements.

— A un employé récalcitrant on ne doit que son salaire.

— Tu parles franchement, Charles Gagnon, je vais t'imiter, car j'ai quelque chose sur le cœur. Tu n'as pas oublié qu'un soir de juillet, il y a deux ans, c'est-à-dire à la mort d'Ameline, je me rendis chez toi fort abattu. Des remords avaient pénétré dans mon âme et je voulais sortir du complot. En m'entendant parler ainsi tu te mis à rire en m'appelant ton esclave, en disant que tu me tenais dans tes filets et que j'avais plus d'intérêt que toi à garder le secret. Je n'ai jamais oublié ta conduite, j'ai paru satisfait, comme toi tu ne paraissais ne plui aimer Jeanne. Ce matin, juste avant la messe, je me serais rendu au presbytère pour tout dévoiler au curé. Comme tu vois nous avions à peu près le même jeu.

Tels furent les derniers mots que les complices échangèrent entre eux. La conversation s'était tenue à deux pas du bureau de poste ; l'un entra chez lui, l'autre continua son chemin en voiture.

Le milieu de cette journée fut marqué par un événement aussi triste que celui du matin, pour la famille de Gagnon.

Le vieillard éprouvé retournait chez lui à pied. Après s'être entretenu avec l'ancien lieutenant de Duval, il avait connu la position dans laquelle se trouvait son fils. En approchant du magasin il le vit qui en sortait avec un petit sac sous le bras.

Ce misérable avait profité de l'excitation où se trouvait sa famille pour ouvrir le coffre-fort et enlever une bourse considérable qu'il y savait cachée.

A la vue de Charles, traître à sa nationalité, à ses amis, et devenu voleur, le père malheureux eut un mouvement de colère et de loin, lança à son fils, qui fuyait, ces mots terribles qui poursuivent sans cesse comme un sinistre fantôme celui sur qui ils ont été prononcés :

—Va-t-en, infâme ! va-t-en, je te renie comme un fils : je te maudis...

Le maudit fut bientôt hors de vue.

Le marchand entra chez lui et dit à sa femme qui sanglotait.

—Hier, Justine, nous avions huit enfants. aujourd'hui nous n'en avons plus que sept...

CHAPITRE XIX

LA CHASSE A L'HOMME

Le soir de cette journée, un homme vêtu à la manière des paysans riches, longeait la rue du Bord-de-l'eau à Montréal.

Il paraissait fatigué et ses habits étaient couverts de poussière.

Arrivé à la hauteur de l'église Bonsecours, il tourna à gauche pour monter sur la rue Saint-Paul et se dirigea vers l'est.

Il ne marcha pas longtemps avant d'arriver en face d'une immense bâtisse de pierre sombre, flanquée de tourelles avec des fenêtres comme des trous de meurtrière. Une porte cochère percée d'un guichet et surmontée d'un fanal en indiquait l'entrée principale.

Le piéton traversa la rue et avant qu'il eut le temps de frapper une voix cria en même temps que le guichet s'ouvrit.

—Qui va ?

—Je voudrais voir le colonel Gore, répondit le piéton.

—Gore, le colonel... vous voulez voir le colonel Gore... Vous êtes un mauvais plaisant. Continuez votre chemin ou je vous garde à coucher.

—J'ai affaire au colonel Gore, et je veux le voir à l'instant, il n'y a pas de plaisanterie dans ça.

—Alors, allez en Angleterre. Gore est là depuis six mois.

—Dans ce cas, je veux voir son successeur.

—A cette heure, impossible.

—Même pour une affaire importante ?

—Pour quoi que ce soit. Il est vingt-cinq minutes trop tard.

—Pourtant il faut absolument que je le voie ce soir, demain il ne sera plus temps ; allez donc lui dire cela.

Le gardien fit rouler la lourde porte sur ses gonds et pendant que le piéton entra dans la loge, il traversa la cour et disparut dans les ténèbres.

Il ne fut pas longtemps sans revenir, et alors il dit à l'étranger.

—Vous allez le voir, suivez-moi.

Le colonel Flynn avait succédé à Gore comme colonel du 33ème bataillon. Il habitait avec sa famille un magnifique cottage qui était séparé de la caserne par un jardin de plusieurs dizaines de pieds. Un peloton de soldats montait continuellement la garde autour de sa résidence.

Le gardien donna le mot d'ordre et les deux hommes pénétrèrent dans le cottage. Ils passèrent dans un corridor richement éclairé et arrivèrent dans un boudoir. Là le paysan attendit seul. Aussitôt un militaire en petite tenue entra.

En voyant qu'il avait affaire à un paysan, il prit une figure de circonstance et dit en mauvais français :

—Vous avez fait mander le colonel Flynn ?

—J'ignore si c'est le colonel Flynn que j'ai fait mander, dans tous les cas c'est le successeur du colonel Gore.

—C'est moi, mais à neuf heures et demie, c'est trop tard.

—Je le sais, cependant comme je connaissais le colonel Gore—nous avons fait des affaires ensemble en 1837, vous savez—j'ai cru que je ferais suspendre la règle, car je suis chargé d'une mission si importante que je ne saurais souffrir aucun retard.

— Quel est votre nom et d'où venez-vous ? demanda le militaire.

— Je suis de Saint-Denis, et je m'appelle Gagnon.

— Saint-Denis. balbutia le militaire, diable, j'ai déjà entendu parler de ce village... Et vous êtes certain de ne pouvoir attendre à demain.

— Très certain, tenez, voilà la chose en deux mots :

En prononçant ces paroles le traître de Saint-Denis présenta une chaise à Flynn et tous deux s'assirent.

— Le gouverneur a signé un décret d'amnistie partielle en faveur des exilés de 1837-38, continua-t-il, mais ceux qui étaient les chefs du mouvement ne sont pas compris dans ce décret. Eh bien, le chef, Paul Turcotte, celui qui a soulevé les jeunes gens des paroisses du Richelieu, est à Saint-Denis depuis ce matin, où il se rit des autorités.

— Oui-da, ce Turcotte a-t-il un dossier pour la peine ?

— Il a commandé à toutes les batailles de 1837-38 ; il a tué plusieurs de vos officiers, entr'autre le capitaine Harry Smith ; et Lord Gosford a offert cent louis pour sa capture. On l'a pris deux fois ; mais il s'est évadé deux fois.

— Vous pouvez nous livrer cet homme ?

— Donnez-moi six bons cavaliers et demain il sera votre prisonnier.

— Vraiment ?

— Je vous le promets.

— Vous êtes donc bien certain ?

— Oui, si vos hommes me secondent.

— Quand voulez-vous les avoir ?

— Immédiatement.

— A cette heure de la nuit ?

— Turcotte est un lion qu'il faut prendre au lit, autrement c'est difficile. D'autant plus que les gens de la paroisses l'aiment et seraient prêts à le défendre.

— Se rendre à Saint-Denis par une nuit obscure et avec des chemins affreux cela me semble impossible.

— Cela ne l'est point, colonel.

Le militaire se leva et demanda au paysan en regardant l'heure :

— Avez-vous quelqu'un ici qui vous connaisse ; qui puisse garantir votre bonne foi ?

— Il y avait le colonel Gore. Je lui ai été d'un grand secours dans l'automne de 1837, quand il guerroyait sur les bords du Richelieu.

— Y en a-t-il d'autres qui vous connaissent ?

— Il y a bien le lieutenant Field et les soldats Hooper et Ward qui faisaient partie du régiment de Gore.

Flynn demanda alors à cet homme, qui lui inspirait un profond dédain, en livrant ainsi son co-villageois :

— Pourquoi donc dénoncez-vous cet individu ?

— Il est un sujet de discorde pour la paroisse.

— Ah oui, une petite vengeance, n'est-ce pas ? je connais cela, dit le militaire en tapant sur l'épaule du dénonciateur.

Vingt minutes après, huit cavaliers, armés jusqu'aux dents et sous les ordres du lieutenant Field, ayant à leur tête Charles Gagnon, débarquèrent à Longueuil et partirent ventre à terre dans la direction de Saint-Denis.

Devançons-les chez madame Duval.

Durant toute la journée la maison avait été remplie de curieux venus de toutes les concessions du haut et du bas de la paroisse pour serrer la main au revenant.

Ce fut seulement le soir vers onze heures après le départ des étrangers qu'on put passer dans le salon—pour causer en famille—dans ce salon qui remplaçait celui où trois ans auparavant s'étaient faites les fiançailles.

Les personnes étaient les mêmes—cependant il en manquait une—mais elles étaient bien changées.

A commencer par Jeanne, son air souriant avait fait place à la mélancolie; ses cheveux autrefois flottant sur ses épaules sont maintenant nattés; une robe noire et longue remplace son costume de fillette.

Au lieu d'une moustache c'est une barbe bien nourrie qui orne à présent la figure hélée de Paul Turcotte; il a laissé son habit d'étoffe du pays et ses bottes tannées pour un habit bleu marin et des souliers français.

Madame Duval a vieilli de quatre ans mais on dirait de beaucoup plus: elle a changé dans le cachot de son mari tant de cheveux noirs contre des fils argentés!

Marie était maintenant grande fille, et bonne à marier, intelligente et gracieuse avec ses dix-neuf ans.

Albert avait atteint sa dix-septième année. Il vengera son père en s'attachant à la cause qui le fit orphelin.

— Cette journée d'aujourd'hui m'apparaît comme un songe, dit Jeanne en s'asseyant au côté de sa sœur, il me semble qu'il n'y a rien de réel:

— Elle est en effet assez extraordinaire, reprit Paul.

— Tant de choses mises au jour à la fois, fit madame Duval en hochant la tête, comme Dieu est bon d'avoir laissé vivre un homme comme le jeune Gagnon. Et Antoine Martel donc: qui eut soupçonné cela.....

— Il s'es déjà fait justice, le pauvre garçon; on vient de trouver sur le quai ses habits et son chapeau.

— C'est triste pour les parents, eux si respectables.

— Quand aux deux jeunes gens, ils étaient de franches canailles, Charles surtout, il aura une triste fin lui aussi qui est parti avec la malédiction de son père.

Ce n'était pas une conversation qu'on tenait. Chacun exprimait à haute voix ses impressions sur les événements de la journée.

Jeanne, dans l'inquiétude, à la vue de ces scènes, demanda:

— Savez-vous de quel côté Charles s'est dirigé!

Son frère lui répondit:

— Il a été vu à cheval sur la route de Saint-Antoine.

— La bourse qu'il a volée doit contenir beaucoup?

— Trois cents piastres au moins, à ce qu'on dit. Cette somme devait servir à rencontrer un paiement la semaine prochaine.

— Dans ce cas-là nous en serons débarrassés pour longtemps, fit madame Duval. Nul doute qu'il se rend à Montréal.

— Pour me dénoncer, ajouta le proscrit en riant.

— Que comptes-tu faire lui demanda alors sa fiancée.

— Puisque je ne suis pas amnistié, Jeanne, je n'ai qu'une chose à faire, regagner mon navire dès demain matin—on ne viendra pas m'arrêter cette nuit absolument.—J'attendrai le décret d'amnistie général, alors je reviendrai pour ne plus te quitter. Vaut mieux agir ainsi que de s'exposer à une peine dont le dénouement serait peut-être fatal.

La jeune fille fut affectée de voir que son fiancé s'éloignait encore. On renouvela les fiançailles de 1837, après quoi Paul raconta en détail les années de son exil, comment il s'était engagé sous le père du capitaine Harry Smith; comment il avait échappé au naufrage du "Great-America"; comment il avait supporté la terrible épreuve du silence de sa fiancée, les idées noires qui l'avaient assailli et la joie qu'il avait ressentie en croyant que l'amnistie était générale.

Le son côté Jeanne raconta les ruses incroyables dont Charles Gagnon s'était servi dans ses amours, comment elle n'avait jamais oublié complètement son premier fiancé, et le bonheur qu'elle éprouvait de voir les projets de l'infâme traître déjoués à temps.

Il se faisait tard quand le patriote termina son récit, et chacun se retira dans sa chambre pour essayer de dormir. Le proscrit était devenu l'hôte d'Albert.

Le jour pointait à l'horizon quand les soldats de Montréal passèrent devant l'église de Saint-Denis.

Un habitant, muni d'un fanal, apparut sur le chemin du roi. Il salua les militaires selon l'usage du pays, et dit à Gagnon.

— Paul Turcotte est chez la veuve..... il est au lit depuis deux heures... du succès.

Guillet s'était entendu avec le traître de 1837 pour livrer le patriote.

Les soldats arrivèrent sans encombre à un arpent de la résidence de la veuve Duval. Ils mirent leurs montures au pas, et le traître qui tenait les devants, dit, en montrant une maison entourée d'arbres :

— Nous voici rendus ; c'est là que l'oiseau se cache.

Le chef de la petite troupe qui marchait à l'arrière s'avança et les autres cavaliers firent cercle.

— Un homme à chaque coin de la maison, leur dit-il, Walker et Gould vont entrer avec moi. Sam, tu tiendras nos chevaux.

— Il faut le ramener mort ou vif, dit Charles.

— Mort ou vif ! répétèrent les soldats.

Chacun ayant pris son poste, Field descendit de selle et frappa à la porte.

Le jeune Duval vint ouvrir. Le lieutenant fonça dans l'intérieur sans prononcer un mot. Albert devina le motif de cette visite. Au lieu de se laisser intimider il envisagea les militaires et leur demanda ce qu'ils voulaient.

Ceux-ci ne répondaient pas mais cherchaient à pénétrer du regard les chambres dont les portes étaient entr'ouvertes.

Field dit enfin :

— Vous n'êtes pas seul ici, je suppose, jeune homme ?

Albert répondit sur un ton très élevé afin d'être entendu du proscrit.

— Non je ne suis pas seul, des maisons comme la notre sont faites pour plusieurs.

— Elle est grande en effet votre maison pour cacher les criminels.

— Pour cacher les criminels, fit Albert toujours très fort, dites donc de suite ce que vous voulez.

— Et vous, dites de suite dans quelle chambre est Paul Turcotte, le chef patriote.

— Dans quelle chambre est Paul Tur.....

A ce point de la conversation, on entendit deux détonations au dehors. Les militaires se retournèrent. Jeanne qui écoutait tout se précipita dans la chambre de son fiancé. Il n'y était plus et le chassis était ouvert.

Elle poussa un cri et s'évanouit dans les bras de sa sœur.

DEUXIÈME PARTIE

LE CAPITAINE DU "SOLITAIRE"

CHAPITRE I.

DEUX VOLS AUDACIEUX.

Un petit homme maigre, nerveux, à la figure énergique mais sournoise, fumait son cigare, assis sur le péristyle de l'hôtel Albion, à Montréal, par un avant midi de mai mil huit cent quarante-deux.

Si l'on eut examiné cet homme avec attention, on eut vu que sa chevelure châtain assez longue n'était pas exactement de la même couleur que sa moustache et ses sourcils, et qu'il portait fréquemment la main à sa tête, comme pour enfoncer son chapeau ou autre chose.

C'était une de ces figures qui ne se laissent pas donner d'âge. Le regard perçant de cet homme nous disait qu'il était accoutumé à embrasser les grands horizons, et ses poses énergiques qu'il s'exerçait à être imposant.

Son costume n'avait rien de canadien. Il se composait d'un pantalon jaune gris, très large du bas, d'une veste blanche, d'un habit de velours noir et d'un chapeau gris à grands bords. Le devant de sa chemise était orné d'un diamant étincelant, et à sa chaîne de montre en or, pendait un lingot d'argent à l'état brut.

Ce petit homme n'était pas seul sur le peristyle de l'hôtel : mais il ne connaissait pas ses voisins et semblait vouloir lier connaissance avec eux. Lorsque ceux-ci, des sports américains qui se rendaient à la chasse ou des financiers en voyage d'affaire, disaient un bon mot, il leur souriait.

Harry McLean, — l'un des Américains — parla de jouer au billard avant le dîner. Ses compagnons n'acceptèrent pas tous ; il s'en trouva seulement deux : John Webb de Burlington et Cornelius Perkins de Chicago. Alors McLean se tournant vers le petit homme maigre lui lança un regard qui signifiait : "Voulez-vous être de la partie ?"

— J'accepte volontiers, monsieur, répondit l'invité.

Les quatre joueurs se levèrent de leurs sièges. McLean poussa alors un cri de surprise. La poche droite de son pantalon était déchirée, et son portefeuille contenant sept mille piastres était disparu.

A cette exclamation le petit homme maigre resta impassible.

— Mon portefeuille, continua l'Américain avec stupeur en montrant son pantalon déchiré ; on me l'a volé.

Ses compagnon regardèrent à terre d'abord et ensuite le voisin de droite de McLean qui était le petit homme maigre. Pas un muscle de sa figure ne bougea.

La victime du vol tournait autour de sa chaise sans avancer à rien.

—Prevenez la police, lui dit Webb.

Le petit homme s'était levé lui aussi :

—Votre portefeuille contenait beaucoup ? demanda-t-il.

—Mais sept mille piastres ; c'est beaucoup.

—C'est beaucoup en effet, répéta le petit homme en haussant les épaules.

McLean, Webb et Perkins entrèrent dans l'hôtel pour faire des perquisitions.

Cet établissement, étant de première classe reçoit souvent des malfaiteurs et des défalcataires fuyant leurs pays. Aussi on a vu plus d'une fois un individu souper un soir à l'Albion et le lendemain dans la prison de la ville.

Le petit homme n'était pas entré dans l'hôtel avec les Américains et Webb était resté pour lui tenir compagnie.

Le gérant de l'hôtel fit quérir le détective Michaud, le plus fin limier d'alors.

C'était un Canadien-français que son flair avait mis en vue. Il s'était distingué dans des affaires ténébreuses, et les banques et d'autres établissements importants l'employaient. Il ne portait ni barbe, ni moustache, avait les cheveux courts pour se déguiser à volonté, approchait la cinquantaine et n'était ni grand, ni petit, ni gros ni maigre.

Quand il arriva à l'Albion le petit homme entra derrière lui, et McLean le mit au courant de l'affaire.

—Nous étions assis en avant, dit-il, j'avais pour voisin ce monsieur, et il désigna le petit homme.

—Et quand vous vous êtes assis, aviez-vous votre portefeuille ? demanda Michaud.

—Je crois que oui, car je ne me suis pas aperçu ni mes compagnons, que mon pantalon était déchiré.

—Combien de temps êtes vous resté sur le peristyle ?

—Environ une demi heure.

—Y a-t-il quelqu'un qui s'est approché de vous ?

—Oui, les personnes qui sortaient de l'hôtel passaient derrière moi.

—Quel était votre voisin du côté du pantalon déchiré ?

—Ce petit monsieur qui regarde dans les registres.

—Vous le connaissez bien ?

—Pardon, c'est la première fois que je le vois. Je venais de lui proposer une partie de billard et c'est en me levant que j'ai constaté le vol.

Alors le détective demanda aux amis de McLean :

—Et vous autres le connaissez-vous ?

Ils répondirent qu'il leur était parfaitement inconnu.

Michaud examina d'un œil rapide ce petit homme en chapeau gris.

—Il était près de vous ? fit-il.

—Oh oui, assez pour mettre la main dans mon gousset.....

—Chut ! ehut ! il peut vous entendre.

Le détective demanda au gérant de l'Albion s'il connaissait cet individu Blumfield répondit que non ; que cet individu était venu à l'hôtel pour la première fois la veille au soir, lire les journaux et qu'il était revenu ce matin ; qu'il ne lui avait pas parlé et que pas un employé ne le connaissait ; qu'il avait acheté à la barre un paquet de cigares "Flores de Cuba" et pris un verre de brandy avec vermouth.

Sur cette réponse du gérant, McLean ordonna au détective de questionner cet inconnu et de le fouiller s'il ne donnait pas de réponses satisfaisantes, qu'il en prenait la responsabilité.

Fouiller un gentleman qui éblouit par ses diamants, c'est s'encourir une forte censure. Mais Michaud procédait sur les ordres de la victime.

Il s'avança vers l'inconnu et lui dit avec bonhomie :

—Monsieur, vous vous trouvez dans une circonstance où les innocents sont

confondus avec les coupables. Le portefeuille de monsieur McLean vient d'être enlevé : comme vous avez été longtemps à ses côtés, je suppose que vous n'avez pas d'objection à ce que je fasse des perquisitions sur votre personne.

Le petit homme s'était retourné aux premières paroles du détective et le regardait d'un air de mépris.

—Oh non, répondit-il en souriant dédaigneusement, js n'ai point d'objections. Sachez cependant que je suis le Senor Carvalho de Topez, le plus riche planteur de la Louisiane. Je ne saurais que faire des sept mille piastres de monsieur. Chacune de mes poches en contient autant.

En même temps il retourna ses poches à l'envers, faisant tomber sur les registres de l'hôtel, deux liasses de billets de banque ainsi qu'une quantité de pièces d'or et d'argent.

Puis il ajouta :

—Maintenant, monsieur, passons dans l'autre chambre, mais avant, comme vous ne me connaissez pas, lisez ceci.

—Ah, monsieur, quand même je vous connaîtrais, je vous fouillerais pareil : c'est mon devoir et mon droit.

—Votre devoir, c'est possible : votre droit ; hum ! Tenez, lisez.

Le détective, moitié par curiosité, moitié par prudence—il voulait savoir à qui il avait réellement affaire—lut la lettre que lui tendait le petit homme et contenant ce qui suit :

“Nouvelle-Orléans, 19 mars 1842.

“A monsieur Benjamin Oliver,

“Juge de la Cour Supérieure à New York.

“ Mon cher ami,

“ J'ai l'honneur de vous présenter par cette lettre monsieur Carvalho de Topez, le riche négociant dont je vous ai souvent parlé.

“ Vous vous rappelez que c'est ce monsieur qui était maire il y a deux ans, lors de votre voyage dans le Sud, et qu'il a profité de son temps de mairie pour frayer la voie à Francis Hunt, le gouverneur actuel de la Louisiane.

“ Il vous apporte des nouvelles de la famille et vous dira comment les affaires vont par ici.

“ Inutile d'en ajouter davantage, puisque monsieur Cavalho de Topez vous apprendra tout ce que vous voudrez, et vous saluera bien pour nous.

“ Bien à vous, votre ami,

“ HENRI LACAILLADE,

“ Chef de police à la Nouvelle-Orléans.”

Le petit homme, que nous appellerons maintenant Carvalho de Topez voulut faire lire d'autres papiers, mais le détective lui en montra l'inutilité et lui dit qu'il fallait se soumettre.

Tous deux passèrent alors dans une chambre voisine et Michaud ne trouva rien de suspect sur la personne de de Topez.

—Si nous étions en Louisiane, dit ce dernier après que les perquisitions sur sa personne furent faites, je vous soufflérais !

Et il continua à feuilletter le registre.

Le détective et l'Américain ne répliquèrent pas, contents de se tirer à si bon marché de l'insulte faite à un pacha.

Ils s'éloignèrent. Michaud demanda à McLean :

—Où sont payables vos billets, monsieur ?

—Mais à la Banque de Montréal.

—Je suppose que vous avez les noms des signataires.

—Dame oui, je les ai dans mon..... dans mon portefeuille ; mais je ne l'ai plus mon portefeuille ; cela ne fais rien je m'en souviens.

—Alors prenez une voiture immédiatement et allez donner ordre à la banque de Montréal d'arrêter quiconque se présentera au guichet des billets portant ces signatures.

—Tenez, vous avez bien raison ; j'étais trop bouleversé pour y penser. Venez avec moi, vous m'aidez encore.

—Pardonnez, j'aime mieux rester ici pour.....

Le détective n'acheva pas sa phrase. Il fut interrompu par le gérant de l'hôtel qui venait de constater la disparition de onze mille piastres et quelque chose en valeur et en argent.

Le voleur avait opéré avec une audace et une habileté incroyable. Il avait dû prendre la somme en moins de quatre secondes, en allongeant le bras par-dessus le comptoir, et cela en présence d'une vingtaine de personnes, pendant que le gérant additionnait un compte.

On conçoit l'ébahissement du détective Michaud en présence de cet autre vol, cependant il se contenta de dire bas à Blumfield :

—N'en parlez pas.....avertissez les banques.....

—Oui, mais il y a deux mille piastres en or.

—Allez toujours.

Pendant ce temps-là McLean avait appelé un cocher, stationné devant la porte et lui avait dit :

—Banque de Montréal ; fouettez.

A peine était-il sorti qu'un homme grand de six pieds, vêtu d'un pardessus léger de toile gris qui descendait sur la mi-jambe et coiffé d'une casquette dont la visière lui tombait sur les yeux, entra dans l'hôtel.

Sur son passage un employé de l'hôtel lève la tête et dit :

—Bonjour, capitaine Turcotte !

A ces mots, de Topez qui regarde toujours dans le registre, mu comme par un ressort électrique, se retourne en disant comme un homme qui rêve :

—Turcotte ! Turcotte ! qui parle ici du capitaine Turcotte ?

En même temps il s'éloigne du comptoir, s'avance vers le milieu de la salle et regarde le capitaine Turcotte, qui n'ayant pas entendue, continue dans le corridor.

Le petit homme était très excité. Il regarda si on l'observait ; le détective avait le dos tourné, les voyageurs ne s'en occupaient point.

Alors il se laissa tomber sur un divan et plongea sa tête dans ses mains. Il ne resta pas longtemps dans cette position, il se leva, ses yeux lançaient des éclairs. Il alla trouver l'employé qui avait dit : " Bonjour capitaine Turcotte ! "

—Quel est cet homme qui vient d'entrer, celui que vous avez salué ? lui demanda-t-il.

—C'est le capitaine Turcotte, Paul Turcotte, du " Marie-Céleste. "

—Le connaissez-vous très bien ?

—Je le connais comme cela.

—Et savez-vous ce qu'il fait ?

—Mais, monsieur, il est capitaine du navire le " Marie-Céleste. "

—Oui.....mais.....mais encore..... ?

Carvalho de Topez parlait comme un homme qui veut tout savoir sans rien demander. L'employé ne devinait pas sa pensée.

—Le capitaine Turcotte, répondit-il encore une fois, est capitaine d'un brick qui s'appelle le "Marie-Céleste." Il vient ici rencontrer ses armateurs.

—Ah bon, et le "Marie-Céleste" est dans le port ?

—Aujourd'hui il y est encore.

—Il va donc partir bientôt ?

—Il devrait l'être.

De Topez s'en alla et revint agrès avoir fait deux ou trois pas.

—Est-il marié ? demanda-t-il vivement.

—Qui ? le "Marie-Céleste" ?

—Non, non, Turcotte.

—Je ne sais pas. Dans tous les cas, il y a une femme à bord : qu'elle soit la sienne ou celle d'un autre elle n'est pas laide.

—Il y a une femme à bord ? Comment est-elle cette femme ?

—Elle a l'air très distingué.

—Et comment encore ?..... Quel âge ?..... Trente ans ?.....

Oh non pas tant que cela.

—Les cheveux noirs, châtains ?

—Oh ! je ne sais pas au juste ; elle n'a fait que passer ici. Je l'ai trouvée très jolie.

A ce moment McLean, rouge comme un apoplectique, rentrait dans l'hôtel.

—Avez-vous des nouvelles ? lui demanda le détective en allant à sa rencontre.

—Des mauvaises, répondit l'Américain. Les sept mille piastres ont été payées à un inconnu qui sortait de la banque comme j'y entrais.

Cavalho de Topez qui prêtait l'oreille poussa un soupir de soulagement.

Le détective Michaud apprenait presque en même temps que les chèques volés dans le coffre-fort de l'Albion avaient été payés dans les différentes banques à un inconnu.

—Cinq cents piastres pour vous, et les dépenses à part, lui dit McLean, si vous pincez mon voleur.

—Oh, monsieur McLean, je ferai mon possible, soyez certain, pas tant pour les cinq cents piastres que pour avoir le plaisir de pincer cet adroit filou. Je vais transporter mes pièces sur un autre terrain. Il est maintenant onze heures, je viendrai vous voir à une heure.

Le limier eut encore un entretien avec le gérant Blumfield, écrivit quelques notes sur son calpin, et sortit pour aller exercer son flair. Il avait une belle occasion.

Carvalho de Topez ne fut pas longtemps sans sortir lui aussi.

Il prit la direction de l'ouest et descendit au bord de l'eau. Il marcha longtemps sur les quais, regardant le nom des navires.

À la hauteur de l'église Bonsecours, il s'arrêta devant un voilier peint en noir et sur l'avant duquel était écrit en lettres blanches les mots "Marie-Céleste."

Carvalho de Topez s'était appuyé sur un tas de pierre puis examinait.

On faisait les derniers préparatifs de départ.

Le petit homme examina longtemps ce navire. La vue d'une femme encore jeune qui se promenait dans l'intérieur, sembla surtout l'intriguer.

Il s'approchait autant que possible pour distinguer les traits de cette femme sans être remarqué. Cependant il le pouvait difficilement, le quai était encombré de marchandises. Voyant cela il entra au bureau de la compagnie Hearn & Scott et eut avec le teneur de livre la conversation suivante :

—Quand part le "Marie-Céleste," s'il vous plaît monsieur ? demanda de Topez.

—Demain matin, au jour, répondit le teneur de livres.

—Pouvez-vous me dire pour où ?

—Pour Gênes, en Italie.

—Ah !

—Oui, monsieur.

—Et de combien d'hommes se compose l'équipage ?

—De neuf.

—Pas de passagers, n'est-ce pas ?

—Non.

—Alors le capitaine et son équipage seulement ?

—Plus une dame et un enfant, j'oubliais.

—Et pouvez-vous me dire si c'est la femme du capitaine ? demanda de Topez en se penchant vers son interlocuteur.

L'employé répondit en souriant :

—Depuis quand les capitaines de la compagnie Hearn & Scott amènent-ils en mer les femmes des autres ?

Le teneur de livres s'impatientait, il eut envoyé cet intrus au diable si ses regards n'étaient pas tombés sur les diamants du petit homme. Il vit qu'il avait affaire à un riche et patienta.

De Topez demanda :

—Vous m'avez dit que le "Marie-Céleste" allait à Gênes ; y va-t-il directement ?

—Sa cargaison est complète, et s'il arrête quelque part ce sera à Gibraltar.

—Vous en êtes certain, monsieur ?

—Positif même.

—C'est bien, monsieur, je vous remercie beaucoup, mais je vous ai dérangé, je crois.

—Cela ne fait rien du tout. Vous êtes étranger, je pense ?

—Tiens, comme on me reconnaît partout. Je viens de la Louisiane, voyez-vous, et par-là on porte l'habit de velours et la veste blanche.

—Ah oui.....

—Merci encore une fois.

Le petit homme salua et sortit.

Il erra pendant quelque temps sur les quais, la tête basse, et l'air pensif comme quelqu'un qui cherche à résoudre un problème difficile.

Puis il arrêta le premier cocher libre qu'il rencontra et lui dit :

—Rue Sanguinet, numéro trente-huit.

CHAPITRE II.

LE NO 38 RUE SANGUINET.

La maison qui porte le No 38 rue Sanguinet est en brique et d'assez belle apparence. Elle est la dernière d'un bloc comprenant quatre logements. Sur la porte d'entrée est une plaque en marbre avec l'inscription :

"PENSION PRIVÉE."

Inutile de lire cette inscription pour savoir que c'est là une maison de pension. Il suffit d'y voir entrer les gens à toute heure du jour et de la nuit.

Dans le quartier cette maison a bon nom. Elle est tenue par un couple assez vieux et sans enfants, qui prend des pensionnaires à l'année, au mois ou à la semaine.

Là établissent leurs quartiers des étudiants ou d'autres personnes que leurs occupations retiennent à Montréal. Souvent aussi un touriste, venu pour quelque temps dans la métropole et fatigué du brouhaha qui se rencontre ordinairement dans les hôtels, loge à la maison dont nous parlons.

Cinq minutes après la conversation à laquelle nous avons assisté sur le quai Bonsecours, une voiture déboucha sur la rue Sanguinet et s'arrêta devant le no 38. De Topez en descendit. Il paya le cocher qui partit en fouettant sa bête, tandis que le nouvel arrivé se dirigeait vers la porta d'entrée.

Distrait sans doute, il tira sur la sonnette contre la coutume des habitués de la maison. Mais avant qu'on ouvrit, le petit homme maigre poussa dans la porte et monta à sa chambre au second étage.

— Cette damnée perruque, fit-il en entrant, j'ai failli la perdre et elle a failli me perdre !

Puis il enleva sa perruque qu'il jeta sur le chiffonnier. Il apparut alors un tout autre homme.

Au bruit qu'il fit dans la chambre un pensionnaire, couché sur un canapé, la figure contre le mur, se retourna.

Ce pensionnaire se leva sur son séant et dit au nouvel arrivant :

— Nous avons fait un coup de maître !

Le petit homme maigre répondit en souriant :

— La police est sur les dents ; les gares et les quais sont surveillés ; on télégraphie partout.

— Ah ! ah ! moi qui ai demandé le chemin à un constable !

— Sans les papiers de ce senor Carvalho de Topez, on me filait.

— Vous avez trouvé moyen de les montrer ?

— Ah oui ! Mais tiens, j'ai bien craint quand je t'ai jeté le portefeuille de ce gros papa McLean..... Imagine-toi que j'ai fait une scène dans l'hôtel et si ce n'eût été de cette damnée perruque qui ne tient pas je me serais pris avec le détective.

— Et moi j'ai voulu me prendre avec le caissier de la Banque de Montréal, parcequ'il m'a demandé qui j'étais ; je lui ai répondu qu'il m'insultait et qu'il m'en rendrait compte devant les directeurs de la banque.

Ecoute, Jos, il faut laisser la ville au plus tôt, tu le sais comme moi. Les limiers de Montréal sont fins et si nous restons ici, nous serons pris, toi surtout. Je t'ai trouvé une bonne occasion de sortir de la ville ; non seulement tu y trouvera ton salut, mais tu me rendras un grand service ; tu acquitteras ta dette de reconnaissance envers moi.

En prononçant ces paroles le petit homme devint grave. Il alla au fond de la chambre puis revint vers la porte dont il poussa le verrou. Alors s'appuyant sur le chiffonnier, il continua ainsi en regardant son compagnon assis devant lui :

— Si aujourd'hui, Jos, tu es libre ; si heureux sans tracasseries, tu mènes l'existence des favoris de la fortune ; si tu peux sans contrainte donner libre cours à tes passions, marcher la tête haute dans la rue, avoir à ta disposition les boissons les plus délicieuses, à qui dois-tu tout cela ? Réponds franchement, Jos, à qui dois-tu cela ?

— Mais c'est à vous, Buscapié, à vous seul.

Mais il avait donc un autre nom que celui qu'il s'était donné à l'Albion, le petit homme maigre.

— Eh bien, je le répète, il se présente aujourd'hui une occasion unique de solder ta dette envers moi. En même temps tu échapperas aux poursuites de la police.

— Cette occasion, je ne la connais pas, capitaine Buscapié.

— Je vais te l'apprendre. Tu ne connais pas non plus mon histoire—Et personne sur le "Solitaire" ne la connaît—Quand je te l'aurai racontée tu comprendras la portée du service que je te demande.

C'est à la suite d'une affaire malheureuse, que je me suis fais marin, d'abord ; pirate, ensuite..... Je suis né, dans un petit village qu'il y a en ligne droite avec Montréal en gagnant les Etats-Unis. J'y suis presque toujours resté jusqu'à l'âge de vingt-trois ans. A cette époque, j'aimais

une jeune fille ; j'avais même conquis son amour, quand un rival a surgi et m'a supplanté par des moyens bas... Jusqu'alors ce jeune homme avait été mon ami ; depuis je le regardai comme un traître, indigne de la confiance de ses compagnons... Un soir que, malgré tout cela, je luttais de galanterie, j'eus avec ce rival un petit démêlé et je lui dis qu'il m'avait supplanté mais qu'il le payerait cher..... Peu après, ne pouvant épouser celle que j'aimais, je quittai mon village, mais le souvenir de cette jeune fille ne m'a jamais laissé, bien que je savais qu'elle m'eut oublié... Souvent au milieu des brillantes fêtes du bord, j'ai pu paraître joyeux, cependant je souffre continuellement.....

Le petit homme s'arrêta comme affecté par un souvenir lointain.

—Eh bien, Jos, continua-t-il après un instant de silence, la personne que j'ai tant aimée, à qui je pense sans cesse, est aujourd'hui sur le "Marie-Céleste." Ce navire est dans le port de Montréal, prêt à lever l'ancre demain pour l'Italie... Fille ou femme il me la faut !

En même temps le petit homme donna du poing sur le chiffonnier puis continua ;

—Tu n'es pas connu du capitaine du "Marie-Céleste."

—Pas plus que du gouverneur du Canada.

—Nous enlèverons cette femme. Pendant que je me rendrai appareiller pour guetter le "Marie-Céleste," en mer, toi tu t'engageras sur ce navire.

—M'embarquer sur le "Marie-Céleste !"

—Oui, comme matelot. Tu vas mettre de vieux habits. On te prendra pour un pauvre diable... Tu demanderas à être engagé pour la traversée ; tu parles espagnol, tu diras que tu veux aller retrouver tes parents, en Espagne, et que tu n'as pas d'argent..... Enfin tu peux en inventer beaucoup...

—Mais, Buscapié, on va se douter de quelque chose.

—On ne se doutera de rien, si tu agis comme toujours, avec habilité, avec audace. C'est la manière la plus simple d'écarter la police qui est sur ta piste.

—Moi qui m'étais déjà essayé la soutane qu'il y a dans la valise...

—Ah, Jos, tu as l'air de rejimber, ce n'est pas bien. Est-ce ainsi que je me suis conduit envers toi, l'année dernière, lorsqu'au prix de ma vie, j'ai racheté ta liberté ? Sans moi tu moisirais au fond d'un bagne. Je n'ai qu'à dire un mot, qu'à te retirer ma protection et tu vas terminer ta vie dans un cachot.

Le petit homme maigre faisait allusion à l'événement suivant :

Le 13 août 1841, étant à la hauteur de l'île Sandy-Hook, dans l'état du New-Jersey, il avait vu un individu portant le costume des détenus du pénitencier de Sing-Sing, se jeter à la nage et se diriger vers la ferme. Le nageur ayant aperçu un gardien sur la rive, changea de direction, mais le gardien avait reconnu le prisonnier. Aussitôt il sauta dans une chaloupe et se mit à sa poursuite. Alors commença sur la rivière une chasse à l'homme. Le prisonnier, luttant pour sa liberté, nageait avec une rapidité étonnante ; le gardien, dans l'espoir d'une récompense, faisait tous ses efforts pour s'emparer de l'évadé. Le forçat commençait à perdre ses forces et le gardien l'atteignait, mais au moment où il allait le saisir par ses vêtements, une balle lancée par un homme qui doublait la pointe de Sandy Hook, en canot, le coucha dans son embarcation et en même temps l'inconnu qui montait le canot saisit le détenu, à bout de forces, le hissa dans son esquif et fit force de rames vers un formidable quatre-mâts qui se balançait au large.

Le détenu déclara qu'il avait fait une tentative désespérée pour s'évader de Sing-Sing, où il était enfermé pour la vie, et raconta ainsi ses aventures.

Il s'appela John O'Connors. Commis dans une banque de la rue Wall, à New-York, il nourrissait depuis longtemps l'idée de vider la caisse et de lever le pied. Un jour, se trouvant seul avec un autre employé dans la banque, il ouvrit le coffre-fort et mit des valeurs dans ses poches. Sur le point de s'élan- cer dans la rue, son compagnon eut connaissance du vol et se précipita pour

arrêter le voleur. Ce dernier, sortant un pistolet, lui fit sauter la cervelle. On accourut au bruit de la détonation et O'Connors, trouvé un pistolet encore fumant à la main, et des valeurs sur lui, fut arrêté. Sa victime fut relevée agonissant. On fit le procès de l'employé meurtrier, qui fut condamné à mort. Mais ayant fait casser le premier jugement, il fut condamné à aller terminer sa vie à Sing-Sing.

Il y était depuis deux ans quand il fut délivré par Buscapié, alias de Topez. Depuis ce jour, John O'Connors devint Jos Matson et vécut sur le navire de son sauveur, le "Solitaire," menant la vie de pirate.

Le petit homme maigre avait rencontré dans O'Connors un homme de taille à seconder ses hardis projets.

Maintenant que nous connaissons l'histoire de ce nouveau personnage, retournons dans la chambre du No 38, rue Sanguinet. Nous apprendrons plus tard celle de Buscapié.

Le petit homme avait prononcé ses dernières phrases dans un état voisin de la colère.

—Capitaine, répondit Jos Matson d'un air résolu après avoir réfléchi, après s'être passé la main dans les cheveux, je m'embarquerai sur le "Marie-Céleste" et quelques soient les circonstances vous aurez la femme qui était à bord.

—Brave Jos, tu n'es pas ingrat.

—Mais je n'ai pas de vieux habits, capitaine Buscapié.

—J'ai pensé à tout. Tu en auras. Un vieux juif qui tient magasin sur la rue Craig en a d'aussi vieux que lui.

Et le petit homme sourit.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, continua-t-il, je vais courir chez le juif et nous ferons les conventions à mon retour.

Cinq minutes après, Buscapié était de retour dans la chambre du no 38 rue Sanguinet avec une paire de pantalon brun d'apparence pauvre, un habit noir dont le dos était rougi par une longue exposition au soleil et une chemise de flanelle grise, et faisait des conventions avec Jos Matson.

—Comprends-moi, lui disait-il entre deux tons : quelques soient les circonstances il me faut cette femme qui est à bord du "Marie-Céleste"..... Je pourrais faire comme je fais ordinairement, fondre sur le navire, massacrer l'équipage et m'emparer de la femme..... Mais non, le "Marie-Céleste" voyage sous le pavillon américain..... Cette nation est à bout de mes tours d'audace..... Cependant n'épargne rien..... Adresse-toi de préférence aux gens non mariés—que rien n'attire vers le pays—leur représentant l'avenir aventureux, plein de plaisir qui les attend..... dès que tu auras deux ou trois hommes pour toi, cela suffira..... Cette fiote et cette poudre feront le reste : ce sont des narcotiques puissants qui plongent dans un profond sommeil ceux qui les respirent quelques secondes..... Il faut que les marins du "Marie-Céleste"—ceux que tu n'auras pu gagner—n'aient pas connaissance de ce qui se passera à bord..... En un mot il ne faut laisser aucune trace de notre passage sur le "Marie-Céleste," autrement c'en est fait de nous.....

Le petit homme tendit à son compagnon une petite fiole soigneusement cachetée et contenant un liquide incolore. De plus il lui remit un paquet pouvant contenir trois onces d'une poudre blanche.

Puis, il continua toujours sur le même ton :

—Ne tue qu'en dernier ressort, mais tue s'il le faut : je te guetterai avec le "Solitaire." J'attirerai l'attention du "Marie-Céleste" par des signaux de détresse et il viendra de lui-même se jeter dans nos filets... Nous enlèverons la femme et nous laisserons le navire continuer sa marche... Et un bon matin, les matelots qui n'auront pas voulu t'écouter, s'éveilleront d'un long sommeil sans savoir ce qui s'est passé... Quant à toi, Jos, je me suis aperçu que tu voulais supplanter mon second, tu as là une belle occasion..... Ainsi, n'oublie pas ce

que je viens de te dire... Patience ; tu ne porteras pas longtemps ces vieux habits...

Jos Matson examinait les habits en faisant une grimace de dégoût. Il lui répugnait de changer son costume fashionable contre celui d'un "struggle for life."

Cependant l'ancien détenu de Sing-Sing n'était pas homme à reculer devant les difficultés, ni devant l'audace que demandait le plan proposé par Buscapié.

Il avait bien fait des coups, il était sorti de bien des impasses ; il avait joué d'audace bien des fois depuis sa tentative de vol à New-York. De nouveau il allait se lancer dans une entreprise qui n'était pas la moins hasardée ni la plus facile. Il ne parlait pas, mais pensait. Il dit seulement en changeant d'habits.

—Capitaine, je ne demande qu'une chose, si je survis à cette entreprise hasardée, si je retourne sur le "Solitaire" rappelez-vous que j'aurai risqué pour vous ma liberté, ma vie...

—J'ai risqué ma vie pour toi, Matson, tu t'en es souvenu, tu risques ta liberté pour moi, je m'en souviendrai... La prochaine fois que je te serrerai la main, je la serrerai au second du "Solitaire."

Alors Jos Matson rabattit son chapeau sur ses yeux, sortit de la maison sans être remarqué, descendit la rue Sanguinet jusqu'à la rue Craig en marchant le long des maisons, traversa le Champ-de-Mars, descendit la Place Jacques-Cartier et arriva au quai Bonsecours.

Il vit, comme son maître le lui avait dit, qu'on mettait la dernière main au chargement du "Marie-Céleste."

S'étant approché des travailleurs, il demanda à voir le capitaine. Un matelot l'introduisit à bord et le conduisit à une cabine.

—Vous êtes le capitaine ? fit Matson en se décoiffant devant un homme qui écrivait sur une petite table.

—Oui, répondit l'interrogé, qu'est-ce qu'il y a ?

—Je viens vous demander de m'engager pour le temps de la traversée..... Ma famille habite Barcelone. J'ai quitté le pays il y a six mois pour venir tenter fortune en Amérique... Mais aujourd'hui je suis plus pauvre qu'au moment de mon départ... Je suis obligé de mendier mon passage.

—Ce n'est pas en Espagne que nous allons, répondit le capitaine en regardant cet homme ; d'ailleurs les règlements de la compagnie défendent de prendre des passagers, à moins d'une autorisation spéciale.

Matson répondit en retournant le bord de son chapeau :

—Vous n'allez pas en Espagne, mais rendu en Italie il me sera facile de gagner le pays..... Je ne demande pas à m'embarquer comme passager ; je connais le métier et je vous aiderai comme matelot... Un homme de plus ne nuit pas

Le capitaine qui continuait d'écrire, reprit :

—Nous n'avons besoin de personne, mon ami. Cela ne se fait jamais sur le "Marie-Céleste."

—Mais, capitaine, je n'ai que cette occasion de regagner mon pays, de revoir ma famille. C'est une charité que je vous demande au nom de Dieu et au nom de ce qui vous est le plus cher après lui...

A ces mots le capitaine du "Marie-Céleste," le proscrit de 1837, veut faire un acte de charité, et il ne veut pas refuser cet homme qui demande au nom de Dieu et au nom de ce que lui, Paul Turcotte, a de plus cher après Dieu. Il connaît trop ce que c'est d'être séparé des siens.

Il se leva pour aller échanger quelques mots avec son second, puis il revint en demandant à l'ancien forçat :

—Quel est votre nom ?

—Riberda Petro.

—Et vous voulez faire la traversée ?

—Oui ; je vous assure que je vous aiderai.

—C'est bien ; vous ferez partie de l'équipage jusqu'à Gênes..... En attendant le souper allez aider au chargement..... Vous avez votre bagage avec vous ?...

—C'est tout ce que je possède, répondit Matson en montrant ses vêtements... J'ai vendu tout ce que je possédais pour m'acheter de quoi manger.

Le lendemain matin, à cinq heures, le "Marie-Céleste" levait l'ancre après avoir rempli les formalités d'usage. Et comme un bon vent gonflait ses voiles, il disparaissait bientôt dans les détours du Saint-Laurent.

Le détective Michaud avait employé l'après-midi du jour précédent à chercher l'habile filou qui avait pillé le coffre-fort de l'Albion et le gousset de monsieur McLean.

Il avait fait surveiller les gares et les vaisseaux des lignes régulières en partance. Il avait mis sur la route les plus fins limiers, et le soir après avoir arrêté trois innocents, après avoir visité les lieux suspects ; après avoir télégraphié dans vingt-deux villes et villages, et interrogé cinquante cochers de place, après être retourné quatre fois à la Banque de Montréal et avoir questionné tous les employés, depuis le caissier jusqu'au balayeur, il était revenu aux quartiers généraux de la police, en disant au chef Hood :

—Il n'y a que le diable pour arrêter ce voleur !

Le chef de police tenait alors un papier à la main.

—Prenez courage, dit-il au détective, le Louisianais que vous avez soupçonné à l'Albion se nommait ?...

—Carvalho de Topez.

—Alors écoutez le télégramme que je reçois à l'instant de Pittsburg, état de Pennsylvanie.

“ Pittsburg, 1 heure p.m., 13 mai 1842.

“ Arrêtez un individu qui voyage sous la nom de Carvalho de Topez. Son signalement est comme suit : Entre vingt-cinq et trente-cinq ans ; taille, cinq pieds et demi, maigre, figure osseuse, teint bronzé, pommettes des joues très saillantes, yeux bleus, cheveux châtains, petite moustache, est habillé ordinairement en bleu marin, porte chapeau panama. Est français d'origine, a une voix gutturale, un parler bref. Articule bien ; parle français et anglais, mais en mêlant des mots espagnols. Fume beaucoup. On ne sait pas son vrai nom, s'appelait ici Lorge. Plusieurs pensent que c'est Buscapié, le pirate.

“ Est accompagné de son complice. Signalement : Entre cinquante et cinquante-cinq ans ; plus grand que l'autre, figure rougie, cheveux noirs. Américain de naissance, ne parle pas français, mais anglais et espagnol.

“ Lorge a assassiné et volé—dans la nuit du 2 au 3 courant—de complicité avec l'Américain qui l'accompagne, Carvalho de Topez, millionnaire Louisianais, se rendant à New-York avec \$3,800 sur lui. On les croit à Montréal. Peuvent être trouvés dans quelque hôtel tranquille ou dans une maison de pension fashionable. Récompense de \$1,000 pour l'arrestation de chacun d'eux.

“ Toute information sera payée raisonnablement.

“ Pennsylvania, Detective Agency,

“ Pittsburg, Penn.”

A la lecture de cette dépêche Michaud bondit sur son siège et dit au chef de police :

—Je m'en doutais ; ces deux individus ont encore agi ensemble ce matin. Donnez-moi vite trois hommes vigoureux et s'il n'est pas trop tard je vous

amènerai ces deux coquins vivants ou morts.

Michaud sauta en voiture avec trois policiers.

A neuf heures le détective apprenait d'un cocher de la rue Saint-Paul que vers midi un individu, répondant au signalement donné, l'avait engagé pour une course dans le bas de la rue Sanguinet.

Aussitôt le limier se rend à la maison indiquée. Il descend de voiture et entre, suivi de deux constables.

Là, une femme lui dit que les deux pensionnaires sont partis—l'un sans qu'elle en ait eu connaissance, l'autre, le petit homme maigre, depuis trois quarts d'heure environ—qu'ils avaient payé et laissé une petite valise dans la chambre.

Le détective monte en haut. Il ne trouve rien, ce n'est une perruque entortillée dans des habits de toile.

Il se sent plus proche des voleurs, court à la gare du Grand-Tronc, toujours accompagné de ses policiers.

Après avoir interrogé les gardiens, il acquiert la certitude que le petit homme maigre a pris passage à bord de l'express de Boston, partie depuis trente-cinq minutes. Alors il lance à toutes les stations la dépêche suivante :

“ A bord de l'express de Boston, petit homme maigre, yeux bleus, pommettes des joues saillantes ; veste blanche, habit de velours noir ; pantalon gris bleu ; arrêtez-le sans faute. \$1,500 de récompense.”

Et on lui répond sur toute la ligne :

“ Personne à bord n'a ce signalement.”

CHAPITRE III

LE ROI DES PIRATES

Buscapié ! ce nom est une légende pour les habitants des côtes de la Caroline, de la Géorgie, de la Floride, du Vénézuéla et de plusieurs îles des Antilles. Aujourd'hui même que celui qui le portait est disparu de ce monde, on n'a qu'à le prononcer pour rappeler des scènes de piraterie effrayantes, dont les côtes nommées ont été le théâtre de 1840 à 1845.

A cinq milles des côtes du Maryland se trouve une petite île que les géographes omettent, mais que les habitants du pays ont baptisée du nom de Jones. Elle semble avoir pris naissance à la suite d'un affreux cataclysme qui l'a séparée du continent pour la lancer au large où elle lui tourne le dos comme un enfant rancuneux.

C'est bien l'air qu'elle a avec sa forme de demi-circonférence dont les deux extrémités regardent la mer. Ses côtes sont taillées à pic, de sorte qu'un navire de gros tonnage s'en approche facilement sans être aperçu des gens de la terre ferme.

L'île Jones est fournie de la plus luxuriante végétation. Les peupliers, les trembles, les cèdres entrelacent leurs branches dans une amitié fraternelle, et rivalisent, pour élaner vers les nues, leurs cimes altières.

Elle fut pendant longtemps un repaire de pirates. Située sur le passage des vaisseaux du sud qui se rendent à New-York, on s'y cachait pour fondre subitement sur eux et faire l'abordage, tandis qu'à terre on n'avait connaissance de rien.

La journée où les deux vols audacieux se commettaient à Montréal, un navire était ancré dans la baie de l'île Jones. C'était le “Solitaire.” Le capitaine était absent depuis une semaine. Parti avec son caissier Matson pour un voyage de deux jours à Washington, il n'était pas revenu et aucune nouvelle le touchant n'était parvenue à bord.

Le soin du navire était resté à Hermienk, un fier second, gaillard résolu,

ancien charpentier de navire, qui avait échangé la hache d'équarissage contre celle de l'abordage.

—Si l'un de nos hommes n'est pas revenu après-demain, dit-il aux pirates, nous irons à Washington, humer l'air.....

Là dessus les pirates descendirent dans leurs cadres pour la nuit.

C'était un curieux vaisseau que le "Solitaire." Construit pour être une frégate et non un corsaire, il avait la solidité du premier sans la vitesse du second. Aussi Buscapié avait-il cru nécessaire de lui ajouter un quatrième mât, ce qui lui donnait un air cocasse.

Ses proportions étaient colossales : deux cents pieds de la poupe à la proue. et quarante dans son extrême largeur. Il avait quatre étages et deux ponts ; le grand mât mesurait soixante pieds de hauteur et à sa base il fallait trois hommes se tenant par la main pour lui faire une ceinture.

La cabine du capitaine Helpin était devenue celle de Buscapié.

Avant la fin des deux jours accordés par Hermienk, Buscapié arriva sur le navire. Son accoutrement était celui d'un prêtre américain.

A son arrivé sur le "Solitaire" une cinquantaine d'individus à mine rébarbative et dont on n'eut jamais soupçonné la présence à bord, débordèrent sur le pont par toutes les issues, et serrèrent la main au capitaine.

L'un d'entre eux lui dit :

—Il me semblait, capitaine, que vous étiez parti pour deux jours seulement.

—Avez-vous été contrarié ? demanda un autre.

—Et Matson ? fit un troisième.

—En effet, j'étais parti pour deux jours seulement, répondit le chef pirate, mais il est survenu un incident qui a changé l'itinéraire de mon retour, et qui m'a séparé de Jos... Tenez. écoutez, que je vous raconte cela :

Et il raconta comment il avait rencontré à Washington, le Louisianais Carvalho de Topez ; comment il l'avait poignardé jusqu'à la mort, en dehors de la ville pour lui enlever son argent ; comment il avait été reconnu comme étant Buscapié ; comment on avait surveillé les routes conduisant à la mer ; comment, suivi de près, il s'était sauvé en Canada, avec son compagnon et ce qu'il avait fait à Montréal ; pourquoi Matson n'était pas revenu avec lui ; comment il avait résolu d'enlever la femme à bord du "Marie-Céleste," qui était, selon la probabilité, celle qu'il aimait tant.

Puis il termina en disant :

—Or ça, les gars, nous mettrons à la voile après dîner pour aller guetter le briik à sa sortie du golfe Saint-Laurent... Il y a quinze jours que vous flânez, et vous aurez encore du bon temps jusqu'à l'attaque... Mais je vous le dis et vous le répéterai, il ne s'agit pas de faire du massacre, mais de l'ouvrage propre..... Sans cela j'eus ramené Jos avec moi...

—Oui, oui, répondirent les matelots, nous nous en souviendrons !

Pendant ce temps-là Matson, alias Riberdo, accomplissait sa mission sur le "Marie-Céleste," qui consistait à corrompre l'équipage de cinq jeunes Canadiens-français des environs de Québec, de deux Danois, d'un Norvégien et d'un Allemand.

Les Canadiens-français étaient très attachés à Paul Turcotte, surtout depuis qu'il leur avait raconté dans le port de Saint-Jean de Terre-Neuve ses aventures de 37-38. Ils appartenaient à des familles pauvres mais honnêtes.

Matson vit qu'il serait difficile de semer la discorde parmi eux. Quant aux matelots étrangers, ils appartenaient à la classe de vagabonds qui n'ont ni patrie ni famille, qui font tous les métiers, qui s'engagent sur un navire si l'on veut les engager sans souci du pavillon sous lequel ils voguent ; braves gens du reste mais sans religion et sans morale.

Ce fut l'opinion que Matson eut de ses compagnons. Peu d'espoir du côté des Canadiens-français, si ce n'est dans le narcotique : quand aux étrangers, avec des promesses et de l'argent on en viendrait à bout.

A bord on était satisfait de la conduite du nouveau compagnon, et le capitaine disait que c'était un bon matelot.

Le soir du cinquième jour, après le départ de Montréal, le "Marie-Céleste" perdait de vue les côtes de Terre-Neuve. L'équipage était resté sur le pont à regarder les lumières des phares qui disparaissaient les unes après les autres comme des cierges qu'un enfant de chœur éteint après le salut du soir.

Auger, appuyé sur le bastingage, chantait d'une voix plaintive et harmonieuse, les couplets suivants que le vent emportait à une grande distance :

—Chère Virginie, les larmes aux yeux,
Je viens te faire mes adieux ;
Je vais partir pour l'Amérique.
Déjà c'est le soleil couchant, voilà mon brick,
La voile est mise au vent.

Elle disait : Beau matelot,
Toi qui navigue sur les eaux,
Il arrivera un naufrage,
Qui fera périr ton équipage ;
Et moi qui reste ici maintenant,
Je vivrai seule, sans amant.

—Chère Virginie, ne crains donc rien ;
Je suis le premier marin.
Ah ! je connais le pilotage,
Je suis sûr de mon vaisseau.
Il n'arrivera aucun naufrage,
Quand je serai sur les eaux.

Ces chansons-là, si canadiennes, impressionnaient vivement le capitaine Turcotte qui les avait chantées lui-même ou entendu chanter autrefois à Saint-Denis.

—Tu chantes bien, dit-il à Auger, et c'est comme cela qu'on les chante là-bas.

Le capitaine était ému par l'obsession d'un souvenir datant de 1837-38.

Puis, tout-à-coup, il dit à Longpré, un autre de ses matelots :

—Et toi, raconte-nous donc une de tes histoires de revenant, nous allons nous croire en plein Bas-Canada.

Longpré était un ancien trappeur qui avait parcouru les forêts canadiennes à la poursuite du caribou et navigué dans le golfe, en pêchant la morue.

Il donnait une couleur locale, pleine d'intérêt, à ses récits effrayants, où les revenants, les loup-garous et les feu-follets ne jouaient pas le moindre rôle.

Il se rendit volontiers aux demandes de l'équipage, et à la fin de ses narrations il était invariablement entouré par tous les matelots.

Longpré s'assit donc sur le banc de quart et ayant allumé sa pipe, il commença une de ces histoires fantastiques qui lui donnaient un certain prestige auprès des autres matelots. Il parla longtemps, captivant l'attention de tous.

CHAPITRE IV

EN MER

La nuit était tombée complètement, très obscure, et les phares de Terre-Neuve avaient disparu, quand Longpré eut terminé son histoire.

Le capitaine avait la tête basse ; sa pensée était ailleurs. Elle était là-bas sur les bords du Richelieu, à cinq ans en arrière.

Les matelots entrèrent dans la cuisine, excepté Auger et Morin, le premier faisant son quart et l'autre agissant comme timonier.

Madame Alvarez se montrait rarement sur le pont, passant le temps dans sa cabine avec son jeune enfant. Après le souper elle était venue respirer le grand air sur la passerelle, avait parlé au capitaine qui lui avait demandé si elle était confortable dans sa cabine, si elle avait besoin de quelque chose, de ne pas se gêner, et elle s'était retirée de bonne heure pour la nuit.

Les matelots se retirèrent successivement dans leur cabines. Riberda ne se coucha pas, il sortit en disant :

— Moi, je ne m'endors pas, et je vais aller causer avec Auger et Morin.

Il raconta à ces deux hommes une histoire dans laquelle des matelots, partis de la baie de Campêche, à bord d'un navire chargé de bois précieux, avaient jeté le capitaine à l'eau et vendu la cargaison et le navire à leur bénéfice.

— Si cela arrivait sur le "Marie-Céleste," fit-il en riant et en observant ses interlocuteurs, quelle bonne aubaine ce serait pour nous, nous aurions de quoi vivre comme de grands seigneurs.

— Vous voudriez qu'il y eut une mutinerie à bord ? demanda Auger, sur un ton qui signifiait : "Vous parlez curieusement vous."

Le pirate comprit que ces deux hommes ne deviendraient pas ses adeptes.

— Non, répondit-il, une simple supposition. Je pensais à ces pauvres diables, comme nous tous et qui se sont mis riches par leur audace.

— Leur audace, reprit Morin, dites plutôt leur lâcheté.

— Comment ?

— Vous appelez cela de l'audace vous, quand tout un équipage se range contre son capitaine pour le faire mourir. Vous confondez les mots.

Les trois marins se mirent à rire et Auger ajouta :

— Ne parlez plus comme cela, vous vous ferez du tort.

Si les deux Canadiens eussent vu à travers les ténèbres la figure que faisait Riberda, ils eussent compris qu'il parlait sérieusement.

Le pirate fronçait les sourcils, se mordait la lèvre inférieure et cherchait à combattre un accès de colère.

Cette petite morale le piquait au vif et il voulait se venger, jeter ces deux hommes à l'eau s'il eut été capable et il répétait en lui-même : "Vous me le paierez cher !"

Embarqué sur le "Marie-Céleste" depuis dix jours, l'émissaire du capitaine Busecapié n'était pas plus avancé qu'au premier jour.

Il avait étudié le caractère de ses compagnons et appris leur histoire.

Il pensa avoir trouvé son homme en la personne du Norvégien Geubb. Cet homme peu communicatif, très surnois, lui paraissait propre au genre d'ouvrage qu'il voulait exécuter.

Journalier à Christiana, il avait failli être tué dans une explosion de mine; il s'était alors embarqué pour l'Amérique. Ses tentatives de fortune dans le nouveau monde, ayant écoué, il s'était engagé sur le "Marie-Céleste."

Il existait une grande amitié entre les deux Norvégiens Geubb et Vogt, soit à cause de leur origine commune, soit à cause d'une similitude de goût.

Si le pirate gagnait Guebb, Gueubb gagnerait son compatriote Vogt.

Comme Matson "allias" Riberda travaillait dans la cale à remettre en place des barils dérangés par le tangage, avec Longpré, Geubb et l'allemand Hochfolden, et que tous ensemble ils suaient à grosses gouttes, le pirate mit sa lanterne à terre et dit :

— Ma foi, nous sommes gauches de travailler comme des mercenaires, tandis que nous pourrions vivre comme des princes à rien faire.

— Comme des princes ? firent les trois autres marins en suspendant leur ouvrage.

— Oui, mes amis, comme des princes. C'est incroyable, mais c'est vrai, je

connais un moyen par lequel nous pouvons en moins de huit jours nous amasser une fortune respectable.

—Quel est donc ce moyen ? demanda l'allemand Hochfolden, de grâce dites-nous-le, nous voulons tous devenir riches, vivre de nos rentes...

—C'est un moyen que certains scrupuleux n'aiment pas à employer, répondit le pirate en s'asseyant sur une barrique et en faisant signe à ses compagnons de l'imiter.

—Dites-le toujours, reprit Longpré, si nous ne voulons pas l'employer, vous n'en serez pas plus mal.

—Oui, mais...

—Dites-le donc, firent ensemble les trois marins.

—Eh bien, puisque vous le voulez, voici : Il y a dans cette pièce 350 barriques, dedans chacune des trois autres pièces il y en a autant ; en tout 1,400. Chaque barrique vaut dix piastres, cela fait \$14,000..... De plus, il y a à bord cinquante caisses de fourrures..... chacune vaut \$300 à \$500, metton \$400 en moyenne..... 400 multiplié par 50 donne 20,000, soit autant de piastres... Ajoutez cela à 14,000, ce qui donne 34,000... n'est-ce pas ?

Les matelots répondaient toujours oui, sans savoir où leur compagnon voulait en venir.

—Ce n'est pas tout, continua-t-il, le navire avec son grément et les bagatelles qu'il y a à bord vaut \$15,000, cela fait en tout \$49,000. Bref, si le capitaine était de notre avis, vous vendrions le "Marie-Céleste" et sa cargaison au premier marchand venu.

Pas un ne répondait. Le Canadien parla le premier :

—Oui, mais le capitaine ne chante pas comme cela, dit-il.

—Oh, reprit le pirate, il pourrait chanter comme cela.

—Oh, je vous assure que non. Cette cargaison lui est confiée et il la rendra à Gènes.

—Nous pourrions le forcer poliment à être de notre avis.

—Le forcer ? reprit le Canadien.

—Une mutinerie alors, acheva l'allemand.

—Eh non, pas une mutinerie, allons donc.

—Tenez, je suppose que le capitaine Turcotte ne veut pas, alors nous lui disons : Puisque vous n'êtes pas de notre parti, nous vous prions, monsieur, de vous tenir bien tranquille, sinon il y a des chaînes en bas.

Matson racontait tout cela sur un ton qui ne permettait pas de voir s'il était sérieux ou non. Néanmoins il observait ses compagnons, tâchant de découvrir quelles impressions ces suggestions faisaient sur chacun d'eux.

Longpré avait chaud et s'essuyait le front sans s'occuper de rien, mais Geubb et Hochfolden réfléchissaient en regardant le pirate, comme s'ils eussent voulu lui demander : "Parlez-vous sérieusement ?"

Le Canadien les gênait, car ils savaient qu'il ne voulait rien faire pour déplaire au capitaine.

Turcotte et Longpré se connaissaient bien et souvent au cours de leurs voyages ils avaient fait preuve d'un dévouement mutuel non équivoque.

—Cela s'appelle une mutinerie, fit le Canadien qui ne prenait pas cela sérieusement, en attendant je vais boire, et il monta sur le pont par l'écouille.

Après son départ les trois hommes restés dans la cale, échangèrent un regard rapide et interrogateur.

Matson se rapprocha des deux matelots et leur dit sur un ton moins badin :

—Vous oseriez ?

Geubb répondit par un clin-d'œil à Hochfolden.

—Est-ce sérieux, Ribërda ?

Quant à l'allemand il n'osait parler craignant un piège. Le pirate devina son intention et dit :

—Vous autres, tenez, je vois que vous êtes fatigués aussi de travailler pour rien... Ecoutez, mes amis, il n'y a pas moyen de faire quoique ce soit avec ces Canadiens-là... Ils ne sont pas assez entreprenants..... Vous deux je vous ai remarqués tout de suite... Un Norvégien et un Allemand n'ont jamais reculé devant un moyen de s'enrichir au dépens des gros bourgeois.....Je vois que vous autres, vous êtes capables de frapper un grand coup pour vous enrichir... Tenez, partagez-vous cela et vous répondrez ensuite...

Riberda ouvrit le devant de sa chemise et détacha d'une ceinture de cuir qui entourait son corps, plusieurs bank-notes qu'il tendit à Geubb.

—Il doit y avoir cinquante piastres, continua le pirate, vingt-cinq pour chacun de vous. Mais n'en soufflez pas un mot!

Riberda leva la main comme pour imposer silence.

—J'ai besoin de vous autres, fit-il, donnez-moi un coup de main et vous aurez, non pas cinquante piastres, non pas la cargaison du brick, mais une somme qui ne s'épuisera jamais.

—Et tout cela pour un coup de main ? demandèrent les deux matelots.

—Oui, je vous dirai tout à vous deux, mais malheur si l'un me trahit..... Ce poignard ou un autre me vengera.

En même temps Riberda fit briller aux yeux des matelots, un poignard d'acier, dissimulé jusqu'alors sous ses vêtements.

Au moment où il allait continuer, il entendit du bruit dans l'écoutille : c'était Longpré qui revenait de boire.

Les trois hommes se remirent à l'ouvrage comme si rien n'eût été, pendant que Matson disait à Geubb et à Hochfolden :

—Je vous en reparlerai.

Au souper, Longpré et Morin entrèrent ensemble dans la cuisine. Riberda marchait à trois pas en avant d'eux.

—Je redoute cet homme, dit Longpré.

—Moi aussi, répondit Morin, il a l'air hypocrite.

—Tu m'aides à le surveiller ?

—De tout cœur.

CHAPITRE V

L'ABORDAGE

Auger et Morin surveillèrent et Riberda se tint sur ses gardes. Les soupçons des deux premiers s'en allèrent comme ils étaient venus.

Selon les calculs du pirate, le "Solitaire" était en retard et s'il n'était pas en vue le lendemain il n'y serait jamais.

L'émissaire de Buscapié travaillait toujours son œuvre, lentement, sourdement, mais habilement.

Avec des promesses et des donations d'argent, il avait gagné Geubb, Hochfolden et Vogt. Cela suffisait. Les autres, grâce au narcotique, seraient mis dans l'impossibilité de nuire.

Ce n'était plus la cargaison du "Marie-Céleste" qu'il promettait aux traîtres, mais c'était les trésors fabuleux du capitaine Buscapié. Et il avait décidé ses complices à ne pas enlever la valeur d'une épingle sur le navire leur disant qu'ils ne perdraient rien pour attendre.

Dans l'après-midi du vingtième jour après son départ le "Marie-Céleste" était par le travers des îles Açores. La mer était calme comme une nappe de cristal et elle n'avait pas cessé de l'être depuis le commencement du voyage. On espérait toucher à Gibraltar en moins de six jours.

Cette après-midi là Longpré, qui était de vigie, signala une voile.

Dans quelle direction navigue-t-elle ? demanda le capitaine.

—Elle est encore trop loin pour distinguer, capitaine, cependant je crois reconnaître un formidable trois-mâts, sinon un quatre.

Ces trois dernières paroles passées inaperçues pour les Canadiens du "Marie-Céleste" furent vivement remarquées par les autres matelots et surtout par Riberda.

Cette voile devait être le "Solitaire."

Les complices du pirate se regardèrent.

—Enfin, se dit Riberda, et il s'approcha du bastingage du tribord, mais il ne put rien distinguer.

Une demi-heure après, le matelot de quart monta de nouveau sur la hune du grand mât. Quand il descendit Riberda se porta à sa rencontre et dit :

—Eh bien ?

—Quoi ? eh bien, demanda Longpré, qui ne comprenait rien à cette interrogation.

—Ce navire que vous avez vu tantôt, le voit-on encore ?

—Si, il navigue sud-ouest.

Ce soir-là, à la réunion ordinaire, sous le gaillard d'avant, le pirate semblait préoccupé et sortait fréquemment sur le pont pour interroger les ténèbres et prêter l'oreille au moindre bruit.

Ayant tiré Vogt à part, il lui demanda :

—Qui veille cette nuit ?

—Morin.....

—Ah !..... Qui tient la barre ?

—Hochfolden.

—Bon, nous aurons plus de chance de ce côté-là..... Je crois que nous allons agir cette nuit. Le navire en vue est le "Solitaire"

Le pirate alla vers Auger, à pas de loup, il dormait.

Matson se rend près de Geubb et lui dit en le poussant par le bras :

—C'est le temps, lève-toi tranquillement et vas avertir Vogt.

Alors il ouvrit la bouteille de narcotique remise à lui par le capitaine Buscapié, et en ayant imbibé deux mouchoirs, les mit sous le nez des deux Canadiens.

En ce moment il rencontra Geubb et Vogt qui lui apprirent qu'ils avaient fait la même chose pour le Canadien, couché dans l'autre cabine, et que ce narcotique était tellement fort, qu'eux-mêmes avaient failli tomber à la renverse en le respirant.

Restaient le capitaine et le matelot de quart. La lutte fut courte entre eux et les traitres.

—Occupons-nous d'abord du capitaine, fit le pirate avec un sang-froid qui montrait qu'il était habitué à ce genre d'ouvrage. Ne bougez pas d'ici vous autres, attendez-moi.

Et Jos Matson, cet homme souple, malgré ses quarante-cinq ans et les misères qu'il avait endurées, partit avec l'agilité d'un jeune sauvage qui veut surprendre son ennemi.

Paul Turcotte dormait..... Matson écouta par la porte entr'ouverte de la cabine... Le capitaine dormait bien..... Alors l'émissaire de Buscapié fit pour lui ce qu'il avait fait pour les autres.

Les traitres se ruèrent ensuite sur Morin qui était de quart, le baillonnèrent et le laissèrent étendu sur le gaillard d'avant.

Cette trahison s'était faite rapidement, avec ordre et sans effusion de sang.

Matson "alias" Riberda poussa un soupir de contentement.

—Ne vous éloignez pas encore des cabines, dit-il.

Il monta sur la plus haute hune du grand mât et fit tourner une lanterne autour de son bras, de manière à décrire un cercle.

C'était le signal convenu.

Des lumières apparurent les unes après les autres et les traîtres du "Marie-Céleste" distinguèrent la coque d'un navire colossal qui lofait.

—Babord la barre ! commanda Matson en descendant du mât, en souriant et en prenant le commandement du brick.

—Babord la barre ! répéta Vogt, qui fit signe à Hochfolden, devenu le timonier.

Voilà, vous ai-je trompé mes amis ? continua l'émissaire de Buscapié.

Les matelots regardaient avec un ébahissement mêlé de crainte, ce vaisseau formidable qui venait en ligne droite sur le "Marie-Céleste."

Les deux navires venaient de coller leurs flancs l'un à l'autre.

—Tout est-il correct ? demanda une voix venant du "Solitaire."

—"All right !" répondit Matson en se servant de ses mains en guise de porte-voix.

En même temps des matelots lancèrent un câble qui vint tomber sur le "Marie-Céleste" et que Vogt enroula sur un cabestan.

Un petit homme du corsaire enjamba les deux bastingages d'un mouvement alerte. C'était le capitaine Buscapié.

Il était excité et demanda à son associé en lui serrant la main, sans lui dire bonsoir.

—Où sont-ils tous ?

Sept dorment ; voilà les autres, répondit Matson.

—Et la femme ?

—Dans sa cabine.

—Le narcotique ?

—Il a agi.....

—C'est bien, agissons nous aussi.

Buscapié poussa un cri de rage quand madame Alvarez, à demi évanouie, fut amenée sur le pont. Il venait de reconnaître en elle une autre femme que celle qu'il espérait revoir.

Il fit un pas vers Matson et lui cria en le menaçant de la crosse de son revolver :

—Tu t'es trompé, misérable ! ce n'est pas elle !

Matson recula en faisant un geste de défense.

—Comment ? pas elle ? demanda-t-il.

—Non ! Non !

—Vous m'avez dit, capitaine Buscapié : "Quelque soient les circonstances, il me faut cette femme qui est à bord du "Marie-Céleste." Vous l'avez.....

—Oui... oui, je l'ai, mais je la prenais pour une autre.

—Ah !

—Ah oui, c'est toujours comme cela.....

Il se promena longtemps sans pouvoir maîtriser son extrême colère.

—Prenez cette femme et cet enfant, dit-il à ses gens, et transportez-les à mon bord. Prenez ce capitaine, prenez tous ceux qui dorment dans les cabines, mettez-les dans cette vieille chaloupe et qu'on n'en entende plus parler.

Cet ordre cruel et sans réplique effraya les traîtres du "Marie-Céleste."

Geubb murmura :

—Il y va carrément le maître !

Ils étaient encore debout sur le pont, attendant l'invitation de passer sur le corsaire.

Buscapié leur dit pendant qu'on exécutait son ordre :

—Passez de ce côté.

Les traîtres ne se le firent pas dire deux fois et passèrent sous le pavillon pirate, laissant sans regret le pavillon américain qu'ils avaient trahi, ainsi qu'un capitaine et des camarades à qui ils n'avaient rien à reprocher.

Cependant Hochfolden se sentit mal à l'aise quand il vit madame Alvarez évanouie, près d'elle son jeune enfant qui criait, le capitaine Turcotte et ses

quatre matelots, tous sous l'effet du narcotique, ignorant le malheur qui les frappait.

Et pendant ce temps-là on mettait une chaloupe à la mer.

Pour se distraire il pénétra dans l'intérieur du "Solitaire." Mais il sentit un froid dans le dos en voyant des coutelas qui tapissaient les erbins.

Hochfolden revint sur le pont et regarda à babord ; une chaloupe remplie de personnes endormies allait à la dérive ; à tribord, le "Marie-Céleste" abandonné, tournait sur lui-même.

Il entendit le capitaine du "Solitaire" murmurer :

—Tant mieux, Jeanne Duval n'est pas mariée..... Et je n'ai plus à craindre Paul Turcotte, la côte la plus voisine est à deux cents lieues !

TROISIÈME PARTIE

LE BANQUIER DE COURVAL

CHAPITRE I.

LE BANQUIER DE COURVAL

Dans la soirée du 19 octobre 1845, deux hommes, assis dans le bureau privé du chef de police à Montréal—qui aurait dû être fermé depuis trois heures—se regardaient sans parler. L'un était le chef de police Hood, l'autre le détective Michaud.

Une affaire mystérieuse les préoccupait.

La nuit précédente un inconnu avait été ramassé mort sous les fenêtres du "London Club" rue Notre-Dame. Chose singulière, les membres de ce club, alors en pleine séance, n'avaient eu connaissance de rien.

On avait d'abord cru à une attaque d'apoplexie foudroyante, mais en examinant le cadavre transporté à la morgue, le médecin avait découvert, sur la nuque, une marque faite par une gârcette ou un autre instrument semblable, coup qui avait causé la mort immédiatement, reçu à un endroit aussi sensible.

Le coup avait été appliqué par une main habile, pour porter si juste, et l'auteur de ce crime connaissait le métier.

Ce meurtre perpétré avec une audace incroyable, remettait dans la mémoire du détective Michaud les vols du 14 mai 1842, commis à l'hôtel Albion. Il reconnaissait la même main mystérieuse, imprenable. Cette fois-ci cependant le motif du crime n'avait pas été le vol, la victime, selon les apparences, était un pauvre diable.

Jamais le public de Montréal n'avait enregistré dans ses annales un crime si mystérieux.

—Et personne n'a reconnu la victime ? demanda Michaud.

—Personne, répondit Hood.

—Le maire ?

—Ce n'est pas cette personne qui lui a demandé de l'ouvrage... Comme je vous l'ai dit tout-à-l'heure le seul renseignement que nous ayons est celui-ci : Le constable No 5 a cru reconnaître dans la victime une personne qui lui a demandé en mauvais français où était la rue Bonaventure.

—La rue Bonaventure, fit Michaud, pensivement.

Après un moment de silence, il demanda :

—Le détective Baxter est-il revenu ?

—Oui !

—Et ?

—Il a marché pour rien.

—Mais cet Américain ?

—Bah !... qu'il filait ?

—Oui.

—C'est une fausse piste.

Le détective relut pour la vingtième fois peut-être la fin du procès-verbal dressé à la morgue :

“ D'après ce qu'il appert, la victime ne parlait pas bien la langue française, n'était à Montréal que depuis une journée, ne connaissait pas la ville et n'a pas été identifiée par personne.”

“ Le jury est unanime à rendre un verdict de “ mort d'un coup de garçette ou d'un autre instrument semblable, donné pour un motif inconnu, par une main inconnue.”

—Une main inconnue, répéta Michaud, en mettant le document sur la table. C'est une main inconnue aussi qui a commis le vol de dix-huit mille piastres à l'hôtel Albion en 1842. Vous n'avez pas oublié ce vol ?

—Oh non, des coups comme celui-là ne s'oublient pas.

—Surtout quand on sait le coupable encore au large, fit Michaud, en voulant narguer le chef de police, à qui il avait reproché dans le temps, l'inactivité de certains officiers du corps de police.

—Ou qu'on a perdu à cause de cela, interrompit Hood, la place de détective de la Banque de Montréal.

—C'est choquant pour nous deux, tenez..... Et cette fois-ci, pour avoir la conscience en paix, je serais tenté d'arrêter une de vos connaissances..... Cet homme serait même sous les verrous, s'il n'était pas un personnage haut placé dans la métropole.

—Oui-dà !

—C'est la vérité.

—Qui ? fit Michaud, comme s'il eut craint de le dire.

—Oui, qui ça ?

Le détective regarda autour de lui pour voir s'il était bien seul avec son interlocuteur, il s'approcha et dit à voix basse :

—Le banquier de Courval.

—Le banquier de Courval ?

—Lui-même.

—Allons donc !

—Comme vous voudrez, mais si j'avais écouté mon flair...ah.....

—Mais vous n'y pensez pas.

—J'y pense beaucoup.

Hubert de Courval, sur qui planaient les soupçons du détective Michaud, était un financier canadien-français en vue, de Montréal, et dont le nom était attaché à toutes les spéculations importantes. Arrivé en ville depuis un an seulement, il occupait une position enviable dans le monde des affaires et valait deux à trois cent mille piastres, fortune qu'il possédait à son arrivée à Montréal.

Questionné souvent sur la manière dont il l'avait acquise, il répondait avec un petit sourire malin qu'il avait fait d'heureuses spéculations dans les mines de diamant du Brésil et que, par prudence, il avait quitté ce pays à la veille d'une crise financière. Ses milliers augmentaient rapidement.

C'était un petit homme maigre, avec une figure énergique et qui portait élégamment un lorgnon d'or.

Il était célibataire, bien qu'il eut quelque chose comme trente-cinq ans, et demeurait rue Bonaventure.

On voyait sur cette rue, entre les rues de la Montagne et Richmond une maison de pierre à deux étages, un peu retirée de la rue, entourée d'arbres qui la cachaient à demi et connue sous le nom de “ Kildenny Hall ”

Depuis que de Courval avait fait l'acquisition de "Kildenny Hall" cette résidence avait revêtu un air triste, ou plutôt, comme on disait dans le quartier, un air mystérieux.

Mystérieux était bien le mot pour qualifier cette maison dont les volets étaient constamment fermés et dont la porte principale ne s'ouvrait que le matin, à la sortie du maître et tard le soir à son entrée.

Le banquier était servi par deux domestiques Canadiens-français, avec qui il était de la plus grande discrétion. Il avait une belle écurie, de beaux chevaux, de splendides voitures, et lorsqu'il se promenait dans les rues, on s'arrêtait pour le regarder passer.

Quelquefois le banquier réunissait chez lui des intimes haut placés comme lui, des Anglais de préférence, car il était beaucoup plus avec ces derniers qu'avec les Canadiens-français. C'était pour faire la partie de poker ou de billard. On y jouait de grosses sommes et "Kildenny Hall" se transformait en club. La maison s'illuminait comme au temps de son ancien propriétaire et les orgies se prolongeaient jusqu'au jour, au bruit du choc des verres.

Lorsque le banquier ne passait pas ses soirées chez lui—ce qui arrivait ordinairement—il les passait au "London Club," le rendez-vous des notables qui aimaient à jouer.

Si de Courval perdait quelquefois des sommes considérables au club, il en gagnait de plus considérables encore et passait pour fort habile au jeu. Les habitués le comptaient parmi leurs meilleurs.

Tel était l'homme que le détective Michaud soupçonnait du crime mystérieux commis sur la rue Notre-Dame.

L'arrêter sous soupçon eut indigné l'aristocratie montréalaise, aussi il laissa faire.

Un soir vers cette époque, le banquier Hubert de Courval, selon son habitude, était à jouer aux cartes dans une des salles du "London Club," ayant comme vis-à-vis monsieur George Braun, ingénieur civil et un habile financier qu'il connaissait depuis deux ou trois jours au plus.

Les hommes qui complétaient le quatuor se nommaient Verreau et McKenzie, l'un avocat, l'autre courtier en douane.

Tous quatre poursuivaient avec acharnement une partie commencée à huit heures, il était alors onze heures et quart.

Emporté par la passion du jeu, McKenzie perdait et de Courval gagnait, gagnait toujours. Il mit fin au jeu.

—Passons dans le boudoir, fit Braun, il fait chaud ici.

Les quatre joueurs passèrent dans la pièce voisine.

—Nous avons joué un peu rudement, fit de Courval.

—En effet, répondit McKenzie, tout de même vous êtes un fier joueur, je voudrais avoir pris des leçons du même maître que vous.

—Allons donc, c'est le pur hasard qui fait tout.

—Ce hasard vous aime diablement, répliqua McKenzie.

De Courval, en sa qualité de gagnant, offrit du Champagne et une soupe aux huitres à ses compagnons de jeu.

Il appela le garçon qui stationnait dans le corridor et ordonna quatre soupes aux huitres et quatre bouteilles de Champagne,

—Daus cinq minutes, vous serez servis, monsieur, répondit le garçon.

Il apporta dans le boudoir une table d'où émanaient des vapeurs propres à flatter l'odorat des quatre membres du club, pendant qu'à côté, doucement couché dans un panier, étaient quatre bouteilles d'un Champagne vieux dont les étiquettes étaient couvertes de poussière.

—Buvons d'abord à la santé de l'heureux gagnant de ce soir, dit George Braun en faisant sauter le bouchon de sa bouteille.

—Le premier toast lui revient de droit, reprit Verreau.

McKenzie dit alors :

—Je vous ferai un souhait, monsieur de Courval, celui d'être toujours aussi chanceux que ce soir. Et si ce souhait ne se réalise, je m'en ferai un autre à moi : celui de ne jamais tomber entre vos mains.

Après avoir bu en l'honneur du banquier, on se mit à table et Verreau dit :

—Moi, je vais manger à la santé de la charmante belle-sœur de monsieur Braun.

—Comment, fit ce dernier en souriant, son souvenir vous suit-il jusqu'ici ?

—Ah, comment m'abandonnerait-il : Depuis que j'ai vu mademoiselle, que je lui ai parlé, je l'ai toujours présente à l'esprit.

—Elle est donc bien charmante cette demoiselle, fit de Courval.

—Charmante, n'est pas assez, reprit Verreau.

—Est-elle jolie ?

—Jolie !..... ah..... un visage angélique, des yeux de madone.....

—Tiens, vous me la présenterez, je suppose, monsieur Braun.

—Certainement.

—Si nous devenions rivaux, fit de Courval. Quel âge a-t-elle ?

—Vingt-cinq ans.

—Et pas encore mariée, avec tous ses charmes, avec son visage angélique, avec ses yeux de madone.

—Elle le serait depuis longtemps, répondit Braun, si elle n'avait pas dans la tête des chimères qui la conduiront tôt ou tard dans une de ces institutions où l'on soigne les maladies du cerveau.

Braun accompagna sa phrase d'un geste qui laissait entendre que la personne dont il parlait était monomane.

—Des peines d'amour, sans doute, reprit de Courval, en commençant à manger.

—Oui, et seulement à y penser, j'enrage. Tenez, figurez-vous qu'elle aime un individu qu'elle ne reverra jamais.

—Qu'elle ne reverra jamais ?

—Non, un navigateur qui est disparu dans une affaire borgne, en traversant l'Atlantique.

—Tiens.

—Oui, dans cette affaire du brigantin, le " Marie-Céleste," dont il était le capitaine.

A ces paroles, de Courval devint soudainement pâle et à travers son verre, qu'il tenait d'une main tremblante, il regarda Braun avec des yeux de feu.

—Dans l'affaire du " Marie-Céleste ! " s'exclama-t-il sourdement.

—Oui ; vous connaissez cette histoire ?

—Si..... un peu..... pour en avoir entendu parler..... Cette jeune fille si charmante, comment s'appelle-t-elle ?

—Jeanne Duval.

—Jeanne Duval ! Et vous êtes marié avec sa sœur ?

Braun fit un signe de tête affirmatif.

—Tiens, tiens, allons donc, je ne savais pas que vous fussiez marié à une demoiselle Duval, continua le banquier.

—Les connaissez-vous ?

—Non..... mais.....

Le banquier était évidemment sous l'empire d'une forte émotion et il essayait de dissimuler son trouble. Il mangeait, il buvait : la soupe aux huîtres s'arrêtait dans son gosier, le vin dans son larynx. Il s'imaginait que tous les yeux étaient braqués sur lui et qu'on allait découvrir dans la pâleur de ses traits la cause de ce bouleversement.

Il voulut prévenir les coups, jouer d'audace. Echappant sa cuillère à dessein, il regarda les trois convives en face et leur demanda :

—Cette soupe..... Comment la trouvez-vous ?

— Excellente ! répondit l'un.

— Délicieuse, mais pas assez forte en huitres, répliqua un deuxième.

— Elle ne peut être meilleure, fit le troisième des convives.

— Eh bien moi, c'est comme si je mangeais du feu : elle me brûle, elle m'étouffe !

En prononçant ces paroles, le banquier s'envoya la tête en arrière. On s'aperçut qu'il était pâle.

— Elle m'étouffe, continua-t-il, on dirait un poison violent.

McKenzie prit la bouteille de Champagne de son voisin et la regarda en la mettant entre lui et la lumière.

— C'est peut-être daas le vin, dit-il.

De Courval avait la tête basse et pensait. Il dit alors à ses compagnons :

— Que ce soit dans le vin ou dans la soupe, j'ai fini de manger pour ce soir..... Cependant, que cela ne vous empêche pas de continuer..... Mais, pardon de vous avoir interrompu, monsieur Braun, nous étions à parler de votre belle-sœur, qui ne veut pas se marier.

— Si elle ne veut pas se marier de bon gré, elle se mariera de force, répondit Braun. Laissez faire, viendra un jour où je lui imposerai un candidat de mon choix et elle n'aura pas à le refuser.

— Puis-je être ce candidat ? murmura Verreau.

— Puis-je l'être moi-même ? dit de Courval.

— Je crois qu'elle ne vous irait pas mal du tout, répondit Braun, d'autant plus que vous devez commencer à trouver la vie de célibataire ennuyante.

— Vous avez raison, c'est bon pour un certain temps, vivre seul, mais lorsqu'on devient mûr, qu'on commence à comprendre ce qu'est la vie, qu'on voit ses amis d'enfance avec des femmes et des enfants, on est content de trouver, le soir en arrivant chez soi, une compagne gentille qui vous sourit encore plus gentiment. Vous lui faites part de vos projets, vous lui confiez vos amertumes, et la soirée se passe au coin du feu, dans un charmant tête-à-tête, où vous oubliez les milles misères de la vie.

— Mademoiselle Duval vous irait certainement, reprit Verreau, et il ajouta en souriant ; mais peut-être que vous ne lui iriez pas aussi bien. C'est ce qui m'est arrivé.

— Que monsieur de Courval essaie toujours, qui sait s'il ne sera pas plus heureux ?

— J'en doute fort, répondit le banquier. En attendant, allons, garçon, ici. Que va-t-on vous servir, messieurs ?

Chacun donna son goût. De Courval demanda des cigares et il continua à parler, avec Braun surtout.

— Ce marin, fit-il, dont vous parliez tantôt, devait être âgé à l'époque de sa disparition ; pourquoi votre belle-sœur ne l'avait-elle pas épousé avant ce jour ?

— Bah ! deux fois elle avait été sur le point de l'épouser.

— Mais enfin, qui l'empêchait ?

— La première fois le fiancé a été obligé de mettre la frontière entre lui et la police canadienne.

— Et la seconde ?

— La même chose.

— Il avait fait une coche ?

— Un délit politique. Vous savez, il était à la tête des patriotes en 1837-38. Il se battait comme un brave et aurait gagné sa cause, à ce qu'on dit, si un de ses co-villageois—un rival en amour—n'avait eu l'indélicatesse de lui tendre une embûche, où plusieurs des siens ont rencontré la mort. Aussi Jeanne en veut bien à ce traître.

— Comment se nommait-il ce traître ? demanda le banquier, pâle comme du marbre.

—Son nom ?

—Oui, oui.

—Ah, Jeanne l'a prononcé bien souvent en le maudissant comme la cause des maux qui ont frappé sa famille et elle en particulier. Attendez donc, c'est quelque chose comme Turgeon.....Gendron.....Gagnon, Gagnon, c'est cela.

—Gagnon, fit nerveusement le banquier, en serrant le bras de son ami, mais buvez donc, vous ne buvez pas.

Et il lui versa un énorme verre de Champagne qu'il lui fit avaler.

—Mais c'est un vrai roman que vous me contez au sujet de cette Jeanne... Elle est jolie, a de l'esprit, son fiancé disparaît, elle ne le croit pas mort et l'attend toujours.

On demanda encore un Champagne, et quand une heure du matin sonna, McKenzie, ivre comme un Polonais, avait roulé sous la table.

Un laquais le ramassa et le fit conduire à son domicile.

Verreau ne valait guère mieux ; il dormait dans son fauteuil.

Si Braun ne dormait pas, c'est qu'il en était empêché par les questions pressantes que ne cessait de lui adresser de Courval.

Ce dernier était le plus sobre des trois, mais en retour il était très impressionné.

Avant de sortir du club Braun lui demanda :

—Puisque vous tenez tant à faire sa connaissance, quand viendrez-vous à la maison ?

—Dans le temps qu'il vous conviendra le mieux.

—C'est aujourd'hui.....

—Vendredi, ou plutôt samedi matin.

—Samedi..... Pourquoi ne venez-vous pas dîner avec moi, dimanche ?

—Oh non... c'est trop pour commencer.

—Non, je vous attendrai.

—Vous êtes bien aimable. Alors je me rendrai à votre invitation.

CHAPITRE II

LE DINER

Le lendemain du jour où avait eu lieu le souper au London Club, Braun entra dans le boudoir où était Jeanne, attendant l'heure de la grand'messe, et lui dit :

—Connaissez-vous le banquier Hubert de Courval ?

—Monsieur de Courval, j'en ai entendu parler, répondit la jeune fille...

—Eh bien, il dînera avec nous ce midi.

—Ah, viendra-t-il seul ?

—Absolument seul. C'est un intime en affaire, que je tiens à vous présenter.

—A me présenter ; dites-vous ?

—Oui, il est si riche ; vingt mille piastres de revenu par année.

—C'est en effet un riche banquier.

—Avant trois ans il contrôlera une grande partie des affaires en cette ville.

—Ces célibataires ne pensent qu'à l'argent.

—Pardon, pardon, ils pensent aussi au mariage, et le représentant de la maison Donalson ajouta sur un ton plus bas et en souriant. Et c'est un peu— c'est-à-dire beaucoup—pour vous que celui pont je vous parle vient dîner ici.

—Mais je ne pense pas qu'il me connaisse...

—De vue ? Non ; de renommée ? Oui. On lui a parlé de vous et on ne lui en a pas trop dit de mal.

—Alors, quelqu'un se serait-il mis dans la tête de lui faire mon éloge ?

— Quelques-uns seraient plus exact, car vous savez comme moi, ma chère belle-sœur, que plusieurs messieurs prétendent à votre main, que vous les faites rêver et qu'ils emploient toutes leurs ressources à vous plaire et tâchent de se faire remarquer par vous.

— Je m'en suis aperçu bien des fois, allez, peinée que je suis de ne pouvoir porter le nom d'un de ces messieurs qui me font tant de galanteries.

— Si vous le vouliez, vous le pourriez.

— Non, monsieur George, ces messieurs possèdent mon estime, non mon amour.

— Toujours la même chose... Encore une fois, c'est fatiguant pour vous d'entendre répéter souvent les mêmes paroles, mais de grâce, au nom de votre avenir, de votre bonheur, donnez donc à un autre cette place que s'est conquis dans votre cœur, cet homme que vous ne reverrez jamais...

— Que je ne reverrai jamais, dit douloureusement Jeanne, en laissant tomber sur ses genoux le mouchoir qu'elle tenait.

— Oui, que vous ne reverrez jamais, puisqu'il est mort.

— Mort ! En avez-vous des preuves ?

— Pauvre jeune fille, voulez-vous que la mer rende ses victimes ?

— Dusse-je attendre ce jour, je l'attendrai.

— Vous ne l'attendrez pas, reprit Braun, qui s'impatientait, en frappant sur la bibliothèque ; je saurai faire tomber vos caprices de fillette.

La jeune fille ne répondit pas. Elle baissa les yeux, sachant combien terribles étaient les colères de son beau-frère et ne voulut pas l'exciter davantage.

— Jeanne, reprit Braun, dont la voix commençait à trembler, le banquier sera ici ce midi ; je ne prétend pas qu'on lui fasse des grossièretés...

— Je n'en ai jamais fait à personne, reprit la fiancée du patriote, et je n'ai pas l'intention de déroger à mes habitudes.

— Alors ne manquez pas d'étudier le banquier. De Courval est un beau nom : vingt mille piastres à dépenser par année, avec la perspective d'en avoir deux fois plus avant longtemps, est magnifique, séduisant...

Sur ce, le beau-frère sortit du boudoir. La fiancée de 1837 resta seule, malgré son énergie elle éclata en sanglots.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, soutenez-moi jusqu'à la fin de cette lutte si âpre. Si Paul Turcotte est encore vivant, faites que je meure plutôt que d'en épouser un autre.

Hubert de Courval, en homme courtois, fut fidèle au rendez-vous.

A midi moins le quart il faisait son entrée dans le salon de madame Braun, au bras de son compagnon de club.

Il salua madame Braun et lui donna la main. Celle-ci se retourna du côté de Jeanne et dit :

— Monsieur de Courval, je vous présente ma sœur, Jeanne.

Le banquier s'inclina gauchement, fit une espèce de faux pas et tomba plutôt qu'il ne s'assit, sur un divan placé dans l'angle du salon.

Les deux femmes échangèrent un regard furtif qui signifiait : " Quelle gaucherie ! "

Il balbutia des mots inintelligibles et finit en disant à la jeune fille.

— Lorsque j'acceptai l'invitation de monsieur Braun, de prendre le dîner avec lui, je ne m'attendais pas au plaisir d'être présenté à vous. Votre nom avait déjà frappé mes oreilles et sans vous connaître, je brûlais de vous rencontrer.

— Je puis dire la même chose, répondit Jeanne en lançant un gentil sourire à l'hôte de son beau-frère, je vous connaissais de nom depuis votre arrivée à Montréal, et je ne pensais pas avoir l'honneur de converser, un jour, avec celui qu'on dit un des plus habiles financiers de la ville.

— Oh ! mademoiselle, ce sont des flatteurs ceux qui disent cela !

—A ce compte les flatteurs sont nombreux.

On se fit des compliments tour à tour, mais de Courval n'avait pas l'air d'un homme à l'aise dans ce qu'il disait. Il y avait dans ses manières, dans son parler, quelque chose de curieux, d'exagéré.

On annonça que le diner était servi. Pendant que madame Braun prenait le bras de son mari, de Courval offrait le sien à Jeanne. Ce fut ainsi qu'on prit place autour d'une table magnifiquement servie.

Madame Braun et sa sœur firent gentiment les honneurs de la maison. Jeanne se montra charmante ; son beau-frère en fut ravi. Il pensa un instant que le banquier de la rue Bonaventure était tombé dans ses goûts.

Madame Braun ne manqua point de l'inviter à revenir.

—Soyez certaine, répondit-il en sortant, que je n'oublierai pas la maison dont vous et votre sœur faites les honneurs avec tant d'amabilité.

Le représentant de la maison Donalson ne fut rien moins que charmé de la réception dont son ami avait été l'objet.

Il dit à Jeanne :

—Vous vous êtes montrée bien aimable, et je vous en remercie. J'ai cru m'apercevoir que le banquier ne restait pas indifférent à vos beaux yeux. Je l'ai surpris plusieurs fois vous dévorant à la dérobee avec un œil de convoitise.

—Oui, à la dérobee ! balbutia Jeanne entre ses dents.

—Comment le trouvez-vous ? continua Braun en marchant dans le salon.

—Charmant, et je suis surprise de voir que nos jolies montréalaises ne se le disputent pas.

—Il sort si peu, voyez-vous..... néanmoins il observe, il étudie... Et un beau jour, il arrivera près d'une demoiselle, qu'il semble à peine connaître, et lui demandera sa main.

Pourvu que ce ne soit pas la mienne, pensa la fiancée du patriote, puis elle continua tout haut :

—Il est temps qu'il fasse son choix, car il doit être assez âgé !

—Il a l'air plus vieux qu'il l'est réellement, réyondit Braun ; il a eu tant d'inquiétudes avec sa fortune. Et l'inquiétude est pire que la maladie pour faire vieillir. Il a dit qu'il reviendrait, si je ne me trompe.

—Oui, il a promis de venir veiller, sans cérémonie.

—C'est un honneur qu'il nous fait.

Braun, après avoir plaidé la cause de son ami, laissa les deux femmes seules.

Jeanne demanda alors à sa sœur :

—Connaisais-tu cette homme avant aujourd'hui ?

—Oui ; c'est la seconde fois que je lui parle.

—Et qu'en penses-tu ?

—Il m'a l'air comme il faut, et toi ?

—Moi, je ne le connais pas assez pour le juger ; cependant n'as-tu pas remarqué qu'il a certaines manières curieuses ; qu'il ne regarde pas en face et qu'il semble embarrassé pour répondre à certaines questions ?

—S'il ne regarde pas en face, c'est qu'il est timide. Les amoureux sont comme cela : tu dois t'en être aperçu...

—Il peut arriver qu'un jeune homme agisse ainsi ; mais un homme de trente ans, un banquier posé.....

—Dans tous les cas nous aurons occasion de l'examiner. Il va revenir. George veut l'avoir pour beau-frère

—Je le sais ; il me l'a dit.

—Et tu as répondu ?

—Qu'il n'a pas besoin d'y penser.

Jeanne, tu es libre. Reste fidèle, si tu veux, à ton serment de 1837, mais je t'en prie, conduis-toi de manière à ne pas trop froisser Geor... Tu le connais... Espérons que Dieu arrangera tout pour le mieux.....

—Oui, je l'espère, car il y aurait longtemps que j'aurais mis les murs d'un couvent entre le monde et moi...

Les deux sœurs se turent, l'une ne voulant rien dire contre celui qu'elle avait épousé, l'autre craignant de faire allusion à un passé dont chaque souvenir rouvrirait des plaies mal fermées.

CHAPITRE III

LA VIE SAUVE

La côte la plus proche était à deux cent lieues, cependant Paul Turcotte par un des ces miracles de la Providence, put se rendre sur la plage. Il se jeta alors à genoux et remercia le ciel de l'avoir sauvé d'une mort si éminente. Revenu de sa première joie, il se demanda si Dieu ne lui réservait pas une mort plus affreuse sur cette côte aride et désolée.

Il regarda autour de lui mais n'aperçut aucune trace d'être humain. A quelques arpents de là il y avait une petite colline, y étant monté, il vit bien qu'il était dans un pays inhabité. De tous côtés, des déserts.

D'après ses calculs géographiques, il était loin de Rio-de-Janeiro. Mais peut-être qu'en longeant la côte il arriverait à un poste habité.

Comme la nuit venait rapidement, il résolu d'attendre au lendemain.

La mer s'était apaisée et rejetait sur le rivage les débris informes du malheureux navire. Paul Turcotte était bien le seul survivant de cette affreuse catastrophe.

Le lendemain, s'acheminant bravement vers le Sud, il marcha toute la journée sans rien apercevoir.

Vers le milieu du deuxième jour, il vit un nuage de poussière à l'horizon. S'étant avancé dans cette direction il reconnut une tribu de sauvages.

Ceux-ci, de leur côté, avaient vu le naufragé et piquèrent leurs chevaux pour arriver plus vite sur lui, en lançant des cris furieux d'anthropophage.

Cependant quand ils furent assez près pour distinguer ses vêtements, ils abaissèrent leurs lances, modérèrent leur course et semblèrent se consulter.

Turcotte attendait avec impatience la fin de cette consultation d'où dépendait sa vie. Enfin un sauvage qui était évidemment le chef de la tribu s'avança vers lui.

Il montait avec dignité un superbe cheval noir dont la tête ornée de panaches rouges écarlates se balançait gracieusement.

Le chef descendit de cheval et ayant deux fois fait le tour du Canadien, en dansant, il adressa une harangue dans une langue inconnue au naufragé. Cependant il vit qu'on lui adressait des paroles amicales et qu'on l'invitait à suivre la tribu.

Le Canadien, ayant fait signe qu'il acceptait l'invitation, tous les sauvages sautèrent sur le sable, comme un seul homme, et sur un geste du chef, commencèrent à danser en faisant retentir le désert de leurs cris gutturaux.

Turcotte se demanda si ce n'était pas là le crédule d'un festin où il serait servi en nourriture.

Ceux qui semblaient être les plus haut placés de la tribu ne passaient pas devant lui sans lui baiser les mains tandis que les moins haut placés se contentaient de lui baiser les pieds.

Cela rassura le Canadien qui comprit que c'était autant de marques d'amitié. Il fut rassuré davantage quand il vit les sauvages détacher les sellettes de leurs chevaux et en faire une espèce de palanquin.

Ayant mis Paul Turcotte sur ce palanquin, toute la tribu se mit en marche en poussant des cris de joie. Les chefs de la bande se disputaient l'honneur d'être au nombre des porteurs.

Après quatre jours de marche à travers un pays tantôt désert, tantôt cou-

vert de forêts, la tribu arriva sur les bords d'un immense fleuve dont les eaux, en cet endroit, coulaient entre deux montagnes.

Le chef fit comprendre au Canadien qu'ils étaient arrivés au terme du voyage, et qu'il s'agissait maintenant de traverser sur l'île qu'il y avait au milieu du cours d'eau.

Paul Turcotte, pour montrer qu'il était aussi bon nageur que les sauvages, se jeta à l'eau et aborda le premier dans l'île.

C'était une île magnifique, de forme ovale et qui pouvait avoir deux lieues de tour. Ses côtés escarpés à certains endroits présentaient des sites d'où l'on pouvait observer la contrée d'alentour.

L'arbre à quinquina, le nopal et le palmier croissaient en abondance. Au milieu de ces touffes d'arbres et au pied d'un rocher, on voyait cent huttes alignées sur quatre rangs. C'était un village sauvage, celui de la tribu des Guaranis.

Lorsque les voyageurs furent dans l'île, un vieillard s'avança au devant d'eux.

En voyant un blanc il parut intimidé puis, ayant parlé au chef, il prit les mains du Canadien et les baisa avec respect. Et il lui adressa la parole, lui montrant tour à tour le ciel, la terre et l'eau.

Ensuite il l'amena à une hutte situé au milieu du village et l'y ayant fait entrer, il lui présenta un fusil, une boîte de cartouches et tous les autres outils d'un chasseur.

À la vue de ces objets de fabrication européenne, Paul Turcotte fut très étonné. Comment se trouvaient-ils en cette endroit si retiré du monde civilisé ?

Un soir, le soleil venait de disparaître brillant et radieux derrière les hautes cimes des Cordillères, et le crépuscule commençait à donner une teinte d'incertitude aux objets qui tantôt se dessinaient clairement sur l'horizon.

Dans le camp des Guaranis, les huttes étaient ornées de bouquets rouges, signes de force chez ces sauvages.

Une était décorée plus magnifiquement que les autres. C'était celle de Ratraça, le grand chef dont la suprématie est reconnue par tous les Guaranis. D'un côté elle regardait les cimes altières des montagnes qui longent la rivière Tapajos, et de l'autre le cours fougneux de cette rivière et les plaines qui s'étendent à perte de vue.

À la porte—si l'on eut pu donner ce nom à une ouverture irrégulière pratiquée dans la hutte—était un poteau auquel était attaché un jeune homme.

Une bataille avait eu lieu le matin entre les Guaranis et les Outeiros. Le Canadien avait répandu la terreur parmi ces derniers, en se servant de son fusil, qui leur rappelait de si terribles souvenirs. Depuis la mort du voyageur français, ils avaient toujours vaincu les Guaranis, et l'apparition de ce nouveau blanc, qui marchait au premier rang, en vomissant un plomb meurtrier, venait encore une fois changer les choses.

Le fils du chef des Outeiros, avait été fait prisonnier.

C'est lui que le lendemain, au lever du soleil, rassasiera de sa chair les instincts de cannibale des Guaranis.

Son nez aquilin, ses yeux vifs, ses membres mal développés et sa stature petite nous disaient qu'il appartenait bien à la nation des Outeiros, qui, de temps immémoriaux est en guerre avec les Guaranis.

Malheur à lui, car un destin fatal l'attend. Aussi il a été trop téméraire dans la dernière rencontre. Il payera pour toute sa nation.

Il connaît la mort horrible qu'on lui réserve. Pâle et défaillant, il regarde souvent dans le lointain, pour voir si sa tribu ne vient pas à son secours.

On danse en ronde autour du fils du chef des Outeiros. Les chants guerriers des Guaranis, retentissant à ses oreilles, lui font endurer des souffrances semblables à celles qui doivent lui enlever la vie.

Ratraça, le vieux rancuneux, regarde sa proie avec satisfaction. Un sou-

rire cruel fait plisser ses lèvres épaisses. Il va pouvoir assouvir sa haine en buvant le sang et en mangeant la chair du fils de son plus mortel ennemi.

Les danses et les chansons continuèrent autour du prisonnier jusqu'à onze heures.

Alors, après avoir jeté un dernier coup d'œil à leur prisonnier, se retirèrent dans leurs huttes pour prendre un peu de repos, afin d'être mieux disposés pour le repas du lendemain matin.

Les cris des Guaranis s'éteignirent peu à peu et le village rentra dans le calme de la nuit.

Un gardien se promenait auprès du poteau où était attaché l'Outeiro. Celui-ci était au désespoir. Que faisaient donc son père et ses guerriers qu'ils ne venaient pas à son secours ? L'homme blanc leur avait donc fait bien peur.

Il regardait son gardien avec des yeux suppliants et celui-ci répondait par des sourires moqueurs.

Trois heures se passèrent ainsi. Dans une heure le soleil se lèvera pour assister à la fête de ces anthropophages. Ils sont tous ceuchés, qui rêvent à ce festin.

Cependant si l'on eut examiné toutes les huttes avec attention, on eut vu que dans l'une, située près de celle du grand chef, un homme, au lieu de dormir, prêtait l'oreille au moindre bruit.

De temps en temps il se sortait la tête par la porte de sa hutte.

Tout à coup il sort de son abri et s'avance sur la pointe des pieds derrière le gardien, et avant que celui-ci ait eu le temps de se retourner, il lui assène un violent coup de massue sur la tête.

Le gardien tomba baignant dans son sang, sans pouvoir prononcer une parole. Alors l'auteur du coup de massue coupa les liens du prisonnier.

L'Outeiro crut que son dernier moment était arrivé. Avant qu'il fut revenu de sa crainte extrême, l'homme qui avait coupé ses liens lui dit :

—Sauve-toi, tu n'as pas une minute à perdre !

Le sauvage crut que ses oreilles le trompaient.

—Qui es-tu, demanda-t-il en tremblant, et pourquoi fais-tu cela ?

—Je suis Turcotte. Et toi, ton nom ?

—Irisko, fils du grand chef Olitara.

—C'est bien, souviens-toi de mon nom et regarde-moi comme il faut, afin de me reconnaître, si tu me rencontres un jour.

—Je te reconnaitrai..... Et je suis libre ?

—Oui. Fuis.

—Je me souviendrai de toi.

Et Irisko partit avec l'agilité du chevreuil.

Son libérateur regagna sa tente.

Un quart d'heure après, le gardien évanoui reprit ses sens ; il poussa un cri formidable et toute la tribu fut sur pied.

On s'approcha du poteau. Le prisonnier n'y était plus. Comme des chiens enragés, les Guaranis s'élançèrent à sa poursuite.

CHAPITRE IV

DEUX ANCIENS CAMARADES

S'il y avait à Montréal des maisons où l'on s'amusait sur un haut ton, il y avait par contre de vilaines bicoques où l'on s'abrutissait.

Le cabaret du "Cheval Blanc" situé au coin des rues Claudé et Saint-Paul était fameux parmi les estaminets de bas étage. Il y a toujours des gens qui ont le don de rendre leurs établissements populaires pendant que leurs voisins font faillite.

Au nom du "Cheval Blanc" s'en rattachait un autre non moins fameux,

celui du propriétaire, gérant et seul commis, Bibi Saint-Michel, qui faisait cent pour cent de profit, en faisant boire à ses clients du rye au lieu du brandy. Sans compter qu'il baptisait son vin et faisait la multiplication des cinq pains.

Chaque soir, depuis bien des années, à la brunante, Bibi accrochait à la porte de sa buvette un fanal rouge qui invitait les passants.

Là on pouvait traîner les plus affreux complots sans craindre les oreilles indiscrettes. Bibi les connaissait et avertissait à temps,

En franchissant le seuil du "Cheval Blanc" on se trouvait dans une vaste salle, basse, percée de deux fenêtres seulement et entourée de bancs. Au fond était le comptoir où Bibi servait la pratique.

Par une sombre après-midi de novembre 1845, un pâle soleil d'automne jetait, avant de disparaître entièrement, un demi-jour dans cette salle.

Un individu, assoupi sur un banc, semblait insensible au brouhaha qui se faisait autour de lui. Il fallait qu'il fut bien fatigué pour dormir au milieu de cette réunion d'hommes qui se chamaillaient à propos de rien et qui n'ouvriraient pas la bouche sans crier à tue-tête.

Le dormeur était mal vêtu. Quoiqu'on fut en novembre et qu'il y eut de la neige, il n'avait pas de paletot, et sa coiffure était une méchante casquette de matelot.

Il sommeilla ainsi plusieurs heures et eut peut-être prolongé son sommeil jusqu'au lendemain, si un client de Bibi ne l'eut pas éveillé en lui touchant par mégarde.

Il s'assit sur son banc, se frotta les yeux et, quand la nuit fut tombée complètement, il sortit du "Cheval Blanc."

Il sentit qu'il faisait froid, releva le collet de son habit et passa la main sur ses chaussures percées qui se laissaient pénétrer par la neige et enfonça sa casquette sur ses oreilles.

Il monta sur la rue Notre-Dame, tourna à gauche et alla tomber dans la rue Bonaventure. Il se dérigea encore vers l'ouest en répétant en lui-même, comme s'il eut craint de l'oublier.

—No 127, 127.

Au premier coin qu'il rencontra, s'étant arrêté, il regarda quel numéro portait la maison dont la façade s'était éclairée par un reverbère.

—111, dit-il, bah, j'arrive.

Il se remit en marche d'un pas alerte, en sifflant entre ses dents qui claquaient, transmis par le froid, un air inconnu dans le pays. C'était donc un étranger.

En 1845, sur la rue Bonaventure, les maisons étaient plus éloignées les unes des autres qu'aujourd'hui. La distance entre les numéros 111 et 127 était de deux arpents dans le moins. La rue était boueuse et ce n'était qu'avec précaution et en tâtant du pied qu'on avançait sur les trottoirs étroits, faits avec des planches mal jointes et pourries par un long service.

A chaque maison que l'étranger rencontrait il s'arrêtait et cherchait le numéro.

Après avoir traversé la rue de la Montagne, il arriva en face du numéro 125.

—C'est l'autre maison, dit-il.

En effet, deux minutes après, il se trouvait sur le perron de la magnifique résidence de celui qu'on appelait du nom pompeux de banquier de Courval.

—Le banquier de Courval est-il ici ? demanda l'homme mal vêtu.

—Oui, mais vous ne pouvez pas le voir, répondit le domestique, en voyant à qui il avait affaire.

—Ta, ta, ta, pas de ces histoires-là, dites-lui qu'on le demande immédiatement.

—Quel est votre nom ?

—Inutile de le dire. Je veux voir le banquier et je monte à sa chambre s'il ne descend pas.

Le domestique hochait la tête et disparu dans un escalier conduisant à l'étage supérieur.

L'étranger fit le tour du boudoir où on l'avait fait entrer et examina les cadres suspendus au mur.

Meublé avec richesse, l'appartement présentait un coup d'œil chic. Ça et là une chaise de crin, de velours, placée avec une négligence étudiée. Près de la fenêtre qui donnait sur le jardin, un sofa était adossé au mur, à côté un secrétaire en noyer noir sur lequel gisaient des paperasses de toutes sortes; au milieu de la chambre, une étagère où s'étalait la plus variée des collections de bibelots. Jamais on n'eut deviné que ce fut là le boudoir d'un vieux garçon.

L'étranger examinait tout. Arrivé en face du portrait du banquier de Courval, il s'arrêta et plissa les lèvres en balbutiant à mi-voix :

—C'est bien toi, lâche ! voleur ! assassin !

Il se retourna. Le banquier apparaissait dans le cadre de la porte.

Les deux hommes se trouvèrent face à face, et deux cris, l'un poussé par l'ami de George Braun, l'autre par l'homme mal habillé, s'échappèrent en même temps de leurs poitrines oppressées.

—Matson !

—Buscapié !

Oui, l'homme qui vivait dans cette maison de la rue Bonaventure, qui éblouissait par son luxe, qui intriguait par son air mystérieux, qui évitait de parler de son passé, qui s'était trouvé mal à l'aise en entendant parler de Jeanne Duval au "London Club" et qui avait fait de George Braun son meilleur ami, était l'ancien capitaine du "Solitaire," le traître de 1837, Charles Gagnon enfin, l'enfant maudit par son père.

Nous avons vu comment de simple matelots d'un honnête voilier, il était devenu capitaine de corsaire ; nous verrons comment de capitaine de corsaire, il était devenu banquier.

Les deux exclamations que nous avons entendues quoique sorties en même temps de deux poitrines différentes n'exprimaient pas les mêmes sentiments. La première exprimait la surprise ; la seconde, la satisfaction qu'éprouve quelqu'un en face d'un adversaire terrassé.

Les deux hommes se regardèrent d'abord sans prononcer d'autre parole.

Quand l'ancien chef de pirates fut un peu revenu de l'étonnement où le plongeait cette visite inattendue, il ferma la porte du boudoir et poussa le verrou, puis revenant vers Matson qui s'était élancé pour le retenir, croyant qu'il voulait se sauver, il demanda à voix basse et tremblante :

—Par quel hasard es-tu ici ce soir ?Tu me surprends.....

—C'est par un hasard heureux que j'ai retrouvé tes traces après trois années de séparation.

—Je te croyais mort au fond des mines des bords de l'Orénoque.

—Tu te trompais : je ne suis point mort, comme tu vois.

—Évadé ?

—Non, non, point d'évasion... Si j'ai ma liberté je l'ai obtenue au prix de ma vie..... Fiens, vois.....

L'ancien camarade du banquier tira de sa poche un journal froissé et le lui passa. Celui-ci lut avec précipitation :

" Un drame dans la région des mines. Caracas, Venezuela, 10 juillet 1844. Un courrier arrivé ce matin des bords de l'Orénoque raconte ce qui suit :

" Le passage du maire de Caracas à Angostura a été marqué par un incident émouvant qui a failli lui coûter la vie.

" En compagnie de son frère d'Angostura, il était sorti de la ville et visitait en voiture à deux chevaux, les mines du gouvernement, transformées en colonie pénitentiaire, en cotoyant les rives si escarpées de l'Orénoque,

quand les chevaux effrayés, par nous ne savons quoi, ont pris le mors aux dents. Pour comble de malheur le cocher a été précipité en bas de son siège et grièvement blessé. La position des deux distingués visiteurs était extrêmement périlleuse. Ils étaient sur le bord d'un précipice de cent cinquante pieds, que tous ceux qui ont visité cet endroit connaissent.

"Tout à coup on a vu un forçat saisir une barre de fer et s'élançer au-devant des chevaux au risque de sa vie. L'excitation était à son comble; cet homme s'exposait à une mort presque certaine.

Quand les chevaux arrivèrent sur lui, il en abattit un avec sa barre de fer, et saisissant l'autre à la bride, le força à s'arrêter.

"C'est à ce brave détenu que notre maire et celui d'Angostura doivent leur vies.

"Une requête demandant la grâce du sauveteur, a été signée sur-le-champ.

"Demain le courrier repartira pour l'Orénoque, où il remettra au forçat un papier lui accordant sa liberté. Ce dernier se nomme Jos Matson et a été condamné aux mines à perpétuité, l'année dernière. Il faisait partie de la fameuse bande de pirates qui montaient le corsaire le "Solitaire"—capitaine Buscapié—capturé par le côtre "Joaquin" du gouvernement."

—Tu vois, reprit l'ancien forçat, quand le banquier eut fini de lire. Je sais redevenu un homme libre....., Mais j'ai une commission pour toi.....Lorsque j'ai quitté mes compagnons qui ont survécu aux horreurs du climat des bords de l'Orénoque, ils m'ont chargé d'une mission sacrée. "Si jamais, m'ont-ils dit en me serrant la main, tu revois Buscapié, le traître, venge-nous! Demande-lui pourquoi il nous a abandonnés comme un lâche, en emportant avec lui le trésor commun, quand il pouvait nous racheter avec." Et tu te rappelles Salante, ce mousse qui grimpaît si bien dans les mâts, s'avancant vers moi il me dit, avec des larmes dans la voix: "Je te sais assez habile pour retrouver le capitaine Buscapié, quelque soit l'endroit où il vive. Dis-lui de ma part qu'il est aussi méprisable qu'un serpent... Si tu peux, plonge-lui ton poignard dans le cœur!"

Terrifié par ces paroles prononcées lentement, avec rage, le banquier sentit sa figure blêmir et ses cheveux se dresser sur sa tête.

Il jeta un regard autour de son fauteuil pour s'assurer une seconde fois que la porte et les chassiss étaient bien fermés.

Matson continua, toujours sur le même ton. Ses phrases devenaient saccadées:

—Durant un an je t'ai cherché par tout le monde... Venu à New York comme matelot, j'avais pour ainsi dire renoncé à mes recherches, te croyant mort, quand j'ai entendu parler du crime mystérieux commis sur la rue Notre-Dame.....J'ai tout deviné: cette homme trouvé mort sous les fenêtres du "London Club" c'est Garafalo, ce matelot espagnol qui s'est sauvé avec toi, lors de la capture du "Solidaire".....Tu l'as assassiné parce que tu craignais de ne pouvoir acheter son silence.....C'est bien cela, n'est-ce pas?...

L'ex-caissier du "solitaire" se tut. Il lança un œil de mépris à son ancien capitaine qui n'osait le regarder en face et qui était dans des traces indescriptibles.

Ces deux individus, l'un à la figure sinistre, vêtu de haillons; l'autre à la figure bouleversée, vêtu avec élégance, s'entretenant à voix basse, seuls dans une chambre, à la lueur vacillante des bougies, à cette heure du soir, avaient quelque chose d'impressionnant, de saisissant.

Le boudoir du prétendu de Courval, l'élégant Montréalais, n'était pas fait pour ces scènes dramatiques, qu'on voit plutôt sur les théâtres que dans la vie réelle.

Le banquier leva la tête et s'adressant à Matson:

—Dans quel dessein viens-tu ici ce soir? demanda-t-il.

—J'ai besoin d'argent, je n'ai pas mangé depuis le matin...Je n'ai rien à me mettre sous la dent et j'ai faim...Pour ce soir donne-moi dix piastres mais demain il m'en faut vingt-cinq mille, cinquante mille, je veux devenir grand seigneur, vivre comme toi, mettre fin à cette existence de "struggle for life."

—Vingt-cinq mille piastres ! Tu me demandes vingt-cinq mille piastres ?

—Cinquante mille et je les aurai.

—Tu penses ? Oublies-tu donc ton passé, Matson ? Oublies-tu que je n'ai qu'à dire un mot et tu retournes à Sing-Sing y terminer tes jours ?

Matson s'envoya en arrière sur sa chaise et se mit à rire.

—Sing-Sing, dit-il. Ce pénitencier n'existe plus pour moi. James Polk, à l'occasion de son avènement à la présidence des Etats-Unis et de sa visite à Sing-Sing, a accordé la liberté à quatre condamnés à mort et mon nom est parmi ceux-là.....Moi, par exemple, je n'ai qu'à dire un mot et tu montes sur l'échafaud..... N'essaie pas de mal agir avec un homme de qui tu dépends.. J'ai la mission de venger mes camarades et je puis le faire d'une manière terrible.....Alors, de l'argent, que je m'en aille.....Je te reverrai plus longtemps demain.....

—Je n'en ai pas sur moi, répondit le banquier d'un voix altérée.

—Point de comédie ! il me faut immédiatement dix piastres !

—Alors je vais t'en chercher.

—Non, reste ici.

—Je te le répète : j'ai à peine deux piastres sur moi. Tu vois bien que je suis en robe de chambre.

—Qu'on t'en emporte.

Le banquier allongea le bras, fit résonner un timbre et se leva pour tirer le verrou de la porte.

Le domestique recula en apercevant les traits bouleversés de son maître.

—Jérôme, prends cette clef, lui dit le banquier, monte à mon bureau, ouvre le tiroir du secrétaire, le troisième à gauche, et tu me descendras la bourse qu'il y a dans le coin.

Le domestique prit la clef et partit.

Il revint aussitôt en tenant une bourse richement travaillée qu'il tendit au banquier. Celui-ci le congédia en lui disant de tirer la porte.

Les deux anciens écumeurs de mer se trouvèrent de nouveau seul à seul.

Le traître de 1837 ouvrit la bourse et donna vingt écus à son visiteur inattendu.

Celui-ci se leva pour partir.

—A demain, dit-il, puis en descendant les degrés du perron il grogna assez fort pour être entendu :

—Au revoir, vil traître ; je te tiens maintenant. Cela n'est que le prélude de ton supplice.

La porte, poussée par une main en colère, se referma avec fracas sur ces paroles.

Le banquier resta calme sur le palier de l'escalier, sans avoir le courage de monter au deuxième étage.

Son domestique avait entendu refermer la porte depuis une dizaine de minutes quand il se décida à monter.

Celui-ci se regarda en passant devant la glace et vit avec horreur ses traits encore bouleversés refléter une inquiétude indicible.

Il évita d'être vu par Jérôme et lui dit qu'il pouvait se retirer.

Entré dans son bureau privé il se laissa choir dans un fauteuil et balbutia en serrant les poings :

—Malédiction ! cent fois malédiction !..... Ah ! cet Américain que n'est-il mort au fond des mines de l'Orénoque ou du moins que n'y est-il resté avec les autres, lui qui tient entre ses mains, mon bonheur, ma vie.

Il resta bien longtemps abîmé dans ses amères réflexions.

Une heure du matin sonna dans la chambre voisine. Le coup retentit solennel et vint frapper les oreilles de l'ancien pirate qu'il tira de sa rêverie

Il eut un cauchemar effrayant. Matson dévoilait le secret et lui, on venait l'arrêter.

Ce fut à cet endroit du cauchemar, qu'étouffé par les émotions, il s'éveilla en poussant un cri diabolique, qui retentit par toute la maison et, se levant debout, il sauta sur son revolver.

Avant qu'il eut pu se rendre compte de sa situation; Jérôme, éveillé par ce cri, enfonçait la porte et, trouvant son maître un revolver à la main, lui demanda tout tremblant :

—Qu'y a-t-il donc, monsieur ?

—Rien, tranquillise-toi, Jérôme, je me suis endormi sur le canapé et j'ai eu un affreux cauchemar. On m'assassinait.

—Vous m'avez fait bien peur.....Mais tenez, voilà Lafleur qui monte. Il vous a entendu lui aussi; jugez quels poumons vous avez.

En effet, l'autre domestique du banquier entra dans le bureau.

—Qu'avez-vous donc ? monsieur de Courval, qu'avez-vous ? demanda-t-il.

Son maître le rassura en contant l'affaire en deux mots.

Le banquier ne ferma point l'oeil de la nuit. Mais au jour il avait pris une résolution : celle de faire disparaître son ancien complice. Autant valait tenter cela que d'être à sa merci : l'un n'était pas plus dange-reux que l'autre.

CHAPITRE V

IRISKO

Les sauvages battirent l'île dans tous les sens. Plusieurs traversèrent le fleuve et fouillèrent les rives. Cependant ils ne voulurent pas s'aventurer trop loin, dans la crainte de quelque piège.

Ils rentrèrent au village les uns après les autres, la tête basse et la figure empreinte d'un désappointement extrême.

—Rage ! cria le vieux chef quand tous ses guerriers furent de nouveau réunis autour de lui, le Grand-Esprit nous en veut..... Depuis la dernière lune trois prisonniers nous ont échappé... Y aurait-il quelqu'un ici qui protège ces chiens d'Outeiros ?.....

Les guerriers grincèrent des dents. Pourtant Ratraça avait raison de demander cela, quinze jours auparavant, au cours d'une excursion dans l'intérieur du pays, il avait fait deux prisonniers qui étaient disparus comme par enchantement, pendant qu'on les emmenait dans l'île. Comment s'étaient-ils évadés ? On ne le savait pas.

—Qu'on amène celui qui faisait la garde cette nuit ! fit le vieux chef.

Le gardien, encore souffrant, était couché dans sa hutte. On alla le chercher. Il fit son apparition, la tête enveloppée d'une peau de lama.

Les guerriers le regardèrent ent'échant de surprendre sur sa figure quelque chose qui put leur faire deviner les émotions qu'il éprouvait alors. Mais il avait un visage calme.

—Ramos, lui dit le grand chef, avec des yeux farouche, tu n'est pas capable de garder un ennemi qu'on te confie.

Ramos lui répondit :

—L'ennemi s'est glissé dans ton camp comme une couleuvre, et comme un lâche, il m'a frappé en arrière.....

—Non, mais tes guerriers auraient dû l'entendre près de leurs huttes. Car le traître n'est pas arrivé au poteau sans traverser le village.

Ratraça s'adressa alors à Ticondor, c'est-à-dire l'homme blanc :

—Toi qui sait tout ; dis ce qu'est devenu l'Outeiro.

—Le Grand-Esprit l'a fait fuir, répondit le Canadien ; tu l'aurais mangé et ce n'est pas bien. Tant que tu mangera tes frères, les sauvages—qu'ils soient tes ennemis ou non—le Grand-Esprit te poursuivra sans cesse de sa collère et son bras viendra couper les liens de tes prisonniers.

—Mais que veut-il que nous fassions de nos prisonniers ?

—Que tu ne leur donnes pas la mort et que tu ne les fasses pas souffrir.

—Allons donc, reprit le grand chef, tous les autres sauvages, les Outeiros, les Macuros font souffrir et mangent leurs prisonniers.

—Oui et regarde comme ces nations tombent en lambeaux. Si elles continuent dans ces festins horribles, avant longtemps il viendra des hommes blancs qui les feront toutes disparaître. Et après leur mort ces sauvages seront dévorés par un feu plus torturant que les couteaux de leurs ennemis. Toi-même, grand chef Ratraça, tu verras les guerriers repoussés dans le désert, mourir de faim. Ils se mangeront entr'eux... Eh bien tu me demandais pour quoi tes prisonniers s'échappaient, le sais-tu maintenant ?

Le grand chef ne répondit point. Il était pensif. Se retournant vers ses guerriers il leur dit :

—C'est le Grand-Esprit qui a fait fuir l'Outeiro.

Les sauvages poussèrent un cri de rage et se retirèrent dans leur huttes.

Turcotte—surnommé Ticondar—vivait ainsi depuis deux mois sans espoir de retourner parmi les peuples civilisés. Il aurait fallu faire cinq cents lieues à travers le désert avant de rencontrer un blanc. De plus il était gardé à vue par les Guaranis, qui voyaient en lui un être puissant, qui les faisait triompher dans les batailles.

Depuis quelques jours cependant il songeait à s'évader.

Une après-midi, il apprit par un sauvage que la tribu des Outeiros était campée à une journée de marche de la rivière Tabajos. Il ne laissa rien voir mais il se dit en lui-même que s'il parvenait à se rendre chez les Outeiros, Irisko, qu'il avait délivré d'une mort affreuse, lui fournirait les moyens de retourner dans son pays.

Cette idée l'obséda toute l'après-midi. Il retourna auprès du sauvage qui lui avait appris cette nouvelle et l'interrogea sur l'endroit précis où étaient campés les Outeiros.

Le soir venu, il trouva un prétexte pour laisser son cheval sur la rive du fleuve, au lieu de traverser dans l'île.

Quand la tribu fut plongée dans le sommeil, le Canadien se leva et ayant pris des vivres pour trois jours, il traversa le Tabajos, sella son cheval et partit ventre à terre dans la direction du camp des Outeiros.

Il traversa d'abord un désert des plus arides, puis, ayant rencontré une petite rivière, il en remonta le cours.

Vers le milieu du deuxième jours, il vit à sa droite un grand nombre de tentes. C'était le camp des Outeiros.

Les Outeiros sont comptés parmi les sauvages les plus antropophages de l'Amérique du Sud.

En entrant dans leur camp, l'étranger fut désarçonné et terrassé.

—Est-ce ainsi, leur demanda-t-il, que vous traitez l'ami de votre nation, le protecteur de vos chefs ?

—Tu mens, lui cria-t-on, tu es un Guaranis. Tu en portes le costume et tu vas mourir comme un chien.

Les sauvages le chargèrent de courroies et le traînèrent au milieu du camp, comme on traîne un boeuf à la boucherie.

Le prisonnier cherchait le jeune chef qu'il avait autrefois délivré. Ne le voyant pas il dit :

—Demandez à votre jeune chef Irisko qui je suis et il vous le dira.

—Irisko ! Irisko ! répondit-on, ah ! sans doute qu'il doit bien te connaître lui qui a passé une journée dans ta tribu. Mais tu t'adonnes mal, il n'est pas

ici..... Vois-tu cette montagne bien loin là-bas ?..... C'est là que tu aurais dû aller.....

Et les sauvages commencèrent à rire.

A cette réponse le Canadien vit disparaître sa dernière planche de salut. Personne ne le connaissait dans ce camp et on lui réservait le sort qui avait été autrefois réservé à Irisko.

—Je ne viens pas ici pour faire du mal à Irisko, reprit-il, je lui ai sauvé la vie il y a quelque temps.....

Mais les sauvages ne l'écoutaient pas. Leurs cris barbares dominaient sa voix atterrée. Ils dansaient autour de lui et commençaient déjà à aiguïser leurs grands coutelas pour le festin.

Ils parlaient ainsi entr'eux :

—Le grand chef Olitara doit être ici ce soir. Il arrivera à temps pour le festin.

—Son fils Irisko sera content de pouvoir se venger de ces chiens de Guaranis. Il se rappelle que s'ils ne l'ont pas mangé, c'est qu'ils n'ont pas pu.....

—Penses-tu qu'Olitara et son fils mangeraient de ce chien ? Il est trop maigre... Nous ne les attendrons pas un instant, nous commencerons au coucher du soleil...

Les préparatifs avançaient toujours. Le soleil baissait rapidement. L'infortuné Canadien interrogeait en vain l'horizon ; il n'apercevait que la plaine et quelques arbres qui agitaient leurs cimes courbées par le vent.

Enfin le soleil disparut entièrement.

Sans attendre plus longtemps, les sauvages s'approchèrent davantage du prisonnier et brandirent leurs coutelas.

Le patriote de 1837 comprit que sa dernière heure était arrivée. Il recommanda son âme à Dieu, en demandant pardon de ses fautes.

Un Outeiro jouait sous son nez avec un poignard à la main. Tout à coup il lui vit lever le bras et s'élançer pour le frapper. Il ferma les yeux et sentit le poignard lui entrer dans les chairs.

En ce moment deux cavaliers débouchaient dans le camp à bride abattue. L'un était Olitara, l'autre Irisko.

Alors le Canadien rassemblant toute son énergie, cria de toutes ses forces :

—Irisko, je suis Turcotte, ton sauveteur !

A ces mots le jeune sauvage bondit comme un tigre au milieu de ses guerriers.

—Arrière, fit-il en les renversant, vous tuez mon sauveteur.....

Et il se jeta au cou du prisonnier. Celui-ci était inanimé et le sang coulait à flot par une blessure à l'épaule.

.....
Quand le Canadien revint à lui, il était couché dans une grande tente. Un sauvage encore jeune pleurait à son chevet et un vieillard se promenait non loin.

—Irisko ! murmura-t-il faiblement.

—Pardonne aux coupables Outeiros, lui répondit le jeune sauvage ; ils ne te connaissent pas..... Sois désormais le bienvenu sous ces tentes... Tu seras traité comme notre meilleur ami.

Le vieillard s'avancant vers la couche du blessé lui dit à son tour :

—L'ingratitude n'a jamais trouvé de place dans le cœur d'Irisko ni dans celui de son père Olitara. Tu m'as rendu mon fils que je croyais perdu pour toujours et tu as ramené la joie dans la nation des Outeiros. Nos guerriers ne te croyaient pas, sois-en certain.

Le vieillard parlait avec émotion et s'efforçait de faire oublier à l'étranger la manière dont il avait été reçu.

Il fit venir le guérisseur de la tribu pour panser la blessure.

C'était un petit vieux rabougri, qu'on avait en haute estime. Il se retirait souvent dans la forêt pour s'entretenir avec les esprits. Il connaissait les propriétés qu'ont les feuilles et les racines de chaque arbre en particulier. Ainsi il savait que les feuilles de nopal guérissent la toux et les autres affections des poumons et que l'écorce du quinquina combat efficacement les fièvres. Il avait reçu en naissant un don cher à tout médecin ; celui d'inspirer la confiance à ses patients.

Comme les chef de la tribu, il avait la tête entourée de plumes rouges, blanches, noires et jaune. En outre il trainait avec lui un carquois dans lequel il mettait ses remèdes qui consistaient en racinages.

Ce ne fut qu'avec le plus grand respect qu'il examina la blessure du sauveteur d'Irisko et qu'il y appliqua une feuille.

Ce pansement fait il adressa une invocation à des êtres imaginaires et assura au patient qu'avant cinq jours il serait parfaitement rétabli.

Fut-ce pour cela que le malheureux blessé blémit sur sa couche pendant trois semaines, à se demander si la gangrène se mettrait oui ou non dans sa plaie, qui ne se fermait pas.

Enfin un matin il se sentit la force de marcher et sortir respirer l'air bien-faisant de la plaine.

Ce fut un jour de jouissance universelle pour la tribu.

Le canadien fut témoin du jeu favori des Outeiros. C'est un jeu extrêmement dangereux qui laisse souvent après lui de nombreuses victimes. Il consiste à lancer un cheval au galop et à l'arrêter en le saisissant par la gueule ou la crinière.

Les Outeiros sont très habiles à ce genre d'exercice et quelques-uns se font forts d'arrêter un cheval qui passe avec une vitesse de trente milles à l'heure.

Dans une plaine, en dehors du camp, plusieurs sauvages étaient échelonnés ça et là.

Un autre amena un cheval indompté et fougueux, puis il le laissa aller.

Le premier qui tenta de l'arrêter reçut un coup de sabot qui lui déchira la figure, mais le second, ayant été assez habile pour lui saisir la crinière, sauta en croupe et se rendit maître du cheval au milieu des hourrahs de la foule.

Il le ramena au camp puis le lâcha de nouveau et ainsi de suite. La même scène se répéta plusieurs fois. Et chaque fois qu'un sauvage arrêta le cheval, le chef lui donnait une petite pierre brillante.

Paul Turcotte, ayant examiné ces petites pierres, reconnut des diamants de la plus pure espèce. Les Outeiros paraissaient n'y attacher aucune importance et quand il en tombait à terre, ils ne se donnaient pas la peine de les ramasser.

—Tu as bien l'air de mépriser ces pierres, dit le Canadien au chef Olitara, sais-tu que dans mon pays, en en donnant une seule, je pourrais vivre un an à rien faire.

—Un an ! pourquoi donc ?

—Ah ! grand chef, tu ignores la fuste des hommes blancs. On ne comprend point comment ils s'évertuent à posséder de ces brillants. Ces petites pierres que tu jettes sont extrêmement rares chez eux et ils travaillent des mois pour en avoir une.

—Mais tu seras donc riche quand tu retourneras par là, puisque je peux t'en donner plus que tu es capable d'en emporter.

—Serait-ce possible Olitara !

—Il ne tient qu'à toi d'en emporter. L'Guteiro ne sait que faire de cela ; c'est de la nourriture qu'il nous faut.

“ Ironie singulière, pensa Paul Turcotte, Dieu a jeté à foison ces diamants dans un pays où les habitants n'en veulent pas, tandis qu'il n'en a pas mis dans ceux où les habitants en raffolent ! ”

La fête terminée, les vainqueurs au jeu défilèrent en montrant combien de pierres ils avaient gagnées et les jetèrent ensuite sans s'occuper où.

Le Canadien en ramassa quelques-unes malgré lui.

Olitara lui dit :

—Pourquoi en ramasser ? Puisque tu en veux, je te conduirai demain dans un endroit où je t'en montrerai qui te feront dédaigner celle-ci.

CHAPITRE VI.

ANGOISSE.

Un œil au beurre, une marque rouge sur le nez, un habit plus déchiré que d'habitude, tels étaient les indices qui montraient que Matson avait eu de l'argent à dépenser, quand, à dix heures du matin, il entra dans le bureau du banquier de Courval, rue Saint-Gabriel.

Ce dernier ne put retenir une grimace en le voyant. Il lui apparaissait encore plus repoussant que la veille, avec ses haillons et son air de pochard indépendant.

Il alla droit au pupitre de son ancien capitaine, en répandant derrière lui une odeur prononcée d'alcool.

Le banquier le reçut froidement et pendant que Matson, redevenu pour un instant l'ex-caissier du "Solitaire", fouillait l'appartement en cherchant un endroit pour parler à l'aise, son camarade lui dit :

—Par ici.

Les deux hommes passèrent dans la chambre voisine.

—Eh bien, Buscapié ?

—Eh bien, Matson ?

—Cette somme dont nous avons parlé, hier au soir, il me la faut ce matin.

—Tu ne l'auras pas, mon pauvre diable, répondit le banquier avec un sourire narquois.

—Comment, je n'aurai pas cinquante mille piastres ?

—Tu n'auras pas un sou.

—Ne me tente pas. J'ai envie de parler ce matin. Prends garde, Buscapié, prends garde.

—On ne te croira pas.

—Lâche, j'ai des preuves.

—Elles ne valent rien.

—Ah ! tu pousses l'insolence trop loin, capitaine.

—Toi, tu es chanceux que je ne t'assassine pas devant ce coffre-fort, quitte à faire croire que tu as voulu voler.

—Ah ! c'est trop fort.....tu ne joueras pas avec moi comme tu as joué avec tant d'autres.

—Donne-moi des garanties que, si je te donne le montant demandé, tu ne reparaitras jamais en Canada.

—Des garanties ! C'est toi qui en demande, toi qui jurait de mourir à nos côtés sur le "Solitaire"..... Des garanties !..... Comme si j'étais ton obligé. Tu me pousse à bout.....

Jusqu'ici la conversation s'était tenue sur un ton modéré, mais l'ancien caissier du "Solitaire" s'excitait. Il se leva et commença à gesticuler sous le nez du banquier. Celui-ci lui dit :

—Attention, on t'entend.....

—Je veux qu'on m'entende moi, et je parlerai encore plus fort.

—Assis-toi, Matson, ou je te montrerai que j'ai encore du nerf.....

—Moi aussi j'en ai encore.....

Et l'Américain s'avança pour saisir le banquier à la gorge.

—Celui-ci recula de deux pas et, avançant de nouveau, asséna un violent coup de poing à Matson.

Charles Gagnon avait encore du nerf, comme il venait de le dire. Matson tomba en arrière et dans sa chute il se heurta la tête contre un des coins du coffre-fort.

Le banquier se précipita pour le ramasser. Son ancien camarade gisait sans connaissance, une blessure à la tête, et le sang commençait à couler.

De Courval crut qu'il l'avait assassiné. Il devint pâle et se pencha sur sa victime.

Au bruit de cette chicane, le commis et le petit messenger du banquier ouvrirent la porte pour voir ce qui'il y avait.

—Ce n'est rien, leur dit l'ancien traître de 37, puis en montrant l'homme étendu par terre, il ajouta : Il s'est fait mal à la tête contre le coffre-fort..... Aidez moi donc à le mettre sur ce banc.....

Il se fit apporter de l'eau froide. Il en imbiba une serviette et lava Matson. Il ne reprenait pas sa connaissance et le sang coulait de plus en plus.

—Harvy, dit de Courval à son messenger, cours chercher le docteur Bissonnette, c'est le plus proche.....prends une voiture et dépêche-toi..... Vous, Arthur, vous pouvez vous retirer, mais ne parlez pas de cela à personne, s'il vous plaît.

Harvy ne fut pas longtemps à son voyage. Il héla le premier cocher libre lui donna l'adresse du docteur Bissonnette et revint, avec ce dernier, en moins de dix minutes.

Le docteur Bissonnette était un médecin grand, maigre, que de Courval ne connaissait pas, ayant seulement vu son enseigne en se rendant au bureau.

Comme le docteur questionnait beaucoup pour savoir comment le blessé avait fait pour tomber sur le coffre-fort, le banquier haussa les épaules et lui dit brusquement :

—S'il vous plaît, docteur, pansez donc cet homme au plus vite et vous serez bien payé.

La blessure n'était pas grave. L'évanouissement était dû à la force du choc plutôt qu'à sa gravité.

Quand le médecin eut appliqué un bandage sur la tête du blessé et qu'il lui eut fait respirer divers sels, celui-ci ouvrit les yeux.

Le financier attendait avec angoisse la première parole du blessé. Il fit signe au docteur de se retirer en lui disant :

—Si j'ai encore besoin de vos services, je sais où vous prendre.

Il était temps. Le blessé ouvrait la bouche.

—Tu m'as manqué encore une fois, murmura-t-il... Je ne te donnerai pas la chance de te reprendre : ce soir tu coucheras dans la grande prison de Montréal...

Que fit le traître de 37 dans cette situation critique ? Se découragea-t-il ? Pensa-t-il à s'enfuir ? Non. Il en avait vu bien d'autres. Le jour où il avait échappé aux autorités du Venezuela la situation était pire.

Il dit simplement à son compagnon de crime :

—Tu auras tes cinquante mille piastres, Matson. Sois certain que je ne voulais pas te faire cela.

—Cinquante mille. C'est soixante mille qu'il me faut maintenant.

—Tu auras ce que tu voudras. Mais de grâce, tais-toi, ne souffle pas un mot. Tu comprends que nous y gagnons tous deux..... Ecoute, on vient de me demander qui tu es.....

—Qu'as-tu répondu, lâche ?

—Que tu es un de mes anciens amis de l'Amérique du Sud et que je ne t'ai pas reconnu d'abord. Je vais te traiter comme tel : je vais te faire transporter dans ma maison ; tu en disposeras comme tu voudras..... Et quand tu seras parfaitement rétabli, je te donnerai tes cinquante mille piastres, et tu disparaîtras pour ne plus reparaitre..... Est-ce convenu !

C'est convenu, répondit le blessé après avoir réfléchi, mais si je m'aperçois de quelque chose c'en est fini de toi.

—C'est cela. Soyons amis comme autrefois.

Les deux hommes se tendirent la main. Mais le banquier tendait encore une main traîtresse. Il avait un autre plan dans la tête.

.....
A quelques jours de là, celui qu'on appelait Hubert de Courval était dans son cabinet de travail dans sa résidence de la rue Bonaventure.

La nuit était venue depuis quelques heures et le banquier, au lieu de se préparer au sommeil se préparait à sortir. Il avait endossé son paletot et coiffé son chapeau de laine.

Il descendit dans le soubassement de sa maison et frappa à la porte de chambre de son homme de cour.

—Lafleur, fit-il, habille-toi à la hâte et viens me trouver dans mon bureau.

Le banquier remonta et attendit.

Son homme de cour s'appelait Pierre Lafleur et venait d'un comté en bas de Québec. Il avait vingt-cinq ans. Le banquier avait trouvé en lui un homme discret et c'était en partie pour cela qu'il l'avait pris à son service. Car il n'aimait pas que les choses qui se passaient chez lui fussent répétées au dehors.

Lafleur arriva dans le bureau de son maître en se frottant les yeux.

—Assieds-toi, lui dit ce dernier, en lui indiquant un fauteuil.

Il fut surpris de cette marque de courtoisie de la part d'un homme qui le traitait habituellement avec hauteur.

—Assieds-toi, repéta le banquier, en approchant le siège, j'ai besoin de toi cette nuit..... Comme tu es gelé, verse-toi d'abord un bon verre, et s'il ne te réchauffe pas tu en prendras un autre.

Quand Lafleur eut avalé une première rasade, son maître lui demanda :

—Es-tu capable d'un grand secret. Lafleur ?

Au lieu de répondre catégoriquement, le domestique commença à défilier des périphrases, —effets de sa rasade.

—Comment pouvez-vous me faire cette question ? répondit-il, ne me connaissez-vous pas encore monsieur ? Avez-vous eu connaissance que j'aie ouvert la bouche au dehors pour raconter ce qui se passe dans votre maison ?

—Non, mon Lafleur, je n'ai pas de reproche à te faire : je suis content de tes services. Puis-je encore compter sur toi pour cette nuit ?

—Vous pouvez compter sur moi pour cette nuit et pour toujours, tant que vous ne me remerciez pas de mes services.

—Eh bien, Lafleur, ta réponse me satisfait..... verse-toi encore un autre verre..... Peux-tu me jurer maintenant que tu ne dévoileras rien de ce qui va se passer cette nuit ?

Quoique le domestique fut sur le chemin de l'ivresse il comprit l'importance de cette question.

—Pourquoi exiger de moi un tel serment, répondit-il. Vous savez bien qu'il n'est pas dans mes habitudes d'aller faire des commentaires sur ce que je vois ici.

Le banquier vit qu'il pouvait parler sans danger. Il posa la même question une seconde fois.

—Je te demande si tu peux jurer que tu ne diras pas un mot de ce qui va se passer cette nuit. Réponds : oui ou non.

—Oui.

—Jure-le ; répète mes paroles.

Le banquier dit alors d'une voix solennelle :

—Je jure.

—Je jure, répéta Lafleur.

—Devant Dieu.

—Devant Dieu.

—De ne rien dévoiler.

—De ne rien dévoiler.

—De ce qui va se passer cette nuit.

—De ce qui va se passer cette nuit.

—C'est bien, Lafleur, donne-moi la main et souviens-toi que tu ne verras pas la fin du jour où tu auras trahi ton serment.

Lafleur fit signe qu'il comprenait.

—Maintenant, continua l'ancien marchand de Saint-Denis, tu vas atteler mon bai brun sur le landau ; tu rabattras les stores, puis tu entreras m'avertir... Travaille sans bruit, qu'on n'ait connaissance de rien...va.....

Tout en remplissant les ordres de son maître, le domestique se demandait ce que signifiait ce serment et cet ordre de sortir le plus bel équipage, à onze heures du soir, dans ces mauvais chemins d'automne, où la neige, mêlée à la terre, faisait de la boue.

S'il n'eut pas été sous l'influence de la boisson, il aurait eu peur, surtout après cette promesse solennelle ; car il était superstitieux. Mais la tête lui tournait trop pour s'arrêter à ces considérations.

Il vint avertir son maître que tout était prêt. Celui-ci, le prenant nerveusement par le bras, l'entraîna dans la salle à dîner.

Cette chambre était faiblement éclairée. Sur la table, au milieu des argenteries, étaient plusieurs bouteilles et deux verres, l'un complètement vide, l'autre à demi.

Un individu, que Lafleur reconnut comme Matson, qui était depuis quelques jours l'hôte du banquier, dormait profondément, assis dans un grand fauteuil.

Son sommeil était si profond, si tranquille que Lafleur se crut en face d'un cadavre. Où fallait-il chercher la cause de cet état léthargique ? Assurément ce n'était pas dans les liqueurs étalées sur la table ; ou bien on y avait mêlé un narcotique puissant.

—Nous allons le transporter dans la voiture, dit le banquier en désignant cet homme à son domestique. Prends-lui les pieds ; je me charge de la tête.

Lafleur obéit sans comprendre ce qu'il faisait.

Il aida de Courval à entrer l'homme endormi dans la voiture et lui demanda en montant sur le devant du landau, de quel côté il fallait aller.

—Monte sur la rue Sainte-Catherine jusqu'au chemin neuf. Là, tu descendras sur les quais.

On eut dit que l'ancien capitaine du "Solitaire" choisissait à dessein les rues obscures et peu fréquentées. Car à cette époque, ce qui est aujourd'hui la rue Sainte-Catherine, n'était qu'un chemin tortueux et sans nom fixe, que les passants évitaient le soir pour ne pas se casser le cou dans les ornières qu'il y avait à chaque arpent.

Le banquier, outre qu'il allongeait son chemin en passant par là, le rendait plus difficile.

Ce ne fut qu'une heure et demie après que sa voiture déboucha au pied du courant.

La grève était déserte et on entendait que le clapotement des vagues qui venaient se heurter sur les galets. En regardant vers le centre de la ville, on distinguait les lumières d'une dizaine de navires qui se préparaient à lever l'ancre, avant d'être pris dans les glaces.

Tout était solitaire et aucun oeil n'était à craindre. Le lieu était propice pour un crime.

Ce fut l'idée qu'eut Lafleur, qui, dégrisé par cette longue promenade au froid, commençait à soupçonner que son maître voulait faire de lui un complice, sur qui il se déchargerait au besoin. Car, que venait faire son maître en cet endroit ? à cette heure ? avec cet homme sans connaissance, qu'il cachait dans le fond du landau ?

Le banquier, se passant la tête par la portière, lui dit d'arrêter. En même temps il mit pied à terre.

—C'est ici le meilleur endroit, fit-il, descends.

Lafleur sauta à terre.

—Attache le cheval, continua le banquier, nous serons longtemps ici, et viens m'aider à transporter cet homme dans la chaloupe.

Matson était encore dans le même état léthargique et se laissait traîner comme une masse inerte.

Quand il fut couché dans le fond de la chaloupe, le banquier dit à son domestique de s'asseoir en arrière et de gouverner au large, en même temps que lui tirait l'ancre de la chaloupe et prenait les rames.

Il ramait fort habilement et en quelques coups fut à deux arpents de la grève.

Alors cessant de ramer, il se leva pour prendre son ancien camarade à bras le corps.

Lafleur poussa un cri et commença à comprendre. Jusqu'ici il n'avait pas dit un mot, pas adressé une question. En laissant la maison il avait cru qu'on allait mener cet homme endormi à Hochelaga. Arrivé en cet endroit, il avait pensé qu'on le traversait à Longueuil. Ce n'était pas cela.

—Mais cet homme n'est pas mort ! fit-il.

—Je sais mieux que toi s'il est mort, répont le banquier, en continuant son ouvrage.

—Vous voulez le noyer !

Le traître de 37 soulevait toujours l'endormi.

—Vous ne l'assassinerez pas, dit Lafleur, en essayant de lui faire lâcher prise. Vous l'avez endormi exprès et vous voulez faire de moi votre complice..... C'est indigne..... Je vous dénoncerai.....

—Rappelle-toi ton serment.....

—Je vous dénoncerai quant même !.....

Et le domestique se leva pour saisir son maître à la gorge.

Une lutte terrible s'engagea dans la chaloupe, au-dessus des flots. Les deux hommes se tenaient à la gorge, l'un cherchant, avec ses pieds, à jeter par-dessus bord le corps du dormeur, l'autre à le retenir.

Lafleur appelait au secours, mais ses cris s'éteignaient dans sa gorge, serrée entre les doigts crochus de l'ancien chef de pirates.

La chaloupe menaçait de chavirer à chaque mouvement des combattants.

Enfin, le banquier fit un suprême effort pour jeter à l'eau son ancien compagnon.....

Trois cris se firent entendre en même temps. La chaloupe avait chaviré, précipitant ses occupants dans les eaux glaciales du fleuve.

Le premier qui revint à la surface fut Lafleur. Il saisit avec désespoir le bord de l'embarcation et se maintint la tête hors de l'eau. Ayant regardé autour de lui il ne vit point ses compagnons.

Dix minutes après, la chaloupe, conduite par le courant, touchait de nouveau la rive nord.

Alors seulement. Lafleur s'aperçut qu'il était à un demi-mille de la voiture. Eperdu, il court sur la grève comme un fou. Il n'est plus ivre ; il a peur et il est transi de froid.

Soudain il se trouve en face d'un autre homme. Il regarde comme il faut : c'est son maître.

—Vous l'avez tué ! lui dit-il.

—Tais-toi ou tu auras le même sort ! répondit le banquier.

Lafleur oubliait que ce n'était pas à lui de donner des ordres.

—Embarquons et partons ! dit-il.

Pendant que le landan s'ébranla, le banquier dit en lui-même : "Pauvre Lafleur, tu viens de t'assassiner toi-même. Un homme qui possède un tel secret ne saurait vivre longtemps."

Deux heures du matin sonnaient à la manufacture Lescarbeau. Les deux hommes n'avaient pas aperçu un brick à l'ancre dans l'anse d'Ho-chelaga,

CHAPITRE VII

UN NOUVEAU REFUS

Un mois s'était écoulé, depuis que le traître de 1837, caché sous le nom d'Hubert de Courval, avait retrouvé au milieu de l'aristocratie montréalaise la personne qu'il aimait si ardemment. Et deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait fait disparaître son ancien caissier, qui en savait trop long sur son compte.

Au moment où il désespérait de revoir Jeanne Duval, et où, sous le coup des années, son souvenir s'effaçait de sa mémoire, il la retrouvait plus belle, plus charmante qu'autrefois. Les impasses difficiles, remplies d'inquiétudes, d'épreuves, de misères, par où la jeune fille était passée, avaient jeté à sa figure un cachet de mélancolie qui ajoutait à ses charmes.

A sa vue, les cendres de son ancien amour mal éteint remuèrent dans le cœur du célibataire Charles Gognon sentit se réveiller en lui sa passion d'autrefois.

Maintenant que Paul Turcotte était écarté du champ de bataille la lutte devenait plus facile.

Ainsi pensait l'ancien émissaire de Colborne, en gravissant le perron qui donnait accès à la demeure de son ami Braun, qu'il cultivait étrangement depuis quelques semaines.

Huit ans auparavant ce même homme s'est aussi dirigé vers la demeure de Jeanne Duval, avec la même intention.

Les circonstances ne l'ayant pas favorisé, il avait subi un échec : incident lointain—devenu un événement dans sa vie—qu'il se rappelait comme hier, avec ses moindres détails.

Il fallait conquérir ce château-fort. Peu importait le plan de campagne.

Charles Gagnon s'était déguisé adroitement ; aussi il faut dire qu'il avait bien changé durant ces dernières années. La vie sur mer, et le poste qu'il avait occupé, avaient donné plus d'énergie à ses traits et en avait fait un homme musculeux. Pour plus de sûreté, il teignait en noir sa chevelure chatain, laissait croître sa barbe et portait un lorgnon. A force de parler fort et au grand air, tour à tour en Espagnol et en Anglais, sa voix et sa prononciation étaient devenues autres.

Il avait confiance en pensant à la cordiale réception faite à lui par Jeanne, à ses sourires gracieux et à ses regards bienveillants.

Ce fut le cœur rempli d'émotion qu'il entra dans le salon de madame Braun. Celle-ci le reçut avec sa courtoisie habituelle. En même temps elle invita sa sœur à descendre ; elle savait bien pour qui l'ami de son mari venait à la maison.

Monsieur Braun, n'étant pas encore rentré du club, qu'il fréquentait toujours assidûment, les deux femmes se trouvaient seules pour recevoir.

—Ne trouvez-vous pas, dit madame Braun, que l'hiver approche et que l'automne, avec ses temps désagréables, nous laisse comme à regret.

—C'est vrai et bientôt il n'y aura plus de traces de l'été. Il a passé bien vite.

—Pourtant nous n'avons pas à nous plaindre, il y en a de moins favorisés que nous.

—Ainsi, madame, dans les pays où j'ai vécu durant ces dernières années, nous avons un été si chaud que celui du Canada nous semblerait un doux printemps, et là, ce que nous appelons l'hiver, n'est qu'une suite de jours humides et pluvieux. Nous n'avons pas cet atmosphère sec et pur des pays du Nord.

Jeanne entra dans le salon. Elle fit un gracieux salut au banquier et s'assit à côté de sa sœur.

— Nous étions à dire, fit Charles Gagnon alias Hubert de Courval, que l'hiver avance à grands pas.

— Je voudrais toujours être en été, moi, dit Jeanne.

— Vous êtes du goût de plusieurs et je suis de ceux-là.

— Mais vous n'avez pas hâte que la saison des bals s'ouvre ? demanda la jeune fille.

— Les bals m'occupent fort peu, cependant je ne déteste pas ce genre d'amusement.

En effet le banquier sortait rarement dans le monde.

Le rencontrait on dans un salon, c'était dans celui d'un intime, d'un financier avec qui il spéculait. Alors il faisait fureur avec sa moustache en crocs et ses regards pénétrants jusqu'au fond de l'âme. Les jeunes jolies misses se disputaient l'honneur de valser avec lui et son nom volait de bouche en bouche.

On continua encore la conversation sur ce ton, discourant, comme dans tous les salons, sur des banalités, sur des riens, le banquier guettant l'occasion de faire sa demande. Il était mal à l'aise, madame Braun gênait.

Il pria Jeanne de se mettre au piano et lui offrit son bras ; alors on eut pu remarquer un tressaillement involontaire chez lui.

La fiancée de 1837 s'exécuta de bonne grâce et, en même temps que ses doigts couraient alertes sur le clavier, elle chanta :

Ton souvenir est toujours là,
Oh toi qui ne peut plus m'entendre,
Toi que j'aimais d'amour si tendre,
Jamais mon cœur ne t'oubliera.
Toujours présent à ma pensée,
Ton souvenir est toujours là.

Je les ai vu ces mêmes lieux
Où nous livrant à l'espérance,
Aux simples jeux de notre enfance,
D'amour succédèrent les feux.
J'ai retrouvé l'ombre discrète,
Que notre amour souvent chanta :
Charme si doux que je regrette tant
Ton souvenir est toujours là.

En vain je vois autour de moi,
Des plaisirs la troupe légère,
Chaque jour chercher à distraire
Un cœur qui ne vit que pour toi.
Tout m'importune et m'inquiète :
L'amour aux douleurs me livre,
C'est le passé que je regrette,
Ton souvenir est toujours là.

Ce fut surtout en prononçant les mots " ton souvenir est toujours là " que Jeanne mit le plus d'âme.

Il prononçait un nom, il évoquait une date qui faisaient vibrer les fibres les plus intimes de son cœur : ce nom, cette date, c'était Jeanne Duval, c'était 1837.

— Avez-vous déjà entendu cette chanson ? demanda la jeune fille.

— Si, mais jamais avec autant d'expression.

—N'est ce pas, fit-elle, que les mots sont bien beaux..... je ne puis n'empêcher d'être émue quand je les chante. Vous ne sauriez croire tous les souvenirs qu'ils éveillent en moi.

Les yeux du banquier se voilèrent et secouant la tête avec amertume, il répondit :

—Je le sais par expérience, hélas !

La fiancée du patriote était trop préoccupée de ses propres pensées pour remarquer les émotions auxquelles l'ami de son beau-frère était en proie.

Un silence suivit la dernière phrase du banquier.

Madame Braun était sortie du salon et les deux personnes étaient seules. ne sachant pas que la cause de leur trouble était le même passé.

Charles Gagnon pensa que le temps était propice pour faire sa demande.

S'approchant de Jeanne, il lui dit d'un air jovial :

—Je ne vous surprendrai pas, mademoiselle, en disant que je suis venu ce soir pour demander votre main.

—Ma main ! répondit la jeune fille sur le même ton, et en se redressant, ma main !

—Oui, mademoiselle..... vous m'avez plu : mes visites assidues le prouvent..... Je vous aime d'un amour qui.....

—Monsieur de Courval, interrompit froidement Jeanne, en changeant subitement de ton, ignorez-vous que je suis engagée ?

—Les fiançailles ne s'étendent pas au-delà du tombeau.

—Vous voulez dire.....

—Que celui que vous avez juré d'épouser n'est plus au nombre des vivants.

—Et qui vous le dit ?

—A vous comme à moi, mademoiselle, le bon sens.

—Dans ce cas-ci permettez-moi de vous le dire, le bon sens n'est pas en accord avec l'espérance. N'arrive-t-il pas souvent que des voyageurs passent pour morts, durant cinq, dix, quinze ans et qu'ils reviennent un beau matin, gaillards comme avant, prendre le déjeuner en famille.

—Cela s'est vu, néanmoins, croyez-moi, le capitaine du "Marie-Céleste" n'est pas de ceux-là. Avant de demander votre main, j'ai étudié à fond son cas ; et sans vouloir vous affliger, humainement parlant, il est impossible que l'équipage de ce brick soit ailleurs qu'au fond de l'Atlantique.....

Et il eut pu ajouter : "O'est moi-même qui ai fait jeter le capitaine à la mer, dans une mauvaise chaloupe, à deux cents lieues de toute côte."

—Vous m'affligez profondément, répondit Jeanne, cependant vous n'affaiblissez pas l'espérance que je garde de revoir mon fiancé.

Elle s'arrêta un instant, puis continua d'une voix où se devinait l'émotion.

—N'insistez pas davantage. Il m'est cruel de vous refuser. Mais que diriez-vous d'une personne, qui, après s'être fiancée à vous, en épouserait une autre pour la simple raison qu'elle vous supposerait mort ? N'auriez-vous pas du mépris pour cette personne ?

—Si elle me pensait réellement mort, je lui pardonnerais.

—Je ne crois pas à la mort de Paul Turcotte. J'ai peut-être tort mais que voulez-vous, il est des voix intérieures qu'il est difficile de combattre.

—De grâce, mademoiselle Duval, ne brisez pas votre avenir !..... Pourquoi vous condamner à vivre seule, avec le souvenir d'un homme, qui, je veux bien croire, fut charmant mais qui n'est plus ?..... Vous regretterez cela tôt ou tard.....

—Quand j'aurai acquis la certitude que Paul Turcotte, le capitaine du "Marie-Céleste, n'est plus ; s'il est trop tard pour me marier, je mettrai les murs d'un couvent entre le monde et moi, emportant dans le cloître un cœur brisé par la perversité d'un homme qui s'est fait le meurtrier de mon père, de ma mère, de mon fiancé, et de plusieurs autres personnes, dans le dessein de m'épouser, mais qui ne m'épousera jamais.

Le banquier eut une crispation de nerfs affreuse qu'il dissimula en plongeant la tête dans ses mains.

Quand il sortit de cette état de prostration, son oeil, d'ordinaire si brillant, si vif, était morne, abattu, semblable au fougueux coursier qui, ayant parcouru une longue route, arrive épuisé au terme.

Il prêta l'oreille.

On marchait dans le passage. S'éloignant de la jeune fille dont il s'était approché, dans l'excitation du moment, il lui dit d'une voix suppliante :

—Voici votre soeur qui rentre, un mot d'espérance, Jeanne.

Elle répondit sur un ton bas mais énergique.

—Je ne puis, monsieur.

George Braun et sa femme entraient au salon.

Braun serra la main à son ami et vit, à sa mine, qu'il avait subi un échec. Il lança à sa belle-sœur une paire d'yeux farouches qui signifiait :

—Attention, ma fille, pas de folies, réparez votre faute s'il est encore temps.

—Je vous ai encore précédé ce soir, fit le banquier de la rue Bonaventure en souriant forcément.

—Vous avez bien fait et je vous félicite.

La fin de la soirée à laquelle nous assistons fit cependant exception à la règle générale des soirées intimes de Braun. Il manquait quelque chose de cette franche gaieté qui délasse et on voyait sur les visages des sourires forcés.

Après le départ de l'ancien bureaucrate de Saint-Denis, madame Braun, s'approchant de sa soeur lui demanda :

—Que s'est-il donc passé entre vous deux ce soir ? le banquier m'a paru mal à l'aise et toi-même tu m'as l'air pensif.

—Je vais te dire, Marie, monsieur de Courval m'a demandé ma main et je lui ai refusée.

—Tu as bien fait, dit madame Braun en embrassant sa soeur.

CHAPITRE VIII

LE VOLEUR

En 1845, vivait, aux environs de Vera-Cruz, dans la république du Mexique, un homme puissamment riche. On le disait quatre fois millionnaire.

Il était très charitable et pratiquait la philanthropie sur un haut pied, dépensant ses immenses revenus à faire l'aumône. On bénissait sa main comme celle d'un bon père.

Cependant cet homme ne paraissait pas heureux. Les hasards d'une vie de malheurs semblaient l'avoir vivement affecté. Pendant que la population bruyante de Vera-Cruz se promenait sur la piazza, lui se promenait, seul et rêveur, sur les bords désert du golfe du Mexique.

Cet homme était Paul Turcotte.

Le roi des Outeiros l'avait fait riche à foison. Il lui avait chargé de diamants un vaisseau que le Canadien était venu vendre au Mexique, réalisant un bénéfice immense. Aussitôt il était parti pour le Canada.

Il s'était rendu à Saint-Denis. Là il avait appris le départ des orphelines pour New-York.

Il y était allé, il avait fouillé cette grande ville, il avait visité tous les lieux publics pour voir s'il ne verrait pas parmi les personnes qui s'y rendaient, celle qu'il cherchait, il avait interrogé la masse des passants, il avait battu comme un fou le pavé du grand New-York, et tout cela en vain.

Le malheureux fiancé de 1837, sans parents au Canada, était retourné au Mexique attendre l'heure où il reverrait ses parents et sa fiancée dans un monde meilleur.

Le suicide lui répugnait mais il recherchait toutes les occasions de donner sa vie. Il se lançait dans les périls de toute espèce. Un jour, on le vit dans un incendie se jeter dans les flammes pour en retirer un vieillard. On ne connaissait plus Turcotte que sous le nom de l'intrépide millionnaire. Mais le Souverain Maître ne voulait plus de la vie de ce malheureux proscrit.

Une guerre survint dans le pays, Turcotte s'enrôla.

Un matin, étant sorti de chez lui, il y rentra aussitôt et, ayant appelé son domestique, lui dit :

— José, fais mes malles cet avant-midi même. Je dois prendre la diligence qui part ce soir pour Mexico.

— Monsieur part ?

— Oui..... le Mexique a été insulté... Je vais me mettre à la disposition de notre vaillant président, señor Escobar... Va prévenir Labadie que j'ai à lui parler.

Un quart d'heure après un homme dans la trentaine entra dans la chambre du millionnaire. Il avait une longue chevelure châtain qui flottait sur ses épaules et une barbe de la même couleur, qui cachait la partie inférieure de sa figure. Sa stature était plus petite que celle du Canadien, mais elle était bonne pour la lutte. C'était le seul intime qu'eut Paul Turcotte à Vera-Cruz.

Une suite de malheurs à peu près semblables avaient lié ces deux hommes.

Labadie était fils d'un négociant en coton de la Nouvelle-Orléans. A la mort de ce dernier, survenue un an avant les événements que nous racontons, un banquier sans honneur s'était emparé frauduleusement de l'héritage de la famille Labadie, évalué à \$30,000, et s'était enfui au Canada. Après beaucoup de difficultés, Alfred Labadie avait mis la main sur une lettre, écrite par le banquier lui-même, et dans laquelle il complotait le vol. Avec cette lettre, il eut pu se faire réintégrer ainsi que sa mère et sa soeur dans les biens de son père. Mais il eut fallu beaucoup d'argent pour cela et le jeune homme n'en avait point. Il avait dû quitter sa famille, s'exiler de sa chère Louisiane, pour aller tenter fortune au Mexique.

C'est là qu'il avait fait la rencontre du Canadien.

Ils s'entretenaient souvent de leurs pays : l'un parlait du Saint-Laurent, l'autre du Mississipi ; l'un de sa fiancée qu'il n'oubliait pas, l'autre de sa mère et de sa soeur qu'il espérait revoir bientôt ; l'un enfin, des institutions démocratiques d'un pavillon, à l'ombre duquel tous les hommes se considèrent des égaux, des frères et marchent ensemble dans la voie du progrès ; l'autre d'un gouvernement colonial monarchique, où il existe des préjugés de caste, et qui profite de sa force pour opprimer le faible, sans s'occuper de la justice.

Le Canadien trouva dans le Louisianais un ami sincère et un confident, et Labadie trouva en Turcotte un consolateur et un puissant protecteur.

Tel était l'homme que Turcotte avait fait mander chez lui, en apprenant la déclaration de la guerre avec le Guatemala.

Ils formèrent ensemble le projet de retourner au Canada pour quelque temps.

Quinze jours plus tard les deux amis parlaient, l'un pour reconquérir un héritage, l'autre pour revoir les lieux où il avait passé son enfance, et pour prier sur la tombe de ses parents.

Ils arrivèrent à Montréal deux mois après leur départ de Vera-Cruz, c'est-à-dire en plein hiver.

Une voiture les conduisit à l'hôtel Rasco.

Pendant le trajet, Paul Turcotte dit à son compagnon :

— Tu ne saurais croire tout ce que cette neige me rappelle..... C'est elle qui m'a redonné la vie et la liberté quand je me suis évadé de la prison de Montréal, à la veille d'être pendu..... Il y en avait durant le mois d'angoisse que j'ai passé à Rouse's Point, en compagnie du notaire Duval et du docteur Nel-

son..... Il y en avait aussi à Terre-neuve quand j'ai écrit ma dernière lettre à ma fiancée, lettre dont je n'ai jamais reçu de réponse... C'est la première fois depuis longtemps que je vois de la neige et, à cette vue, les souvenirs viennent se heurter en foule dans mon esprit.....

Le "Rasco" était une grande bâtisse en pierre à trois étages avec une mansarde percée de lucarnes. C'était une des plus hautes de la rue Saint-Paul. Sa façade avait soixante pieds. C'était le second hôtel de Montréal. Il était surtout patronisé par les Canadiens-français et pouvait recevoir deux cents pensionnaires.

Turcotte eut pu descendre au meilleur hôtel de Montréal, mais il avait pour principe d'encourager les établissements canadiens-français et de donner aux Anglais le moins d'argent possible.

En passant à New-York, les voyageurs avaient changé leurs vêtements légers contre des vêtements chauds et convenables à la zone sous laquelle ils allaient séjourner. Ils étaient habillés en noir et portaient chacun un feutre gris mou. Sans leurs traits bronzés on les eut pris pour de vrais New-Yorkais.

À leur entrée dans l'hôtel, un employé voyant qu'il avait affaire à des clients distingués, alla au devant d'eux et leur ayant enlevé leurs sacs de voyage, leur demanda en anglais s'il désiraient des chambres immédiatement.

Paul Turcotte, voyant que cet employé n'était pas Anglais, lui répondit en français.

—Nous en voulons une double, fit-il, deux bons lits, ce qu'il y a de mieux.

L'employé le regarda avec un air qui signifiait. "Tiens, mais il aime donc bien le français, celui-là, pourtant il n'a pas l'air d'un Canadien, ni d'un Français." Cependant il répondit en français.

—Nous en avons pour tous les goûts, Messieurs, c'est toujours le "Rasco" vous savez.

Les trois hommes montèrent au second étage et ouvrirent la porte de la chambre no 11.

C'était sans contredit la meilleure de l'établissement. Elle avait 22 pieds sur 12 et donnait sur la rue Saint-Paul. L'ameublement était bien confortable, consistant en deux lits situés l'un à chaque extrémité de la chambre, deux bureaux de toilette en noyer noir, surmontés d'une glace où l'on se voyait presque de pied en cape, deux lave-mains, six chaises, et une grande table où il y avait du papier, de l'encre et des plumes.

—N'est-ce pas que je t'ai amené dans un bon hôtel ? dit Turcotte à son compagnon.

—On voit que tu connais bien la ville ; lui répondit le Louisianais.

Turcotte et Labadie réparèrent un peu leur toilette et le premier dit :

—Maintenant il serait peut-être bon que nous prenions une bouchée.

—L'idée n'est pas mauvaise, répondit le deuxième.

—Allons nous descendre, ou va-t-on nous monter cela ?

—Je descendrai.

—Alors descendons.

Pendant que les voyageurs prenaient leur souper, un homme mal vêtu se chauffait dans l'appartement voisin. Il prêtait une attention furtive à ces deux étrangers qui lui paraissaient très riches.

Turcotte lui tournait le dos et l'individu en haillons ne distinguait ses traits qu'imparfaitement. Il s'informa à quelle chambre logeaient les nouveaux arrivés et sortit de l'hôtel.

Les voyageurs montèrent à leur chambre, à bonne heure. Harassés par les fatigues d'un long voyage, à neuf heures ils dormaient déjà d'un profond sommeil.

Au milieu de la nuit, Turcotte fut réveillé en sursaut par un bruit dans la porte de sa chambre. Il prêta l'oreille et vit que la porte s'ouvrait petit à petit. Puis il distingua la silhouette d'un homme qui pénétrait à pas de loup. C'était un voleur et il se prépara à l'empoigner.

Ce dernier, en apercevant deux lits, parut indécis. On ne le distinguait pas très bien, mais assez pour deviner son intention.

Il se dirigea vers le lit de Labadie et, au moment où il mettait la main sur l'habit du Louisianais, Paul Turcotte s'élança d'un bond hors du lit et tomba près du voleur qu'il empoigna à la gorge :

—Voleur ! lui cria-t-il.

Pour réponse, l'intrus essaya de se dégager, mais il avait affaire à un poignet solide.

Cette petite lutte réveilla Labadie.

Son compagnon lui dit en riant :

—Mon ami, nous avons de la visite, donne-nous donc de la lumière.

A peine la lumière s'était-elle faite dans la chambre que le voleur poussa une exclamation.

—Ciel, le capitaine du "Marie-Céleste !"

Le bras de Turcotte, mû comme par un ressort électrique, envoya rouler le voleur à six pas.

—Tu me connais, lui dit-il, qui es-tu pour prononcer ce nom ?

Le voleur regardait avec des yeux hagards et tremblait.

—Parle ! parle ! comment as-tu nommé le "Marie-Céleste ?

Le héros de la baie d'Esclona attendait une réponse. Il ne pensait plus à tenir cet homme qui venait de prononcer un nom qui l'avait électrisé.

—Tu as nommé le "Marie-Céleste," fit-il, comment cela se fait-il ?

—Je vous croyais mort depuis longtemps, répondit le voleur, en reculant toujours comme s'il se fut trouvé en face d'un revenant.

—Qui es-tu pour me croire mort ? demanda le fiancé de 1837.

Le voleur ne répondit pas.

Tout à coup le Canadien poussa un cri.

—Ah ! je te reconnais, fit-il, tu es Riberda !

Paul Turcotte venait de reconnaître l'homme qu'il avait engagé à Montréal, trois ans auparavant, pour faire la traversée de l'Atlantique. C'était ce même homme que Charles Gagnon avait précipité dans les eaux froides du Saint-Laurent, sept semaines auparavant, et qu'il croyait disparu à jamais.

Paul Turcotte ignorait le rôle ingrat qu'avait joué cet homme sur le "Marie-Céleste ;" aussi lui demanda-t-il :

—Qu'as-tu fait sur le "Marie-Céleste ?" Que signifie ce mystère ?

L'ancien émissaire du capitaine Buscapié n'osait répondre.

—Grâce, dit-il enfin, et je vous livrerai votre plus grand ennemi, Buscapié.

—Buscapié ? fit Turcotte.

—Lui-même. Vous ignorez qu'il est la cause des malheurs qui ont fondu sur vous. Il est ici à Montréal, vivant sous un nom d'emprunt. Il est riche et respecté.

—Quel est ce nom d'emprunt.

—Le banquier de Courval.

Grand Dieu, fit le Louisianais, c'est celui qui a volé notre héritage !

Si le tonnerre fut tombé au milieu de l'appartement par ce temps d'hiver, il n'eut pas produit autant de surprise.

—Le banquier de Courval ! répéta Paul Turcotte.

—Oui, et plus que cela, capitaine, il se propose d'épouser de force, dans quelques jours, une personne que vous avez aimée.

—Qui ça ? demanda vivement le balafre du Mexique.

—Jeanne Duval.

—Jeanne Duval ! Tu mens !

—Je vous jure que non, le banquier essaie de l'enlaver dans ses filets.

—C'est faux ! c'est impossible ! dit Turcotte.

Une crise de nerfs faillit s'emparer de lui, mais il était plus homme que cela.

Il saisit le voleur à la gorge et lui cria encore une fois :

—Tu mens ! Elle est morte !

—Comment sais-tu cela ? demanda le proscrit de 37 en le lâchant.

—Ce serait trop long à raconter. Sachez seulement que j'ai intérêt à me venger du banquier. Il y a sept semaines je suis venu à Montréal dans ce dessein. Le banquier m'a amené chez lui et, après m'avoir endormi, est allé me jeter dans les eaux froides du fleuve. Il me croit mort, mais heureusement j'ai été sauvé par un voilier en partance pour Halifax et ce n'est qu'hier que j'ai pu revenir à Montréal. Et je veux tirer une vengeance éclatante de cette vanaille.

—Ce que tu dis là est-il vrai ? demanda Turcotte.

—Je te le jure ! répondit l'ancien pirate.

Il était deux heures du matin.

Cette scène avait réveillé les voisins des deux voyageurs. Quelques-uns se promenaient dans le corridor pour tâcher de découvrir ce qu'il y avait.

Le proscrit de 37 ouvrit la porte qu'il avait refermé par-dessus le voleur et appela monsieur Rasco.

Celui-ci s'était levé au bruit de la conversation et se tenait dans le corridor.

—Monsieur, lui dit Paul Turcotte, voici un homme qui s'est introduit dans notre chambre.

—Un voleur ?

—Peu importe. Avez-vous un endroit où nous pouvons l'enfermer en sûreté.

Turcotte ne voulait pas donner la liberté au voleur pour deux raisons, la première, c'est qu'il en aurait peut-être profité pour aller avertir le prétendu banquier de Courval ; l'autre, c'est que cet homme serait d'une grande valeur dans la poursuite qui serait intentée avant longtemps à l'ancien bureaucrate de Saint-Denis.

L'hôtelier répondit qu'il avait une chambre où l'on pouvait enfermer le prisonnier en toute sûreté.

On le transporta dans une chambre noire qui n'avait d'autre ouverture que la porte. Par prudence Paul Turcotte engagea un homme pour monter la garde.

Il retourna à sa chambre mais ne put clore la paupière de la nuit.

Il pensait à la révélation extraordinaire que venait de lui faire son ancien matelot. Jeanne Duval est-elle bien à Montréal ? se demandait-il. Et toute l'odyssée de sa vie repassait devant ses yeux. Il revoyait sa fiancée aux jours de 37, puis le soir où il l'avait vue pour la dernière fois, au milieu des Habits-Rouges, conduits encore une fois par le traître Charles Gagnon. Elle lui apparaissait sortant victorieuse de toutes les luttes mesquines qu'on lui avait suscitées, et cette fois-ci il la conduisait au pied des autels pour ne plus la laisser tant qu'elle vivrait. Il la rendrait heureuse, mettrait ses quatre millions à ses pieds et la ferait vivre comme une princesse.

Quand le jour fut venu, il descendit trouver monsieur Rasco et lui demanda s'il connaissait le banquier de Courval.

—Certainement. répondit-il, c'est un homme très riche.

—Quel espèce d'homme est-ce ? demanda le patriote de 37.

—Il est petit, porte des lorgnons et on dit qu'il se teint les cheveux.

—Depuis quand est-il à Montréal ?

—Depuis au-delà d'un an.

—Il n'est pas marié ?

—Non, mais tenez, il va justement donner un bal ce soir, et je crois, moi, que c'est pour enterrer sa vie de garçon.

—Sa vie de garçon ! riposta vivement le héros du Mexique, avec qui doit-il se marier ?

—On dit qu'il courtise la belle-sœur de monsieur Braun, une demoiselle Duval, si je ne me trompe, une orpheline qui m'a l'air bien à plaindre.

—Bien à plaindre, dites-vous ?

—Oui, toujours triste, toujours seule. On dirait qu'elle a perdu quelque chose. Malgré cette mélancolie, elle est bien jolie.

Le patriote de 37 fut ému en entendant parler l'hôtelier.

—Et vous pensez qu'elle va se marier avec celui qu'on appelle le banquier de Courval ? dit-il en appuyant sur les mots : qu'on appelle.

—Dame, je dis cela, mais vous savez je n'en suis pas certain. Ce qui me fait parler ainsi, c'est que de Courval et Braun—qui est marié à la sœur de mademoiselle Jeanne Duval...

Quel espèce d'homme est-ce monsieur Braun ? interrompit le patriote.

—On dit que c'est un homme qui fait des scènes à sa femme.

—Pauvre orpheline ! murmura Turcotte... mais pardon ; vous disiez que de Courval et ce Braun...

—Viennent ici quelques fois et, un jour, j'ai entendu le banquier dire à son ami : " Nous allons donc devenir beaux-frères " et Braun de répondre : " Je l'espère, si nos projets réussissent. "

—Quels projets ? demanda Turcotte.

—Je ne sais pas, répondit l'hôtelier, mais ils parlaient bas, comme des comploteurs.

—Et vous êtes certain que mademoiselle Jeanne Duval n'est pas mariée ?

—Ah oui, pour cela.

L'ancien lieutenant du notaire Duval s'arrêta un instant et parut pensif, puis il demanda à Rasco, sans songer à qui il s'adressait :

—Est-elle bien changée ?

—Je ne sais pas comment elle était auparavant, mais depuis qu'elle est à Montréal, je la trouve toujours la même.

—Je m'intéresse tant à ces gens-là, voyez-vous, reprit le patriote. Et je vous suis reconnaissant pour tous ces renseignements.

—Ce n'est rien du tout, monsieur.

Paul Turcotte salua et remonta à sa chambre.

CHAPITRE IX

UN BAL INTERROMPU

Celui qu'on appelait banquier de Courval, avait réuni dans son vaste salon de la rue Bonaventure tout ce que Montréal comptait de distingué et de fashionable.

L'élite de la société canadienne-française et canadienne-anglaise s'y était donné rendez-vous, et plusieurs familles profitaient de cette occasion pour renouer entre-elle des relations longtemps interrompues à la suite des événements de 37-38.

Quel luxe dans le salon de ce célibataire ! L'éclat des bougies, éblouit les yeux des invités. Et les décorations ! Comme elles sont arrangées avec goût, avec art !

On se regarde à la clarté des lumières, dans cet appartement, rempli d'un frémissement d'éventails et d'émanation de parfums qui caressent les narines.

Le banquier a demandé à Jeanne Duval pour faire les honneurs de la maison, avec lui. Elle n'a pas voulu refuser. Elle est bien jolie avec sa robe de soie couleur crème ; et son air modeste fait un contraste avec celui des dames coquettes qu'il y a dans le salon. Elle a un bon mot et un sourire pour tous ; cependant il lui répugne de marcher au bras de cet homme, que son

beau-frère veut lui imposer comme mari. Si elle a accepté, c'est pour ne pas déplaire à monsieur Braun.

Le banquier paraissait calme, mais on eut pu remarquer qu'il jetait de temps en temps un coup d'œil à son ami Braun qui voulait dire : " Ne manquons pas notre coup."

Le bal commence : l'orchestre prélude en sourdine avec des intonations mélodieuses qui enivrent. Tous se saluent et la soirée est ouverte.

Chaque classe aisée de la société y est représentée. Ici, un avocat, là un médecin, sur cette cause un financier ; sur l'autre marchand.

Le banquier tenait à n'avoir chez lui que des gens choisies ; aussi, aux fêtes qu'il donnait, se disputait-on ses invitations.

Pendant que les uns dansent et que les autres se contentent de fleurette, le banquier dit à Jeanne :

— Venez, nous allons nous asseoir.

Il prend une chaise et s'assit à ses côtés. Il la regarde longtemps sans parler. C'est là qu'avec le poète, il voudrait vivre et mourir.

Enfin il lui dit :

— Regardez donc ces jeunes gens, comme ils sont heureux, dans leurs tête-à-tête, où leurs cœurs s'épanchent les uns dans les autres. Pourquoi ne ferions-nous pas la même chose, nous aussi Jeanne..... ? Vous savez bien que je vous aime à la folie.

Jeanne répondit :

— Monsieur de Courval, vous savez bien, vous aussi, à quelle condition j'ai consenti à faire avec vous les honneurs de votre maison à vous servir de sœur. Vous m'avez promis que vous ne me diriez pas un mot d'amour.

— Ah, mademaiselle, soyez donc indulgente, reprit le banquier.

— Monsieur, tenez donc votre promesse, répondit Jeanne en détournant la tête, vous savez bien ce que je vous ai dit il y a un mois.

Un instant après le banquier laissa la fiancée de 37 et alla trouver son ami Braun.

L'ayant pris à part il lui dit :

— Nous allons être obligés de mettre notre projet à exécution. Je viens de perdre ma dernière planche de salut.

— C'est bien, répondit Braun, d'un ton mécontent. Tout est prêt ; venez voir.

Les deux hommes sortirent du salon et montèrent dans une chambre au deuxième étage.

Cette chambre était éclairée par deux lampes. Sur une table il y avait plusieurs papiers.

Braun, en prenant deux, enfouit sous les autres et écrits de la main du banquier, lui dit :

— Tenez, voilà vos papiers.

Sur l'un étaient écrits les mots suivants :

" Les soussignés s'engagent solennellement à s'épouser avant le quinze février mil huit cent quarante-six.

Sur l'autre :

" Les soussignés s'engagent à fournir les montants suivants en faveur des incendiés de la rue Craig."

— Ces papiers, ajouta Charles Gagnon sont absolument de la même dimension, ils présentent absolument le même aspect, ayant le même nombre de lignes, le même nombre de mots... Nous avons arrêté notre plan et vous m'avez bien compris, je suppose..... Nous présenterons le second papier à Jeanne ; je lui dirai que je veux voir son nom figurer le premier sur cette liste et que je payerai pour elle le montant qu'elle souscrira... Au moment précis où elle ira pour signer, le petit paquet que voici, tombera à terre, à ses pieds... Elle croira que c'est elle qui l'a fait tomber, et comme

nous ne le ramasserons pas, elle se penchera pour le ramasser..... Alors je substituerai le second papier au premier.

—C'est vous qui changerez les papiers ?

—C'est moi, mais lorsqu'elle signera, vous aurez soin, vous, sous prétexte de tenir le papier, de mettre quelque chose sur l'écriture, soit votre main, soit une feuille de papier buvard. Et aussitôt qu'elle aura signé je plierai le papier en l'étanchant.

—Si elle s'apercevait du truc.

—Nous userions de moyens extrêmes ; nous la ferions signé bon gré mal gré :

—Quand nous ferez-vous monter ici ? demanda Braun, comme les deux complices redescendaient au salon, pensant que leur absence aurait pu être remarquée.

—Vers la fin du bal, répondit à voix basse le traître de 37, en entrant au salon.

Onze heures sonnaient, quand une des portes du salon s'ouvrit toute grande, et livra passage à quatre hommes. Au premier rang était le détective Michaud.

Il s'avança vers le banquier, d'un pas résolu, et dit en lui mettant la main sur l'épaule, et en exhibant un mandat :

—Je vous constitue mon prisonnier !

Le banquier recule de deux pas pour regarder en pâlisant ce cortège inattendu. Une pensée affreuse traverse son cerveau..... Il s'efforce de sourire... le sourire ne vient pas... Il veut répondre..... la parole lui manque..... Il veut reconnaître ces quatre hommes... il voit tout embrouillé..... Cependant il reconnaît le détective et, à côté, une figure qui ne lui est pas inconnue... Il veut s'empêcher de pâlir, et il sent qu'il pâlit davantage... Mais il veut payer d'audace jusqu'à la fin.

—Que voulez-vous, messieurs ? demanda-t-il.

—J'ai ordre de vous amener au poste de police, répondit le détective.

Le traître de 37 reprit sur un ton qui trahissait ses émotions :

—De quoi m'accuse-t-on ? Qui a porté plainte contre moi ?

—Moi ! répondit un des arrivés, je t'accuse d'avoir pratiqué la piraterie ; d'avoir commis plus de cent meurtres, d'avoir volé, et de bien d'autres choses. Enfin, Charles Gagnon, nous nous rencontrons face à face, ce soir !

Un frémissement parcourut le salon. Le banquier grinça des dents, et d'une voix toujours faiblissante, balbutia :

—Vous faites erreur et je vous conseillerais d'aller frapper ailleurs, je ne suis point celui que vous cherchez.

Le détective Michaud répondit :

—J'ai un mandat contre celui qu'on nomme Hubert de Courval, banquier Vous vous expliquerez au poste, monsieur.

En parlant ainsi, le détective mettait les menottes à son prisonnier.

—C'est indigne, vous voyez bien qu'il y a erreur, murmuraient quelques personnes.

—Soyez sans inquiétude, leur répondit Michaud, nous savons ce que nous avons à faire.

Et les portes de la maison se refermèrent sur le banquier et sur ceux qui l'amenaient. On entendit le bruit de deux voitures qui glissaient sur la neige. Ce bruit se perdit peu à peu et tout rentra dans le calme de la nuit.

La réunion resta ébahie, stupéfiée. Seuls, quelques hommes mirent leurs paletots pour suivre leur hôte et lui prêter secours au besoin.

Plusieurs croyaient à une mystification ; d'autres appréhendaient la vérité.

Tout à coup un cri se fit entendre dans le salon ; Jeanne Duval glissait évanouie dans son fauteuil.

Les invités pâlirent et s'approchèrent effrayés.

Quand la jeune fille reprit ses sens, elle balbutia :

—Je comprends, maintenant ; nous sommes dans la maison d'un assassin, d'un ancien pirate, qui vit sous un nom d'emprunt.

Et regardant sa soeur Marie, elle continua :

—C'est Charles Gagnon. Et c'est Paul Turcotte qui est venu le faire arrêter... Je savais bien que le patriote vivait encore...

—Je m'en doutais, soupira madame Braun.

Par ces paroles échangées entre les deux sœurs, les invités comprirent qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux et qu'une affaire intéressante allait se dérouler.

Quelqu'un ayant demandé à Jeanne de raconter ce que signifiait cet incident dramatique, la fiancée de 37 raconta en deux mots l'histoire que nous savons.

Des exclamations de toute espèce accueillirent cette révélation. On y croyait, ou il y avait une mystification terrible.

Les personnes qui étaient sorties tantôt pour accompagner l'accusé rentrèrent à cet instant.

Ils dirent que cela ne semblait pas être une erreur, d'autant plus que le banquier avait tenté de s'évader par un chassis du poste de police et de s'empoisonner en avalant une pilule d'arsenic, qu'il portait sur lui.

Un brouhaha oxtême régnait dans le salon, brouhaha différent de celui de tantôt. Au lieu de physionomies souriantes, des physionomies surprises ; au lieu de groupes de valseurs, se saluant les uns les autres, des groupes de personnes discutant avec animation et se posant des questions ; au lieu de l'harmonie caressante de l'orchestre, du pas cadencé du danseur, de l'aveu détourné de l'amoureux, le chuchotement intrigant des réunis, le pas précipité d'un homme allant aux informations, et l'opinion franche de tous les invités de cette fête.

On foulait au pied, distrait, intrigué, les fleurs encore fraîches tombées du corsage des femmes, et celles-ci, au milieu des frous-frous de leurs robes, se pâmaient de surprise.

Braun, parti en même temps que Charles Gagnon, n'était pas revenu. Ami intime du pirate,—on donnait déjà ce nom à celui qu'on appelait tantôt Il banquier—on crut qu'il était resté au poste de police.

Sa femme, ayant envoyé voir, apprit qu'il n'était pas là, et que de plus, il n'y avait pas mis le pied. Il n'en fallut pas davantage pour le faire soupçonner de complicité.

Quand madame Braun et sa soeur retournèrent chez elles, elles trouvèrent la boîte à argent ouverte et vide, et les quelques bijoux que les deux femmes possédaient, manquaient.

CHAPITRE X

LE PROCÈS

Au jour on se répétait dans les rues une nouvelle surprenante. Bien qu'on fut en janvier et qu'il fit un froid de loup, on s'arrêtait pour parler.

! On entendait des dialogues comme celui-ci :

—Vous savez ce banquier de Courval ?

—Oui ; eh bien ?

—Arrêté chez lui cette nuit, accusé d'être un meurtrier de première force, doublé d'un voleur, d'un ancien pirate et de tout ceux que vous voudrez.

—Vous badinez.

—Je m'en garde bien. Mais écoutez, ce n'est pas tout.

—Quoi encore ?

—De Courval n'avait pas l'air mystérieux pour rien.

—Non ?

—C'est un ancien bureaucrate de Saint-Denis, nommé Charles Gagnon, qui s'est fait le valet de Colborne en 1837, en trahissant les patriotes.

—Allons donc..... Vous me surprenez vraiment.

—Et vous rappelez-vous ce jeune patriote, Paul Turcotte ?

—Celui qui a sauté du quatrième étage de la prison ?

...Tout juste.

—Et qui a disparu en mer, etc, etc ?

—Le voilà reparu. C'est lui qui a fait arrêter de Courval. On dit qu'il est immensément riche et qu'il est venu chercher, à Montréal, sa fiancée de 1837 qu'il avait perdu de vue, mais non pas oubliée. Enfin on raconte un tas d'histoires comme on en lit dans les romans.

—Alors le banquier n'est qu'un...

—Adroit filou.

Le détective Michaud qui soupçonnait cet homme depuis longtemps, l'avait fait interner dans la plus solide cellule du poste de police et, d'après ce qu'il dit au juge, celui-ci refusa de mettre l'accusé en liberté sous un cautionnement personnel de \$20.000 et même de \$40,000. Et l'élégant montréalais encore hier, l'âme d'une fête bruyante et joyeuse, dut se résoudre à vivre parmi les gens de sa véritable espèce, avec la perspective d'un avenir encore plus sombre.

Il n'était question dans la ville que de l'événement de la nuit précédente.

Presqu'en même temps, la nouvelle d'une catastrophe épouvantable se répandait dans Montréal. Le train de Buffalo, parti le matin à six heures et quart, était tombé en bas d'un remblai près de Lachine et vingt-neuf personnes avaient perdu la vie : de ce nombre était George Braun.

On sait pourquoi il avait pris passage à bord de ce train : son ami arrêté, lui se trouvait ruiné et plus que cela, déshonoré.

Paul Turcotte s'occupait peu des commentaires que son coup de théâtre suscitait. Ce qu'il lui importait, était de retrouver Jeanne Duval.

Il la retrouva facilement.

Les deux fiancés de Saint-Denis se revirent fidèles au vieux serment de 1837. Les années parsemées d'écueils n'avaient rien changé à leurs sentiments. Ils avaient vieilli, chacun de sept ans, mais leur amour était encore dans toute sa jeunesse.

Depuis la scène du bal ils se revirent souvent et un soir, que selon leur habitude, ils s'entretenaient sur le passé, dont chaque événement était vivace dans leurs mémoires, Paul dit à Jeanne :

—Pourquoi rappeler ces tristes souvenirs, ils nous percent le cœur pour rien, occupons-nous donc du présent. A quand le grand, l'heureux jour ?

La jeune fille rougit et baissa la tête, comme en ce soir lointain de 37, quand le même jeune homme lui avait posé la même question.

—Quand il plaira à Dieu, répondit-elle dans un sourire langoureux.

—Oh, notre temps d'épreuves doit être fini, reprit le patriote. Cependant si tu es de mon opinion, nous attendrons après le procès de ce misérable Charles. La cour criminelle s'ouvrira le 55 de ce mois et nous sommes au 14. Alors, Jeanne, nous nous marierons à la Cathédrale.

—Ou plutôt non, interrompit Jeanne, nous nous marierons à Saint-Denis, c'est là qu'à commencé notre roman de misère, c'est là qu'il doit se terminer.

La cour criminelle s'ouvrit le 25 janvier sous la présidence du juge Paquet. Il était dix heures et demie quand le banquier de la rue Bonaventure fit son apparition en cour. Il marchait entre quatre constables, était très pâle, mais affectait son sourire cynique d'habitude.

Il plaidait "non coupable" et avait retenu les services de deux éminents avocats : Wilfrid Daveluy et Charles Hénault.

Laurent Brousseau était l'avocat de la Couronne.

L'acte d'accusation qu'il formula ne fut pas un banal procès-verbal :

“ Dans l'après-midi du onze janvier courant, commença-t-il, trois hommes disant se nommer respectivement Paul Turcotte, Alfred Labadie et John O'Connors, les deux premiers paraissant appartenir à la classe aisée, et l'autre à la classe pauvre et dégradée, se présentaient au bureau de police de Montréal et déclaraient sous serment que le banquier de la rue Bonaventure, connu sous le nom de Hubert de Courval était un ancien pirate qui avait commis plusieurs meurtres, faux, vols, etc., etc.

“ Les sieurs Turcotte et O'Connors l'accusèrent d'avoir commis à Montréal, un homicide volontaire sur un nommé Pedro Garafalo, trouvé mort dans la dite ville sous les fenêtres du London Club, et sur la personne de son propre domestique, Pierre Lafleur, mort mystérieusement au commencement de décembre 1845 et d'avoir, à plusieurs reprises, tenter de les assassiner eux-mêmes.

“ Le sieur Labadie l'accusait d'avoir soustrait frauduleusement à sa mère, madame veuve Oscar Labadie, de la Nouvelle-Orléans, la somme de \$90,000.

“ En vertu de quoi, les trois hommes prirent un mandat d'arrestation contre le dit banquier.

“ Durant l'année suivante l'accusé était amené au poste central de police. Il était dans un état de grande surexcitation nerveuse et plusieurs citoyens notables l'accompagnaient.

“ Peu de minutes après, il fut pris de vomissements étranges. Le docteur Vincelette, mandé, constata que le prisonnier avait tenté de s'empoisonner en avalant une pilule d'arsenic. La dose de poison, prise trop forte, n'eut pas l'effet attendu.

“ Je ne m'attacherai pas à montrer la vie de cet homme à l'étranger. Cela regarde les lois d'autres pays. Je vous montrerai cet être méchant qui, pendant le temps qu'il a habité le Canada, à plusieurs reprises, délibérément conçu le crime et qui, avec un sang-froid repoussant, en préparait la réalisation.

“ La perversité de cette homme est telle, fit-il en terminant, qu'elle surpasse de beaucoup celle de n'importe quel criminel, jamais amené devant ce tribunal. “ Elle est telle qu'on s'est cru en présence d'un de ces êtres malheureux, tourmentés de la manie de faire le mal. Mais les médecins spécialistes, après l'avoir examiné, ont certifié qu'il jouit de la plénitude de ses facultés.

En conséquence Charles Gagnon alias Buscapié, alias Hubert de Courval est accusé :

1o D'avoir, dans le mois de mai mil huit cent quarante-deux, causé la mort de neuf personnes, les abandonnant en pleine mer dans une mauvaise embarcation, après les avoir mises ou fait mettre à cette fin sous l'influence du chloroforme ;

2o D'avoir dans la soirée du 18 ou 19 octobre 1845, commis un homicide volontaire et prémédité sur la personne d'un nommé Pedro Garafalo.

3o D'avoir le 7 décembre 1845, commis un deuxième homicide volontaire et prémédité sur la personne de son domestique Pierre Lafleur.

4o D'avoir le 2 juillet 1845, apporté au Canada \$150,000 d'argent volé.

5o D'avoir le treize mai 1844 soustrait frauduleusement à l'hôtel Albion de Montréal, la somme de \$18,000.

6o D'avoir dans la nuit du 23 ou 24 novembre 1845, tenté de faire disparaître le nommé John O'Connors, en le jetant, sous l'influence de la morphine dans les eaux du Saint Laurent.

7o D'avoir tenté de s'enlever la vie, lors de son arrestation. Crimes prévus par les articles 13, 29, 1307, 930, 485, 672 et 178 du code pénal.”

Paul Turcotte eut pu accuser Charles Gagnon de beaucoup d'autres crimes, de ceux qu'il avait commis à Saint-Denis, par exemple. Mais il ne

voulut mentionner aucun événement de cette époque qui eut ramené sur le tapis la question des patriotes et bureaucrates.

Le procès sur le premier chef d'accusation dura trois jours. Les jurés se retirèrent pour délibérer mais ce ne fut que pour la forme. Ils revinrent aussitôt et leur chef cria :

— Coupable !

Le prisonnier à la barre conserva l'attitude cynique qu'il montrait depuis le commencement du procès.

Ce fut la même chose quand le juge prononça de sa voix grave ces paroles terribles.

—...où vous serez pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le banquier fut interdit, et sa fortune de \$200,000 fut divisée entre quelques unes des personnes à qui elle avait été volée.

Madame Labadie reçut par son fils \$95,000, McLean vint réclamer ses \$7,000 avec intérêt à 6 p. c., l'hôtel Albion réclama \$11,000 avec le même intérêt, et la compagnie Denalson, de New-York, se fit payer \$45,000, étant la somme des billets de Braun, endossés par Hubert de Courval.

Quand toutes les différentes réclamations furent faites, il ne resta plus qu'un faible montant qui fut envoyé à la famille de Charles Gagnon, qui était allé cacher aux Etats-Unis la honte d'avoir un tel membre.

Celui-ci, réintégré dans la prison de Montréal, n'attendit pas qu'on lui infligea le châtement dû à ses crimes. Il avança par sa faute l'heure de sa mort.

Durant une nuit obscure de février, un gardien de la prison distingua la silhouette d'un homme qui essayait d'escalader le mur à l'intérieur. Il lui ordonna de rebrousser chemin. Pour toute réponse, le prisonnier fit un suprême effort pour atteindre le sommet du mur. Alors le gardien l'ayant couché en joue, lui tira une balle dans la tête. Lorsqu'on se précipita pour ramasser le prisonnier, on se trouva en face d'un cadavre. C'était celui du banquier.

EPILOGUE

Deux mois plus tard, par une belle matinée d'avril les cloches de la petite église de Saint-Denis battaient à toute volée. Le temple était décoré comme aux jours de fête et le village était en liesse : on célébrait le mariage de Jeanne Duval et de Paul Turcotte.

L'année suivante la soeur de Jeanne convolait en seconde noces avec Alfred Labadie.

Près d'un demi siècle s'est écoulé depuis les événements relatés de ce livre.

Aujourd'hui, si vous allez de Saint-Denis à Saint-Charles en longeant le Richelieu, vous remarquez une villa princière. C'est là que vivent, dans une heureuse vieillesse, respectés, aimés de tous, Paul Turcotte et sa femme. Dieu a béni leur union. On voit leurs enfants, nombreux et beaux, intelligents et pieux, réaliser la parole de la Sainte-Ecriture : " Sa postérité sera grande sur la terre ; la race des justes sera bénie."

Paul Turcotte est aujourd'hui septuagénaire. C'est encore un patriote ardent et un vaillant défenseur de la religion catholique et de la nationalité Canadienne française. Grâce à Dieu, il n'est pas de ceux qui bénissent maintenant, la main qui les a châtiés en 1837-38.

On raconte souvent l'histoire de ces deux fiancés dans les chaumières des bords du Richelieu. Les jeunes y trouvent une grande leçon : les jeunes filles apprennent à être constantes dans leurs amours, et les jeunes garçons, que le dévouement à la religion et à la nationalité ne reste jamais sans récompense.

LA PRESSE



Le plus répandu, le mieux renseigné, le plus intéressant de tous les journaux français du Canada. . . .



CIRCULATION

PLUS DE 33,500 PAR JOUR

Soit cinq fois autant que la circulation de tout autre journal français à Montréal



LA · PRESSE

71 et 71a Rue St-Jacques,

MONTREAL

T. BERTHIAUME, EDITEUR.

NOUVEAUTÉS

A LA PORTEE DE TOUT LE MONDE

Des meilleurs écrivains de nos jours

VOLUMES DE \$1 ET \$1.50 REDUIT A 40c. ET 50c.

LA MALEDICTION D'UN PÈRE, par Emile Richebourg, 40c.
MAUDITE, par Emile Richebourg, 40c.
UNE PASSION, par X. de Montépin, 50c.
LA MAYERX, par X. de Montépin, 50c.
LE MÉDECIN DES PAUVRES, par X. de Montépin, 50c.
LE SECRET DE LA ROCHE NOIRE, par Paul Saunière, 50c.
MADAME VIDOCQ, par Henri Tessier, 50c.
RÉGINA, par Arsène Houssaye, 1 vol., 50c.
ANGÈLE, par Arsène Houssaye, 1 vol., 50c.
L'HOMME DE LA NUIT, 25c.
LE POIGNARD DE LA FIANCÉE, 15c.
CORINE ou L'ITALIE DELPHINE, par Madede Stael. 60c.
LES PLAISIRS DU SALON, 35c.
RÉPERTOIRE LOUIS VÉRANDE, 25c.

LA MALEDICTION D'UN PÈRE

Par EMILE RICHEBOURG

Ce roman dont la moralité est inattaquable a obtenu un immense succès en France et obtiendra certainement un autre succès comparable en Canada.

Les scènes qui s'y déroulent sont très émouvantes et attendrissent le cœur le plus endurci. Il est impossible de lire ces pages écrites dans un style admirable et charmant sans verser d'abondantes larmes.

Après avoir assassiné le fiancé de sa fille, le père meurtrier chasse son enfant du toit paternel ; la malheureuse vit pendant dix-neuf ans dans la pauvreté et les misères les plus cruelles ; elle refuse de se rendre à l'appel suppliant de son père qui lui ouvre les bras et veut lui pardonner. Le malheureux père est dévoré par les remords ; il pleure sans cesse l'absence de sa fille qu'il aime toujours, il lui offre son immense fortune ; mais la malheureuse fille, le cœur brisé, n'a pas le courage de revenir dans la maison de son père qui l'a maudite et chassée ! elle continue sa vie errante, elle mendie pour ne pas mourir de faim.

Une nuit, au moment où elle faisait un pèlerinage sur la tombe de son fiancé, elle est surprise par un ancien ami qui la ramène au toit paternel ; elle se rend au chevet de son père quelques instants avant que celui-ci rende le dernier soupir. Le vieillard eut le temps de revoir sa fille, de la presser dans ses bras, de lui pardonner et de recevoir son pardon.

Voilà un faible aperçu des scènes du roman que nous annonçons.
Cet ouvrage contient 396 pages et est imprimé sur papier de luxe.

Nouvelle Société de Publications Françaises

LEPROHON LEPROHON & GUILBAULT Libraires-Éditeurs

P. O. Boîte 1059

1620 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, Can.

MAUDITE !

PAR

Emile Richebourg

— AUTEUR DE —

La Malediction d'un Pere, l'Idiote, la Femme aux Trois Maris, Jean
Loup, les Millions de M. Joramie, la Dame Voilee, Andrea
la Charmeuse, Amour et Crime, Etc.

et tant d'autres ouvrages qui ont obtenu le plus grand succès en France.

MAUDITE ! est, sans contredit le chef-d'œuvre d'Emile Richebourg.

Au prologue une marquise maudit sa fille parce que celle-ci épouse contre le consentement de sa mère, le fils de l'assassin du marquis, lequel jouit d'une réputation des moins enviabes. La malheureuse jeune femme ne tarde pas à regretter de n'avoir pas suivi les conseils de sa mère qui voulait la marier à un jeune et riche comte qui l'eût rendue heureuse. Son mari, réduit à s'associer à des contrebandiers, est accusé par eux de trahison et jeté à la mer, presque sous ses yeux. Elle devient folle de douleur et s'enfuit ; on la croit morte.

La marquise, devenue vieille, regrette d'avoir maudit sa fille et fait des recherches pour la retrouver, elle et son enfant qu'elle avait confiée à une famille devenue riche qui l'avait élevée sous le nom de Geneviève.

Au bout de plusieurs années, Geneviève est conduite chez la marquise, sa grand-mère et se prennent d'un grand amour l'une pour l'autre tout en continuant d'ignorer le lien qui les unit. Peu après c'est vers sa mère qu'on était parvenu à sauver, mais qui est restée presque idiote que le hasard conduit Geneviève. Là encore la voix du sang parlait et c'est au milieu de sanglots déchirants que les deux femmes se séparèrent.

Le mari de la jeune femme maudite, qu'on avait jeté à la mer, avait été sauvé lui aussi, et il avait rencontré sa fille Geneviève et, sans se faire reconnaître, il se fit conduire par elle vers la malheureuse qu'elle avait rencontrée quelques jours auparavant. C'est là qu'il déclare quel lien les unit tous les trois, puis il demande à la mère et à la fille pardon pour toutes les misères qu'il leur a fait endurer.

MAUDITE ! est au complet et forme un magnifique volume illustré de 244 pages grand format. Ce livre se vend \$2.50 en France. Vu qu'il n'en reste qu'une petite quantité, vous feriez bien de vous hâter de vous le procurer pour

La modique somme de 50 Centins

Nouvelle Societe de Publications Francaises

LEPROHON, LEPROHON & GUILBAULT, Libraires-Editeurs

1620 RUE NOTRE-DAME

P. O. Boîte 1059

MONTREAL, Can.

Nouvelle Societe de Publications Francaises

PUBLICATIONS MENSUELLES

LEPROHON, LEPROHON & GUILBAULT

LIBRAIRES & EDITEURS

1620 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, Canada

AVIS DES EDITEURS

LA NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES a pour but de rendre accessible à tout le monde la lecture des œuvres les plus réputées des auteurs français modernes. Ces ouvrages ont été jusqu'ici le privilège exclusif de la classe aisée, car leur prix excessif a intimidé les bourses médiocres. La Nouvelle Société, pour la modique somme de 10 cts, met entre les mains du plus pauvre des lecteurs les chef-d'œuvre des maîtres du roman moderne.

Chaque volume, grand format, fait partie d'une série nommée la BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages, formant une histoire complète et sans suite, qu'on ne pourrait se procurer nulle part à moins de \$1.00.

C'est donc avec confiance que la NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES sollicite l'encouragement et les faveurs du public amateur et de tous ceux qui sont soucieux de l'avancement de la belle littérature dans le pays.

A partir du 1er janvier 1894, il paraîtra un volume par mois. Chaque volume 10c. Abonnement, avec frais de port: Un an, \$1.25. Six mois, 75c. Trois, mois, 40c. Payable d'avance.

" LE MONDE ILLUSTRÉ "

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attrait journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantage exceptionnel des primes mensuelles dont voici la liste attrayante:

1ère prime	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86

94 primes \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. ABONNEMENT: Un an, \$3; Six mois, \$1.50; Quatre mois, \$1, payable d'avance. BERTHAUPEL et SAOUBIER, Propriétaires, 40 Place Jacques-Cartier, Montréal.

M. L. J. LACASSE

Comptable, Auditeur & Agent Financier

No. 7, PLACE D'ARMES,

(BÂTIMENT DE LA BANQUE JACQUES-CARTIER)

MONTREAL.

DOCTEUR O. FORTIN

CHIRURGIEN VÉTÉRINAIRE

Gradué du Collège Vétérinaire de Montréal, et titulaire du Diplôme de Médecin Vétérinaire de Montréal

Il soigne toutes les maladies des animaux domestiques.

4, RUE ST-URBAIN, MONTREAL

C. B. DE MONTGOMERY

1420, Rue Ste Catherine

Assortiment complet de chaussures de toutes sortes et pour tous les usages. Ce magasin est le seul qui vend des chaussures de France et d'Allemagne ce que les deux pays produisent de meilleur. Les chaussures reviennent avec un article qui défie toute compétition dans son genre. Prix modérés.

1420 Rue Ste Catherine

SOUS LE PATRIOTISME FRANÇAIS

Pour paraître dans les premiers jours de mai

"Le Martyr de l'Amour" Can.

GANTS ET MITAINES.

Toujours en magasins, pour Dames, Messieurs et Enfants, un grand assortiment de GANTS d'hiver et d'été : Chevreuil, Napa, Kind, Suede, Cachemire, Laine, Soie, Taffeta, Etc., Etc.

"P. N." CORSETS

J'ai l'honneur de vous annoncer que nous avons toujours un assortiment de CORSET P. N. surnommé le CORSET DE SANTÉ, célèbre par son élégance, et le seul ayant un PROTECTEUR EN LIÈGE, aisé, fort et confortable, garantissant une durée meilleure que tout autre corset.

D. & A. CORSETS. Nous faisons aussi une spécialité d'un Nouveau Corset de la fabrique D. & A. Une visite est respectueusement sollicitée.

J. B. A. LANCTOT, Fabrique de Gants,

100 Rue Saint-Laurent,

Montreal.

ARTHUR MAILLET

PHARMACIEN

COIN CRAIG ET MONTCALM

BLOC DANSEREAU

Prescriptions préparées avec soin.

V. PAUZE

Importateur de Fruits, Huitres, Homards, Etc.

45 Côte St-Lambert, et 13 Place d'Armes,

MONTREAL.

VIN VIGER

Reconstituant par Excellence,

RECOMMANDÉ PAR

Les Principaux Médecins.

A. DEMERS BELL TELEPHONE 589. C. BRUNET

DRAPEAU, SAVIGNAC & CIE

140, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Ferblantiers, Plombiers, Couvreurs et Poseurs d'Appareils de Chauffage.

Assortiment très varié et complet d'ustensils de cuisine, coutellerie, lampes, gazeiers, bracket, globes, etc.

SPÉCIALITÉ pour la pose et les réparations des Fournaies à l'eau chaude, à vapeur, haute et basse pressions, et des Fournaies à l'air chaud, à des prix très modérés.

A. NATHAN

Importateur et Marchand de Cigars de la Havane et Domestiques, Pipes en bois de Bruyère, et tous Articles de Tabacnistes

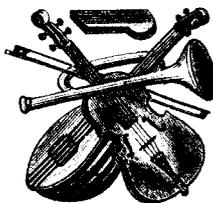
71 RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

CHS. LAVALLÉE

Successor de Lavallée. Instruments musicaux. Etabli depuis 40 ans. Détaillier dans toutes sortes de marchandises musicales. 35 Côte St-Lambert, Montréal. Instruments à cordes, une spécialité. Instruments d'occasion achetés et vendus. Réparations de toutes sortes promptement exécutées et à des prix modérés.

VIOLONS FAIT A ORDRE.



grand
quantité

L.

Nouvel

LEPROHON

SUR

BOIS

336, RUE NOTRE-LAIME

MONTREAL.

P.

Abonnez-vous à la bonne Littérature Française
 publication mensuelle. La plus complète et la meilleur marché de toutes les publications françaises du Dominion. Cette publication dans son nouveau format donne de \$10 à \$12 de littérature par année pour \$1.25.
 Editeurs: Leprohon, Leprohon et Guilbault, 1620 rue Notre-Dame, Montréal, Can.

PARC JOHMER

Le pavillon n°
Ouvert tous les
midi et soir.

MAISONS RECOMMANDÉES

Dr J. G. A. GENDREAU, *Chirurgien-Dentiste*
 20 rue St-Laurent, Montréal. Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais, d'après les procédés les plus nouveaux. Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Tél. 2818.

SIROP PULMONAIRE COMPOSÉ
 Ce sirop a été composé d'après une ordonnance d'un célèbre médecin de Montréal, qui pendant un grand nombre d'années, l'a employé avec beaucoup de succès contre les rhumes opiniâtres, la toux, l'asthme, la bronchite et autres maladies de la gorge et des poumons. Préparé à la Pharmacie LAPORTE, 1130 rue Ontario, coin de la rue Panet, Montréal. 25c la bouteille. Tél. 6365.

R. GOHIER & FILS,
 AGENTS D'IMMEUBLES ET ÉVALUATEURS
 Echange de propriétés. Argent à prêter sur hypothèques. Évaluation et règlement des pertes causées par les incendies.
No 4 rue St-Laurent,
 Chambres Nos 1 et 2
 Téléphone Bell 7067. **Montreal.**

COCHENTHALER
 BIJOUTIER
 SPÉCIALITÉ DE DIAMANTS.
 Le meilleur magasin avec un très bel assortiment.
 COCHENTHALER, BIJOUTIER,
149 rue St. Jacques, Montréal.
 BAS PRIX.

LES CACHETS DE WILLIAMS guérissent le Mal de Tête, la Névralgie, le Mal de Dent, etc. Ils ne contiennent rien d'injurieux. Faciles à prendre et très efficaces. Envoyés franco sur réception du prix, 25c la boîte. R. W. WILLIAMS, Pharmacie des Trois-Rivières, Que.

EDMOND H.
 ÉDITEUR ET IMPORTATEUR
 Musique et d'Instruments. Éditions et Maisons d'Éducation Agent pour la célèbre maison d'instruments et d'harmonie de C. Mahillon de MANDOLINES, GUITARES, ETC.
 Cordes pour tous les instruments.
1637 RUE NOTRE-DAME
 Téléphone Bell 2466

I. N. S.
 MANUFACTURIER
MACHINES A COUDRE
 — COMMERCANT
 Réparateur de machines à coudre
1949, NOTRE-DAME
 Téléphone 2677.

BAUME
 LE MEILLEUR REMÈDE
 Pour la guérison des rhumes, la Consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons.
 En vente partout à 25c

MONTREAL CARPET
 L'établissement le plus complet de Montréal
623 Rue Lagauchetière
 Téléphone Bell 716.

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

Fait à la main.



Le Meilleur Cigare à 5c
 MANUFACTURE PAR VILLENEUVE

POUR VOS CHAUSSURES
 Allez directement chez

H. A. PELLETIER
 Nos. 117, 119, 121 RUE MONTREAL
 Pas de blague, c'est la place par excellence

LA CHAMPAGNE CIGAR